# LE CHEVALIER TéNèBRE

Par Paul Féval



Publié par Planet PDF. Visitez le site pour télécharger des ebooks de littérature, livres et romans.

This work is licensed under a Creative Commons AttributionNoncommercial 3.0 United States License.

Le chevalier Ténèbre Par Paul Féval

# Le chevalier Ténèbre

Édition de référence :
Albin Michel, Éditeur.

# I

*Une soirée chez Monseigneur de Quélen*

J’ai ouï conter cette étrange aventure à un homme qui passait pour tenir de très près à la « police élégante » de Paris. Il était beau diseur et son histoire a grandement couru le monde sous le règne de Louis-Philippe. Je n’en garantis à aucun degré l’authenticité, mais j’affirme l’avoir entendue au commencement du second empire dans un salon politique qui eut ses jours d’éclat, en présence de l’un des éminents personnages cités dans le récit comme ayant assisté à la réunion du château de Conflans.

M... écouta fort attentivement, ne protesta point et refusa de donner les quelques explications qui lui furent demandées touchant le vrai nom du prince Jacobyi.

– Je commence sans autre préambule.

On avait dîné, au château de Conflans, chez M^gr^ de Quélen, archevêque de Paris ; le prélat avait une parenté très nombreuse dans le plus haut monde du faubourg Saint-Germain. À cause de cela, et aussi dans un but charitable, le château ouvrait parfois ses portes à une société fort pieuse assurément, mais tenant à la cour presque autant qu'à l'Église. Un soir entre autres, il y avait quelques dames de l'intimité de M^me^ la duchesse de Berry.

On pouvait voir, de la route qui mène à Charenton, le long du bord de l'eau, de sévères et riches toilettes au milieu des gazons.

Je ne sais pas pourquoi cette portion de la campagne de Paris est si triste. Comment ne sont-elles pas charmantes ces prairies où la Marne vient marier ses eaux à celles de la Seine ? Le vin est la gaieté, dit-on ; comment cet océan de vin qui submerge la commune de Bercy n'égaye-t-il pas un peu ces navrants paysages ? Tout Bacchus est là ; Bacchus, chanté avec tant de constance par nos poètes ébriolants. Bacchus ne peut-il rasséréner ces horizons en deuil ? ou faut-il croire

que Bacchus lui-même, ennemi de l'eau, est incommodé par le voisinage de la rivière ?

Ce qui est certain, c'est que la Seine, en ce lieu, ne sait pas sourire ; les arbres y ont des aspects dolents ; Ivry s'ennuie et boude sur l'un des bords ; sur l'autre, flanqué de guinguettes mornes, le parc, si beau pourtant à l'époque où se passe notre histoire, et qui aurait dû si joyeusement étendre ses pelouses au soleil, boudait et s'ennuyait derrière la muraille grise du saut de loup, où deux lions valétudinaires luttaient sans entrain ni courage contre deux sangliers qui bâillaient au lieu de se défendre.

C'est un sort, et cette destinée dure depuis longtemps. Les conteurs et chroniqueurs parisiens choisissaient volontiers jadis cette zone mélancolique qui commence à Charenton et va jusqu'à Bicêtre pour y placer leurs loups-garous, leurs brigands et leurs fantômes. Ces plaines, qui étaient autrefois un peu moins laides qu'aujourd'hui, avaient aussi pire renommée. Dieu merci, demandez à vos oncles : les nuits étaient là toutes pleines d'épouvantements. Il y

avait un sabbat, et un très beau, non loin de l'emplacement actuel de la gare d'Ivry ; le cimetière qui portait le même nom ne possédait pas, au dire des raconteurs d'horribles choses, une seule tombe dont la pierre pût rester scellée : il n'y avait pour cela ni plâtre moderne ni antique ciment. Minuit soulevait tous ces marbres mobiles, et chacun pouvait voir, quand la lune voilée mettait parmi les ténèbres ses confuses clartés, la longue procession des morts aller, silencieuse et lente, au rebours du courant, vers les monastères de Vitry.

M^gr^ de Quélen, tout le monde le sait, était non seulement un prélat fort éminent, mais encore un parfait gentilhomme. Sa munificence à l'égard des pauvres, qui est désormais un fait historique, entravait ses goûts de représentation et de grandeur ; mais tenant, comme nous l'avons dit, par des liens de parenté à toute la haute noblesse, il ne pouvait clore ses salons. Ses réceptions étaient très recherchées, surtout celles qui avaient une couleur d'intimité. Toutes les nuances de l'opinion royaliste trouvaient chez lui un champ libre et neutre, bien qu'il fît au gouvernement de

la Restauration une opposition assez vive, au sein de la Chambre des pairs.

Notre histoire se passe en 1825 : il avait alors de quarante-six à quarante-huit ans. C'était bien véritablement l'apogée de sa carrière, soit qu'on le prenne comme primat effectif de l'Église de France ou comme homme politique.

Pour que rien ne manquât au lustre qui l'environnait, l'Académie venait de lui ouvrir ses portes.

Il avait une habitude bien connue, ce prélat dont quelques misérables, insultant au vrai peuple en prenant le nom de peuple, devaient incendier la demeure au lendemain de la révolution de juillet ; il s'était fait une règle de distribuer aux pauvres, après chacune de ses réceptions, une somme égale aux frais de sa fête. J'ai ouï dire à bien des gens qui jamais ne donnent rien : « Il eût mieux fait de donner le double et de ne point recevoir. »

Peut-être. Il faudrait pour composer un jury capable de juger les belles âmes récuser d'abord toutes les incapacités, toutes les envies et toutes

les haines. Ce serait du travail, et l'enquête préliminaire pour la constitution de pareil jury pourrait longtemps durer.

Peut-être, disais-je : donner est beau ; faire donner vaut mieux souvent, parce que le résultat est plus large. Les fêtes de M^gr^ de Quélen étaient fécondes au point de vue de la bienfaisance. Rarement se terminaient-elles sans que le malheur eût sa dîme prélevée abondamment sur ces graves et nobles plaisirs.

Ce n'était pas tout, cependant ; M^gr^ de Quélen avait encore une autre habitude dont le faubourg Saint-Germain et la cour se plaignaient parfois avec quelque amertume : c'était un déterminé *protecteur* ; il était entouré d'une armée de protégés, et pour ses protégés, il combattait avec une vaillance aussi méritoire que redoutée. Ses fêtes étaient de pacifiques tournois où il rompait des lances en faveur de la jeunesse ardente à parvenir, ou de la vieillesse invalide revenant de la bataille de la vie.

Je pourrais citer par leur nom des gens très haut placés qui doivent se souvenir, et pour cause

des fêtes de M^gr^ de Quélen.

C'était donc un soir de septembre, en cette année 1825 qui avait vu le sacre de Charles X et les prodigieux enthousiasmes de Paris pour ce prince que Paris devait, sitôt après, condamner à la mort dans l'exil. Le temps était orageux et d'une chaleur accablante. Quoique la nuit commençât à tomber (on avait dîné à trois heures, selon la mode du moment), personne ne songeait à regagner les salons. Le parc était un refuge contre la température torride. Quelque fraîcheur tombait des grands arbres, et parfois une bouffée de brise, montant de la rivière, basse et lourde, essayait de balancer les feuillées.

Le gros des convives s'était réuni dans ce vaste salon de verdure qui était la joie du paysage, et que le tracé du chemin de fer de Lyon a détruit. Monseigneur, qui, par sa naissance, était comte de Quélen, avait surtout une large parenté bretonne, il appartenait à tout ce qui s'alliait aux maisons ducales d'Aiguillon, de Chaulnes et de La Vauguyon ; il cousinait avec les Chateaubriant, les Rohan, les Dreux, les

Guébriant, les La Bourdonnaye, les Coislin et les Goulaine. En réunissant les noms de ceux qui étaient au château, ce soir-là, on aurait pu reconstituer l'état-major de François de Bretagne, ou de la cour de la duchesse Anne.

Et voyez le mystérieux pouvoir de certains lieux ; dans ce cercle brillant et sous ces ombrages où tant de hautes questions théologiques avaient été débattues, depuis François de Harlay, fondateur du château de Conflans, jusqu'à M. de Talleyrand-Périgord, prédécesseur de l'archevêque actuel, on parlait précisément de brigands, de loups-garous et de fantômes. On racontait, je dois le dire, au grand amusement de ces dames et même de ces messieurs, les merveilleuses histoires de revenants, dont le théâtre était tout voisin. De l'esplanade où l'auditoire était réuni, les narrateurs pouvaient *faire des effets*, comme disent les orateurs et les comédiens, en montrant du doigt, dans diverses directions, les champs mêmes qui avaient servi de lieu de scène à ces drames surnaturels.

Il y avait, comme toujours, des croyants et des incrédules. Sous la Restauration, le faubourg Saint-Germain possédait, aussi bien que sous Louis XV, son petit coin philosophant, et nous savons plus d'un marquis d'alors, dont la vie se passait à singer tout doucement M. de Voltaire. Nos malheurs ont eu ce bon côté de mettre pareil ridicule à la porte, au moins en matière sérieuse.

Quant au reste, le champ est libre ; pour les loups-garous, l'incrédulité se comprend ; à l'égard des fantômes, également ; mais les brigands, ceci demande une explication. Les sceptiques au sujet du brigandage se réfugiaient dans une question de chronologie. Selon eux, le vrai brigand avait vécu, le brigand romanesque, pittoresque, dramatique. Le temps présent n'avait plus que des voleurs.

En revanche, il en possédait, au dire des mêmes sceptiques, une très recommandable quantité.

Or, je vous mets au défi de prendre un rond d'arbres séculaires à deux ou trois cents mètres seulement d'un vieux château, d'y placer, par une

nuit orageuse et sombre, une trentaine de personnes assemblées et causant de certains sujets effrayants ou simplement mystiques, sans qu'une sorte d'épouvante vague ne vienne à la longue se mêler à l'entretien. Je fais les concessions larges : je vous accorde deux tiers d'esprits forts ; j'irais plus loin, si vous vouliez : je vous donnerais une unanimité de sceptiques en y joignant le narrateur lui-même, pourvu qu'il fût habile, et je gagnerais encore contre vous, sûr de mon fait, en vous disant : LE FRISSON VA VENIR.

Le frisson vient toujours. Il n'est pas besoin que personne, dans ce cercle, joue à l'incrédule et soit, au fond, croyant ou même superstitieux. Rien ne frissonne si bien qu'un esprit fort. À un moment choisi, quand les poltrons ordinaires se bornent à trembler, l'esprit fort a des attaques de nerfs et perd connaissance. L'esprit fort est toujours ce bon garçon qui chante à tue-tête dans l'obscurité pour s'étourdir et avoir moins peur.

Parmi les intelligences positives qui niaient *a priori* l'existence de l'élément surnaturel, ce soir, au château de Conflans, il y avait une belle dame,

très spirituelle et très éloquente, que nous nommerons la princesse de Montfort, parce que nous prenons seulement la liberté de garder aux personnages formant galerie leurs titres et leurs noms historiques. M^me^ la princesse, ayant un rôle dans notre pièce, nous paraît devoir jouir du bénéfice de l'incognito.

Elle était là avec son fils cadet, le jeune marquis de Lorgères, grand adolescent pâle et beau, qui s'était d'abord destiné à l'Église, et qui, depuis peu hésitait dans sa vocation.

M^me^ la princesse idolâtrait son fils cadet, et ne voulait point en avoir trop l'air, elle le traitait avec une sévérité un peu affectée et se cachait de lui pour approuver à demi la voie nouvelle qu'il voulait prendre : le jeune marquis se destinait à la diplomatie.

C'était une femme un peu bizarre, avec de grandes qualités d'intelligence et de cœur.

Monseigneur de Quélen sur la question du « merveilleux », ne se prononçait point et semblait penser qu'en ces matières, il y a du pour et du contre. L'évêque d'Hermopolis,

M^gr^ Frayssinous, qui avait le ministère des cultes à cette époque, était un chaud croyant et avait raconté lui-même des histoires admirablement dites. Il allait en commencer une nouvelle, lorsque la princesse insinua :

– Il se fait froid. N'entrerons-nous pas au salon ?

Il serait inexact de parler ici d'éclats de rire ; l'éclat de rire, surtout quand il prend une signification moqueuse, ne dépasse pas un certain niveau social. Mais le diable n'y perd rien. Il y eut, à ces mots : *Il se fait froid*, un gentil murmure qui chatouilla suffisamment l'oreille de M^me^ la princesse, car elle crut devoir s'écrier :

– Allons ! ne pensez-vous pas que j'ai peur ?

La jeune et belle comtesse de Maillé se leva et vint draper un manteau d'été sur ses épaules.

– Ma tante, dit-elle, laissez-nous trembler encore un petit peu ; c'est si bon !

Et tout le monde à la fois :

– Monseigneur ! monseigneur, votre histoire !

Au lieu d'exaucer la prière générale, l'évêque

d'Hermopolis garda le silence. Puis, d'une voix contenue et dont l'intonation changée fit battre plus d'un cœur dans l'auditoire, il demanda brusquement.

– Est-ce que vous n'êtes pas ici, monsieur d'Altenheimer ?

Il y eut un autre silence. La lune montrait la moitié de son disque entre deux nuages tempétueux, opaques et lourds comme des lingots de plomb. La princesse appela auprès d'elle son fils le marquis.

– Si fait, répondit enfin une voix de basse-taille, profonde et toute pleine de métalliques vibrations ; je suis ici, monseigneur.

On ne voyait pas celui qui parlait ainsi. Sa voix semblait sortir du tronc d'un gros orme mort dont les branches sans feuilles prenaient, aux brusques clartés de la lune, des formes fantastiques.

– Approchez, je vous prie, baron, reprit Sa Grandeur (qui était aussi Son Excellence) et dites-nous, pour employer la formule de Galland,

une de ces histoires que vous contez si bien.

Un homme de stature haute et grêle se montra aussitôt au milieu du cercle. La princesse, en sa qualité d'esprit fort, eût juré qu'il était sorti de terre, tant son apparition avait été soudaine. Elle eut toutes les peines du monde à ne pas renouveler sa motion de faire retraite vers le château.

La lueur de la lune tombait d'aplomb sur le nouveau venu, et il est de fait que chacun trouva dans sa personne quelque chose d'extraordinaire. C'était peut-être aussi le résultat de la prédisposition générale.

Nul ne le connaissait ; on ne l'avait point vu au dîner. Il était de ceux qu'on avait invités pour la soirée seulement, sans doute : jusque-là, rien qui pût surprendre ; plusieurs des assistants se trouvaient dans le même cas.

Son costume, noir de la tête aux pieds, était de la plus rigoureuse décence et ressemblait à celui de tous les laïques présents. Pourquoi donc avons-nous prononcé ce mot : *extraordinaire* ?

C’est le secret ; on n’explique pas cela.

Sauf la pâleur de son long visage tudesque, il était pareil à tous ceux qui l’entouraient, et cependant nous avons bien dit : l’assistance fut frappée comme si une trappe se fût ouverte pour laisser passer un personnage fantastique. À peine avait-on eu le temps de jeter sur lui un regard que la lune se cacha sous un gros nuage et l’enveloppa dans l’obscurité commune.

– Je suis aux ordres de Son Excellence, prononça encore la basse-taille.

– On n’est pas plus aimable, répondit l’évêque d’Hermopolis qui ajouta en prenant la main du nouveau venu :

« Mesdames, j’ai l’honneur de vous présenter M. le conseiller privé baron d’Altenheimer, directeur général de la police de S. M. le roi de Wurtemberg...

Le conseiller privé dut saluer, je pense, mais on ne le vit pas.

– ... Et frère aîné, continua l’illustre évêque, d’un jeune prélat romain, en mission à Vienne

qui nous est particulièrement recommandé par monseigneur l'archevêque de Gran, primat d'Autriche et de Hongrie : monsignor Bénédict d'Altenheimer...

– Ici présent, acheva une voix de ténor, douce comme un son de flûte.

Cette voix de ténor rassura un peu nos belles dames.

– Quel genre d'histoire souhaite monseigneur ? demanda la basse-taille ; fantômes ou brigands ? Nous avons de l'un et de l'autre dans la Forêt-Noire.

– Fantômes ! vota une moitié du cercle.

– Brigands ! opina M^me^ la princesse, soutenue par quelques esprits forts.

Les peureuses, au contraire, désirant mourir une bonne fois de terreur, demandèrent :

– Vampires !

Et M^gr^ de Quélen, avec une mansuétude où perçait une légère pointe d'ironie :

– On pourrait mélanger agréablement toutes

ces bonnes choses dans un plat de haut goût.

– C'est cela ! s'écria l'évêque d'Hermopolis en homme sûr du virtuose qu'il a produit. Baron, ces dames désirent une histoire à faire dresser les cheveux, où il y aurait à la fois du brigand, du fantôme et du vampire !

– Hilarius, dit le ténor doux, justement les FRÈRES TÉNÈBRE contiennent ces trois ingrédients.

– Oui, répliqua la basse, au plus creux de son clavier ; vous avez raison, mon frère Bénédict : les frères Ténèbre ! Je crois que les frères Ténèbre, en effet, pourront contenter leurs Grandeurs et l'assemblée.

– Le nom est bien choisi ! murmura M^me^ la princesse qui gardait son rire incorrigible, bien que sa main fût crispée convulsivement sur le bras de M. le marquis de Lorgères, son fils.

– Le nom n'est pas choisi du tout ! répartit monsignor Bénédict d'un ton un peu piqué. Tout le monde connaît les frères Ténèbre en Allemagne.

– Et tout le monde les connaîtra bientôt à Paris, ajouta le conseiller privé en baissant la voix comme malgré lui.

Si le nom n'était pas choisi à plaisir, on peut dire du moins qu'il était heureux au suprême degré. Le cercle se resserra. Ceci n'était point dans le programme de la fête qui devait se terminer par un petit concert de bienfaisance, mais ceci valait dix fois toute la fête. Le hasard donnait aux hôtes de Monseigneur une représentation inattendue, une surprise, et quoiqu'on ne puisse expliquer très clairement pourquoi, il est certain que le cœur de nos belles dames battait le tocsin des grandes émotions.

M. le baron d'Altenheimer reprit d'un ton oratoire, qui fit ressortir davantage son accent allemand :

– Excellences et très illustres personnes, nous sommes, mon frère et moi, des étrangers dans la capitale de la France, et chargés tous les deux d'une entreprise difficile. Nous chercherons à mériter l'accueil honorable qui nous est fait, ainsi que la protection qui nous est promise. Mon frère

Bénédict vous chantera ce soir nos *lieder* de Westphalie et quelques noëls romains originaux ; moi, dont la voix est assez bonne dans les chœurs, mais qui ne peux attaquer les *soli*, je suis heureux et satisfait de trouver une occasion de me rendre agréable. Les souvenirs légendaires et autres compositions traditionnelles ayant trait aux choses de la supernature sont chez nous tellement abondants que seulement j'aurais à choisir entre mille pour contenter votre noble curiosité. Je préfère cependant mettre de côté nos récits populaires et vous raconter des faits du même ordre qui sont à ma connaissance personnelle, ainsi qu'à celle de mon frère. Tout à l'heure, j'entendais ici plusieurs très puissantes personnes des deux sexes raisonner sur ces questions éternellement controversées et dire : « Il n'y a plus de spectres. » Une très illustre dame ajoutait : « Il n'y a plus de vrais brigands ; les temps de Rob-Roy, de Schinderhannes, de Zawn, de Shubry, de Mandrin et même de Cartouche, sont passés. Nous n'avons plus que des voleurs ! » J'admets que nous avons une énorme quantité de voleurs, mais je suis forcé d'affirmer

que nous avons aussi des brigands. Sans parler des successeurs de Fra Diavolo dans l'Italie du sud, la Hongrie, la Bohême et les provinces méridionales de l'Autriche produisent encore des bandits très dignes d'être connus. D'un autre côté, les spectres continuent comme par le passé, de soulever la pierre des tombes : rien ne change en cet univers. J'ai vu des vampires dans la campagne de Belgrade et des fantômes dans notre cimetière de Tubingen.

Nous avons fait ici appel à nos souvenirs et nous avons tâché de reproduire mot pour mot le préambule du conseiller privé baron d'Altenheimer. Son débit était remarquablement approprié à son style. Dans l'un et dans l'autre, il y avait d'abord un fond de naïveté, dont faisait partie l'emphase même de certaines expressions ; sur cette première couche se posaient des symptômes non équivoques de savoir : une mixture littéraire philosophique et scientifique ; sur le tout enfin, il y avait la prétention oratoire et je ne sais quelle bonne odeur de charlatanisme, convaincu, grave comme la robe noire d'un professeur d'université d'outre-Rhin.

M^gr^ de Quélen se pencha à l'oreille de sa voisine et lui dit :

– C'est l'Allemagne.

Le mot n'était pas sans profondeur. C'était l'Allemagne, en effet, cette pédanterie bonne femme, cette bourgeoise solennité, cette prédisposition naïve à faire d'un discours la chose que Paillasse appelle en place publique son *boniment*, tout cela accompagné, soutenu, sauvé par je ne sais quelle noblesse, qui a peut-être nom, en définitive : conviction.

Nos dames ne firent pas cette analyse, tout au long, mais la préface du baron leur plut. La séance prenait tournure de cours public, ce qui est encore allemand. On allait professer fantômes et brigands : les deux choses les plus effrayantes et les plus divertissantes qui soient au monde.

Et la lune propice, se mettant de la partie, sortit de son nuage pleinement et à propos pour empêcher la frayeur de nuire à l'attention. La clairière illuminée gagna une sorte de gaieté sans rien perdre de sa poésie ; on put voir, distinctement cette fois, le grand Allemand noir

et maigre avec sa longue figure blême où brillaient des yeux fixes, et près de lui son jeune frère, monsignor Bénédict d'Altenheimer, – petit, rondelet, portant ce vêtement qui n'est ni redingote ni soutane, et qu'affectionnent les prélats romains.

Le grand avait une brochette d'ordres aussi bien nourrie que pas un conseiller privé d'Hoffmann ; le petit ne montrait point de décoration ; la seule chose qui se pût remarquer, tranchant sur la couleur sombre de sa soutanelle, c'était une longue chaîne d'acier poli, passée à son cou et retombant sur son flanc droit. Cette chaîne supportait un objet de la forme d'un carré long, également en acier poli, et qui semblait être un bréviaire ou un missel.

Alentour, le cercle sortait de l'ombre : des têtes vénérables ou charmantes, des fronts réfléchis, de blondes chevelures, des yeux avides, des bouches entrouvertes...

# II

## *Le château de Chandor*

– Très illustres personnes, reprit M. le baron d'Altenheimer, il y avait, en 1821, sur les bords de la Theiss, non loin du village de Szeggedin, qui a sept lieues de tour et quatre-vingt mille habitants, une famille magyare habitant le grand vieux château de Chandor. Tous les Magyars sont nobles, mais ceux-ci étaient princes de la maison de Baszin, dont l'auteur fut l'ami du roi Mathias Corvinus, le Charlemagne des contrées danubiennes. Chrétien Baszin, prince Jacobyi, possédait une immense fortune, comme il s'en rencontre beaucoup dans ces pays, il avait des milliers de paysans slaves, serbes, tzèques, croates, valaques, et raidzes. Son domaine était grand comme une province et s'étendait jusqu'à cette île de vignobles, entourée par une mer de

maïs, où Tur récolte l'ambre liquide de ses royales vendanges.

« Le château de Chandor, situé au-devant d'une forêt de chênes, mirait dans la Theiss ses murailles massives et basses, flanquées de quatre tours larges, trapues et coiffées de turbans comme les Turcs qui jadis les avaient construites. Du haut des tours, on pouvait voir, par-dessus les moissons immenses, les minarets de Szeggedin. Les pâturages nourrissaient huit cents chevaux et le double de grand bétail : ces nobles bœufs de Hongrie, à la robe gris de perle, aux cornes blanches, largement évasées. Le prince était généreux et même magnifique : cinquante couverts entouraient toujours l'énorme table carrée qu'on dressait à ciel ouvert, chaque jour, sous un dais de fil d'argent, dans la cour pavée de bois de cèdre, quand le canon de son méridien annonçait l'heure de midi.

« Vous êtes, messeigneurs et mesdames, les heureux enfants du pays le plus civilisé du globe, mais vous ne vous faites peut-être pas une idée juste des splendeurs de la vie noble dans certaines

autres contrées que vous appelez sauvages. Nous n'avions pas là, – car j'ai été pendant des années le commensal du prince Jacobyi à son château de Chandor, – nous n'avions pas toutes les délicatesses, nettes, blanches et mignonnes de votre service français ; nous manquions peut-être des jolis raffinements de votre luxe portatif, si je puis ainsi dire, et qu'on pourrait caser dans sa valise en faisant un tour d'Europe, mais c'était le grand luxe, la grande vie, l'or répandu à flots, et toutes les fières jouissances de la richesse suzeraine. C'est pour ceux-là, vous ne pouvez pas l'ignorer, les derniers hauts barons, qu'on exprime avec soin le suc le plus pur de vos raisins bordelais ; c'est pour eux qu'on emprisonne l'esprit le plus pétillant de vos vignes champenoises. Les Indiens d'Amérique, dit-on, vendent leur or pour un peu d'eau-de-vie, vous vendez vos nectars pour un peu d'or, et c'est à peine si quelque goutte égarée de ces ambroisies étonne, à de longs intervalles, un gosier français. Pour goûter vos vins, il vous faut aller en Russie ou de l'autre côté du Danube où l'on vous invite à les boire.

« Chevet nous envoyait là-bas ses primeurs et ses conserves, Félix ses pâtisseries ; nous avions tout ce que vous avez ; nous avions de plus ce que vous n'avez pas, les fleurs de l'Orient cristallisées autour de nobles gibiers des Baconers et votre Cliquot moussait dans la pulpe creusée de nos pastèques.

« Jusqu'ici, je ne vois rien de bien sombre dans mon récit ; mais le ciel est bleu sur nos têtes et la lune brille. L'orage est là, cependant, qui bientôt va gronder.

« Le prince Jacobyi ne savait pas le compte de sa fortune. Ses intendants lui apportaient, chaque mois, leurs états qu'il entassait, sans les lire, dans sa bibliothèque. Vaste comme elle était, sa bibliothèque s'encombrait peu à peu, cachant déjà ses mosaïques sous des monceaux de feuilles volantes. Chaque mois, il signait, sans le lire, un pouvoir qu'on adressait à son banquier de Pesth, afin qu'il fût possible de se procurer de l'argent sur hypothèque.

« – Ils auront beau me piller, tous tant qu'ils sont, disait-il, je les défie bien de voir jamais la

fin de mon patrimoine !

« Et quand il regardait Lénor, sa fille, un ange aux traits suaves, encadrés de cheveux d'or, il ajoutait :

« – Je les défie bien d'empêcher celle-ci d'être la plus riche héritière à cent lieues à la ronde !

« Il disait cela et jamais homme ne fut plus vrai dans son dire ; mais il avait deux intendants à la maison et un banquier dans la ville de Pesth. Le proverbe dit qu'un seul intendant suffit à dévorer un domaine. Et il ne parle pas du banquier.

« Lénor avait quatorze ans. On voyait bien déjà qu'elle aurait la beauté de sa mère, dont le portrait était le sourire de la maison. Elle ne vivait encore que pour apprendre. Dans ces sauvages pays, figurez-vous, on mène très loin et l'on monte très haut l'éducation des jeunes filles. Lénor possédait au monde une seule amie : une fillette de son âge, magyare aussi et noble, mais pauvre, qu'on avait élevé avec elle. Vers ce temps-là, elle eut la première tristesse de sa vie. Efflam, sa compagne la quitta pour aller voir son

père et sa mère qui demeuraient à la frontière, non loin de Belgrade...

« Or, il vint un soir au château de Chandor deux Rômi de Valachie, appartenant à une tribu errante, campée dans le Temeswar, de l'autre côté de la Theiss. Ils avaient traversé à la nage la rivière, qui est rapide comme le Rhône et trois fois plus large que la Seine. Ce n'est qu'une tributaire pourtant du Danube-Roi.

« La nuit ressemblait à celle-ci, puissantes dames, et je me souviens que la lune, glissant sous des nuages noirs, si épais qu'elle n'en pouvait argenter les franges, paraissait et disparaissait, montrant au loin tantôt le tortueux miroir de la Theiss, et tantôt plongeant ses eaux vineuses dans la profonde obscurité.

« L'orage menaçait au sud-est, le point d'où viennent les grands orages. Les deux maudits demandèrent l'hospitalité. Lénor était triste depuis le départ d'Efflam ; le prince de qui Lénor était le cœur, lui dit :

« – Ces gens savent jongler et faire des tours de passe-passe : veux-tu qu'ils viennent te

divertir ?

« Lénor secoua sa tête languissante en signe de refus. Mais un valet ayant dit que leur tribu arrivait de Belgrade, les yeux de Lénor brillèrent.

« – Qu'ils soient introduits, ordonna-t-elle.

« C'étaient deux frères : l'aîné jeune encore, le cadet tout jeune. Ils se donnèrent les noms de Mikaël et de Solim. Mikaël était de grande taille et portait sur ses traits quelques signes de son origine rôme ou tzigane, comme vous voudrez nommer ces enfants perdus d'une civilisation oubliée, qui étrangers parmi toutes les nations du globe, n'ont ni loi ni Dieu : les Égyptiens d'Écosse, les Bohémiens de France, les Gitanos d'Espagne, les Zingari d'Italie. Solim, au contraire, avait une face pâle et claire, des yeux bleus et des cheveux blonds. Le prince leur commanda de divertir Lénor. Solim chanta les étranges mélodies des campagnes moldaves, en s'accompagnant sur sa guitare ronde à deux cordes de fer ; Mikaël dansa le pas du yatagan, et tous les deux jonglèrent avec les verres de la table, les flacons et leurs poignards.

« Lénor bâillait ; le prince leur fit signe de s'éloigner.

« – Hospodar, demanda Mikaël au lieu d'obéir, ta fille ne veut-elle point qu'on lui dise sa bonne aventure ?

« Ses yeux hardis étaient fixés sur Lénor qui avait rougi et semblait mal à l'aise. Les sourcils du prince se froncèrent, et il ouvrait la bouche pour appeler ses valets, lorsque la douce voix de Lénor le prévint.

« – Père, lui dit-elle, je voudrais savoir...

« Mikaël fit aussitôt un pas vers la jeune fille, jeta sa toque à terre et s'agenouilla dessus, tandis que Solim restait debout au milieu de la chambre, les bras croisés sur sa poitrine et les regards baissés. Mikaël, d'un geste, appela la main de Lénor qui la donna comme malgré elle. Il l'examina longuement et minutieusement, prononçant par intervalles de brèves paroles en une langue inconnue. Ces paroles étaient adressées à Solim, toujours immobile au milieu de la salle ; ces paroles semblaient produire sur Solim une impression extraordinaire. Tous ses

membres tremblaient ; les veines de son front se gonflaient et ses cheveux s'agitaient autour de ses tempes. C'était la pythonisse antique sur son trépied. S'il y avait comédie, on peut affirmer qu'elle était bien arrangée.

« C'était Mikaël qui avait examiné la main ; ce fut Solim qui rendit l'oracle, disant :

« – Hospodar ! malheur sur moi qui vais parler de malheur ! Je vois de loin, au travers de la nuit, le vampire Angel qui a les yeux sur ta fille...

« Le prince éclata de rire pendant que Lénor pâlissait.

« – Il y a donc encore des vampires ? s'écria le prince, dont la gaieté continuait, ils doivent être bien vieux !

« Mikaël revint auprès de son frère et lui mit la main sur la bouche comme pour la lui fermer d'autorité. La figure de Jacobyi s'assombrit et, frappant du poing la table, il dit :

« – À mon tour, je veux savoir !... Et souvenez-vous que le juge de Szeggedin ne se dérangerait même pas pour une couple de

mécréants pendus aux arbres de mon parc ! Vous voilà avertis !

« – Seigneur, répliqua lentement Mikaël, c'est toi qui es averti ; tu as assez de serviteurs pour veiller sur ta fille et tu nous dois une récompense parce que nous t'avons mis en garde.

« – Qu'est-ce que c'est que le vampire Angel ? interrogea Lénor toute tremblante.

« Le blond Solim répondit en essuyant son front baigné de sueur :

« – C'est le plus jeune des frères Ténèbre.

« – Et qu'est-ce que c'est que les frères Ténèbre, coquin ? s'écria le prince sérieusement irrité.

« – Tu as le droit de m'outrager, seigneur, répliqua le grand Mikaël avec son calme imperturbable ; tu es fort et je suis faible. Tu as le droit de me chasser aussi sous la tempête qui gronde et de me faire battre par tes slovaques : mais je ne peux te dire autre chose que la vérité : les frères Ténèbre sont deux morts.

« Lénor se réfugia tout près de son père,

pendant que Solim répétait comme un écho :

« – Deux morts !

« Le prince prit sa fille entre ses bras et dit à l'aîné des deux Rômi :

« – Explique-toi.

« – Hospodar, commença aussitôt Mikaël, ceux-là sont-ils morts et bien morts qui ont été balancés par le vent, durant trois nuits et trois jours à la potence ? Nous errons sans cesse, vous le savez, à la poursuite du pain qui jamais n'assouvit notre faim maudite. En allant d'Itèbe à Semlin, on trouve le gibet du magnat Karolyi, lieutenant du ban de Temeswar ; nous passâmes près de là le 27 octobre de l'an dernier, trois jours avant votre fête chrétienne de tous les saints. Il y avait au gibet deux hommes pendus : un grand et un petit. Nous les dépouillâmes pour ne rien perdre, et nous suivîmes notre route. Le 1er novembre, comme nous revenions vers Itèbe, pour gagner Belgrade, nous retrouvâmes les deux suppliciés, tout nus, cette fois, et entourés d'une nuée de corbeaux. Nous campâmes dans la plaine, entre la potence et le Danube.

« À minuit, nous fûmes réveillés par les cris des corbeaux qui poussaient des croassements plaintifs. La lune n'était pas au ciel, mais il y avait une autre lumière, plus vive que le plus brillant clair de lune. D'où venait-elle ?

« À cette lueur, nous vîmes le grand nuage des corbeaux qui fuyaient. Nous vîmes aussi la potence, découpée en noir sur l'aurore boréale, avec les deux corps qui allaient se balançant lentement. Tout près de nous, deux chevaux blancs passèrent, sans bride ni selle et la crinière au vent ; ils glissaient comme deux flèches, mais nous n'entendions point le bruit de leurs pas.

« Ils s'arrêtèrent tous deux sous le gibet, l'un sous le grand pendu, l'autre sous le petit. Nous vîmes les quatre jambes des suppliciés remuer, puis s'écarter l'une de l'autre ; un éclair déchira les froides nuées de novembre, comme si c'eût été l'orage d'un ciel d'août ; les deux cordes du gibet se rompirent à la fois et les deux cadavres tombèrent en même temps, jambe de ci, jambe de là, sur les deux chevaux qui reprirent leur course dans un coup de tonnerre...

« – Voici ma pauvre belle Lénor qui frémit la fièvre, dit le prince ; allez en enfer, avec vos contes à dormir debout, effrontés mauvais plaisants !

« Solim étendit le bras en murmurant :

« – Mon frère Mikaël a dit la vérité, je le jure !

« Et Lénor, dont les jolies dents blanches se choquaient, dit avec effort :

« – Ils me divertissent, mon père, laissez-les poursuivre, je vous en prie !

« – À Itèbe, poursuivit Mikaël, nous demandâmes les noms des deux suppliciés : les frères Ténèbre ! nous fut-il répondu : Ténèbre le bandit, Ténèbre le vampire... Or, il y a au milieu des plaines du Grand-Waraden deux tombeaux que tous peuvent voir : un grand et un petit ; chacun d'eux recouvert d'une pierre noire, chacun d'eux portant une inscription en vieille langue française. Sur le grand, il y a : *Jean Ténèbre, chevalier*, sur le petit : *Ange Ténèbre... leur*. Le mot n'est pas entier. Est-ce *recteur*, est-ce *pasteur*, est-ce *docteur* ? Je ne sais et peu

m’importe... Les savants disent que ce sont les tombes de deux nobles Français qui vinrent avec bien d’autres au secours du woïvode Jean Hunyade, défendant les chrétiens contre les Turcs il y a de cela quatre cents ans. Les gens qui ne sont pas savants affirment que, depuis quatre siècles, il y a sous ces marbres un eupire et un vampire, un mangeur de chair humaine et un buveur de sang humain.

« Hospodar ! il est une chose certaine. Bien des fois depuis quatre cents ans, on a ouvert ces deux tombes, la terreur et l’horreur de la contrée. Tantôt on a trouvé sous les pierres deux corps, un grand et un petit, qui gardaient tous les signes d’une mort récente : les yeux ouverts et brillants, du sang liquide dans les veines, la langue humide, les lèvres rouges ; tantôt les sépulcres ouverts n’ont montré que le vide : deux cavités noires d’où s’exhalaient des miasmes mortels.

« Il est certain, de plus, qu’on a essayé de détruire ces tombeaux ; les marbres ont été brisés, les moellons dispersés, le terrain nivelé, – et toujours, les deux pierres noires ont reparu

intactes avec leurs inscriptions funéraires.

« Il est enfin certain, les registres des tribunaux en font foi, que depuis vingt ans seulement, les frères Ténèbre ont été pendus l'un et l'autre dans douze comitats de la Hongrie et sept fois empalés sur le territoire turc.

« Mais les choses surnaturelles frappent peu, à moins qu'elles ne soient d'hier, C'est donc l'histoire d'hier que je vais vous raconter maintenant à vous et à cette douce fleur de santé que je voudrais sauver au péril de ma vie. Après avoir erré six mois dans la campagne turque et parcouru une partie de la Serbie, notre tribu revint vers Belgrade et campa encore une fois sur les bords du Danube, au-dessous de Semendria. Celui de nos frères qui veillait aperçut au milieu de la nuit deux lumières qui descendaient lentement le fleuve en rasant la rive. Il s'approcha : c'étaient deux sacs de cuir, un petit et un grand, qui suivaient le courant, portant chacun une lampe et un écriteau : Allah voit tout. Justice du Cadi sous le regard du prophète.

« L'écriteau du grand sac avait en outre ce

nom : Jean Ténèbre ; celui du petit cet autre nom : Ange Ténèbre.

« Ces deux cadavres flottaient parce qu'on avait pillé trois jours auparavant la trésorerie de Belgrade et que la fille de l'uléma trésorier avait été trouvée morte dans son lit, blanche comme une statue d'albâtre.

« Nous apprîmes le vol et le meurtre plus tard. Mais comme notre sentinelle venait de nous éveiller, nous vîmes une longue barque noire qui courait toute seule au fil de l'eau : il n'y avait personne pour la manœuvrer. Elle atteignit les deux lumières qui moururent, et, l'instant d'après, la barque noire remontait le courant, plus rapide qu'un oiseau, et manœuvrée par deux hommes, un grand et un petit.

« Nous arrivâmes le surlendemain, et c'était au commencement de la semaine qui s'achève aujourd'hui, aux portes de la ville de Peterwardein, en Esclavonie...

– Peterwardein ! Où est ma chère Efflam, père !... s'écria Lénor en tendant son front au baiser du prince.

« Mikaël fit comme s'il n'eût point entendu.

« – C'était le matin, continua-t-il. Nous plantâmes nos tentes à l'endroit qui est réservé pour nos tribus, sous les remparts de la ville, entre le cimetière et le noir fossé baigné par la Drave, où l'on jette pêle-mêle les animaux morts et les suppliciés. Nous pensâmes qu'il y avait une fête dans la ville, car une nombreuse affluence de paysans se pressait aux portes. On nous permit d'entrer ; la fête était une exécution à mort par le glaive. Sur l'échafaud, nous vîmes deux condamnés, un grand et un petit. Et deux noms étaient dans toutes les bouches : les frères Ténèbre ! Hospodar, les têtes tombèrent : je les vis de mes yeux...

« – Les têtes tombèrent, répéta Solim, et les têtes roulèrent sur le plancher de l'échafaud.

« – Et nous revînmes au campement, reprit Mikaël, derrière la charrette qui emportait la besogne faite du bourreau. Les deux têtes et les deux corps furent jetés dans le fossé, devant nous, tandis que, de l'autre côté de nos tentes, on emportait au cimetière une pauvre enfant de

quinze ans...

« – Son nom ! le nom de la morte ! demanda Lénor, étonnée elle-même de cette curiosité, qui la prenait.

« – Efflam... répondit Mikaël de sa voix retentissante.

« Solim, les yeux baissés, répéta de sa douce voix :

« – Efflam !

« Mais Lénor ne l'entendit pas. Au nom d'Efflam pour la première fois prononcé elle avait porté ses deux mains à son cœur et s'était affaissée privée de sentiment, entre les bras de son père... »

Ici, M. le baron d'Altenheimer fit une pose et monsignor Bénédict en profita pour dire d'une voix que chacun remarqua, tant elle était musicale et suave :

– J'admire la mémoire de M. le conseiller privé, mon très cher frère. Pendant qu'il parlait, il me semblait entendre ce scélérat de chevalier Ténèbre raconter son histoire ; car personne ici

n’a été sans deviner Mikaël le prétendu Tzigane, Zeguem ou Szégan, comme on dit en différents dialectes, Mikaël, le Rôme, le Rômi ou le Roumini, n’était autre que l’aîné des frères Ténèbres : LE CHEVALIER.

– Et le blond Solim était « le petit ? » demanda le respecté maître de la maison.

– Oui, répondit monsignor Bénédict en souriant le plus agréablement du monde. Votre Grandeur a parfaitement deviné, c’était « le petit » : le cadet, le recteur Ténèbre, ou le pasteur, ou le docteur, selon l’inscription mutilée qui est sur la seconde pierre tombale, en la plaine du Grand-Waraden.

# III

## *Les noces de Venise*

M^me^ la princesse préférait de beaucoup cette histoire à d'autres qui auraient mis en scène des brigands français ou des fantômes indigènes. L'impression produite en nous tous par un récit vient surtout, il faut bien l'avouer, du retour involontaire que chacun fait sur soi-même en écoutant. Cette remarque est principalement vraie à l'égard des fictions calculées pour produire la frayeur. Jamais vous n'obtiendrez dans un salon de Paris, à l'aide d'une légende ou d'un conte fantastique, ce succès de frémissements qui viendra vous chercher près d'un grand feu de souches, autour de l'énorme cheminée d'un vieux château. Les spectres n'entrent plus dans Paris, on le sait bien. Les auditeurs peuvent s'amuser, mais non point avoir peur.

Or, on ne s'amuse, en ces cas-là, véritablement et pleinement qu'à la condition d'avoir peur.

Le récit de ce bon M. d'Altenheimer était curieux, et voilà tout. C'est tout au plus s'il atteignait à ce niveau d'émotion qui naît si facilement au théâtre, dès que la rampe s'éteint à demi et qu'un inconnu traverse, le chapeau sur les yeux, la scène assombrie. La peur n'existait plus. Allez donc effrayer des Parisiens, et des Parisiens de haute volée, avec les vampires de la Drave et des chevaliers français enterrés depuis quatre cents ans sur la route de l'Orient !

M^me^ la princesse était si bien guérie de ses terreurs qu'elle regarda en riant son fils le marquis ; elle le trouva très pâle et fut sur le point de lui demander s'il prenait au sérieux ces solennelles balivernes. Mais tout le monde est pâle, au clair de lune. M^me^ la princesse donna congé au marquis : elle n'avait plus besoin de garde du corps.

– Monsieur le baron, dit le bienveillant et courtois archevêque de Paris, nous ne comptions

pas sur cette bonne fortune. Permettez-moi de remercier M^gr^ d'Hermopolis pour tout le plaisir que vous nous donnez ce soir.

Le cercle entier fit chorus. C'est dans ce monde, nos lecteurs le savent bien, que les bravos sont charmants et les triomphes mille fois flatteurs.

Mais l'évêque d'Hermopolis n'était pas content. Il avait espéré mieux que cela. On est exigeant envers le virtuose qu'on a produit. M^gr^ d'Hermopolis avait laissé échapper plusieurs signes d'impatience, surtout à la fin.

– Il faut avouer, dit-il avec son léger accent méridional, que monsignor d'Altenheimer nous a fait là une malencontreuse révélation ! Où voulez-vous maintenant que soit l'intérêt d'une histoire dont nous savons tous le dénouement ?

– Votre Excellence connaît-elle en effet le dénouement de celle-ci ? demanda la voix creuse du baron.

Il suffit d'un mot pour réveiller l'attention. L'évêque répondit en changeant de ton déjà :

– Puisque nous savons que vos deux Bohémiens n'étaient autres que Jean et Ange Ténèbre en personne... la jeune Lénor va être dévorée...

– Pas le moins du monde ! s'écria la princesse, rendue à toute sa vaillance ; j'espère bien que nous allons la sauver... N'est-ce pas, monsieur le baron ?

Le conseiller privé de S. M. le roi de Wurtemberg fit à la ronde un respectueux salut, plus particulièrement adressé au ministre des cultes et à M^me^ la princesse. Aux rayons de la lune, on pouvait voir sur sa longue figure un regard satisfait. Il tira de sa poche une vaste boîte d'or, enrichie de gros diamants qui chatoyèrent, lançant de tous côtés des gerbes d'étincelles.

– Messeigneurs et mes nobles dames, reprit-il posément en jouant avec cette royale tabatière qui semblait, en vérité, dans ses mains, une poignée de rayons, mon frère Bénédict n'a pas eu tort et n'a point révélé, comme Son Excellence paraît le croire, le secret de la comédie. Plût à Dieu que tout ceci fût une comédie ! Malheureusement, en

racontant des histoires comme celle-ci, on peut dédaigner l'habileté. Pas n'est besoin de ménager avec soin les petits effets et les petites surprises familiers aux conteurs. Je vous en donne une nouvelle preuve en vous disant tout de suite une chose dont je devrais vous faire un mystère peut-être : c'est à savoir que les frères Ténèbre sont à Paris, tous les deux, le petit et le grand, et que je viens les y poursuivre à mes risques et périls, risques fort graves, périls très manifestes... mais chaque homme a son devoir.

Pour le coup, la moitié du cercle tressaillit tout de bon, tandis que le surplus dressait l'oreille. L'évêque d'Hermopolis, qui s'obstinait à voir les choses au point de vue de l'art, battit des mains et cria bravo. La princesse rappela son fils, le marquis de Lorgères, à ses côtés.

– Voilà qui passe la plaisanterie, murmura-t-elle.

M. le baron d'Altenheimer aspira sa prise de tabac lentement, puis, lentement, il secoua le revers de son habit noir. Nous devons avouer qu'on fait mieux que cela à la Comédie-

Française ; pour ce geste, il faut un jabot. Néanmoins, ce n'était pas mal, pour un homme de Westphalie.

– Voilà ! poursuivit M. le baron d'un ton délibéré : je cours tout uniment après les joyaux de la couronne de Wurtemberg. Figurez-vous bien, mes nobles dames, que ce dix-neuvième siècle où nous sommes passe sa vie au milieu d'événements prodigieux qu'il lui plaît de ne point voir ou de nier, je ne sais pas pourquoi. Moi, je crois, parce que je suis payé pour croire. Je crois au chevalier Ténèbre, le brigand le plus audacieux, le plus invraisemblable, le plus réellement diabolique qui ait existé jamais ; je crois à Ange Ténèbre, le vampire. J'ai vu les pâles restes de ses victimes, dans lesquels vous n'eussiez pas retrouvé une goutte de sang. Quelle est précisément la nature de pareils êtres et comment les rattacher à la création de Dieu, dont les catégories nous sont connues ? je ne sais. La théorie des monstruosités peut aller beaucoup plus loin que certaines défaillances ou que certaines déviations du moule commun. Il peut y avoir aussi des monstruosités dans l'ordre des

faits créés qui est immédiatement supérieur à l'homme et, par conséquent, inconnu à l'homme. Puisque la portion de l'œuvre de Dieu qui nous est visible et tangible présente des anomalies, puisque nous rencontrons dans nos rues des bossus, des becs-de-lièvre et des idiots, il se peut que la mort elle-même, ou la vie, si mieux vous l'aimez, ait dans sa marche mécanique des dérangements et des écarts : il se peut que l'argile dont nous sommes pétris traitée occasionnellement par d'autres ait de plus puissants réactifs...

– Monsieur le conseiller privé, mon frère, interrompit ici monsignor Bénédict, je vous supplie de vous arrêter dans cette discussion, où vous côtoyez le matérialisme le plus coupable !

Ceci fut dit avec une douce sévérité. M. le baron d'Altenheimer tendit la main à son cadet et répondit :

– Mon frère, je vous remercie.

– On pourrait expliquer jusqu'à un certain point, insinua M$^{gr}$ Frayssinous, sans avoir recours à aucune méthode matérialiste...

– Certes, certes, Excellence, interrompit respectueusement le baron ; mais c'est moi qui suis en cause ; j'ai mes raisons pour croire, je crois : cela est suffisant. Si j'ai entamé cette digression, c'est que j'en sentais le besoin : tout homme aime à plaider sa propre cause. Je crois à ces choses anormales, c'est que j'ai mes raisons pour y croire et cela suffit ici à tout le monde. Mais il peut se présenter une objection d'un autre ordre, qui me paraîtrait plus grave, parce qu'elle attaquerait ma ligne de conduite même. On ne manquera pas de me dire : si vous croyez, comme vous l'affirmez, comment est-il possible que vous compromettiez ainsi votre caractère dans cette recherche vaine dont vous vous êtes chargé à l'étourdie. Vous acceptez ces deux êtres tels que les a fait la superstition populaire et vous vous mettez à leur poursuite ! Pourquoi ? pour les tuer, eux qui sont immortels ?... Mesdames et messieurs, nous appelons ceci une compétition dans nos universités d'Allemagne. Je crois au contraire qu'ils vivent depuis quatre cents ans et plus...

Ici un murmure où se mêlaient quelques rires

poliment étouffés interrompit M. le baron.

– Il est superbe ! dit tout bas l'évêque d'Hermopolis. Il aligne ces folies avec un sang-froid magnifique !

– ... Depuis quatre cents ans et plus, répéta M. d'Altenheimer ; c'est mon opinion très ferme et très solidement établie ; mais je ne crois pas qu'ils soient immortels. D'abord, la foi chrétienne ne permet pas de professer qu'il y ait sur notre globe des créatures de chair et d'os qui soient immortelles, ensuite, la tradition orientale est positive sur ce point. Aucun eupire ou vampire ne résiste à la combustion. Comme il me serait peut-être défendu d'expérimenter en France ce système, préconisé par tous les anciens auteurs, je me propose de les emmener à Stuttgard où ils seront brûlés avec soin, après quoi on mêlera leurs cendres avec la terre qui sera divisée en petite portion que l'on transportera au loin dans des directions diverses... S'ils reviennent, après cela, il sera toujours temps de dire que le conseiller privé, baron d'Altenheimer, n'était qu'une pauvre tête sans

cervelle !

Dans l'assistance, quelques-uns pensèrent tout simplement que ce grand bonhomme d'Allemand, avec sa basse-taille profonde, était fou, déplorablement fou ; d'autres s'imaginèrent qu'il raillait ; d'autres enfin, parmi lesquels il faut ranger M^me^ la princesse, ne furent pas sans trouver assez ingénieuse sa méthode pour l'extirpation des eupires, vampires, etc., etc.

– Il est superflu de vous dire, continua M. d'Altenheimer, qu'il arriva malheur dans la maison du prince Jacobyi. Sa fille fut enlevée cette nuit-là même. Ce que les frères Ténèbre font des sommes immenses qu'ils s'approprient par le vol, nul ne saurait le dire. La chose positive, c'est qu'ils aiment l'argent. Certains pensent qu'ils ont enfoui dans différents lieux de l'Allemagne du sud des trésors fabuleux.

« Le prince Jacobyi fut avisé que sa fille Lénor lui serait rendue saine et sauve, moyennant une rançon d'un demi-million de florins ; il fut en outre averti qu'à la moindre tentative pour la recouvrer, soit au moyen de la loi, soit de vive

force, l’enfant serait perdue pour lui à toujours.

« Il n’hésita pas. Quarante-huit heures après, il avait les douze cent mille francs et Lénor, saine et sauve en effet, coucha dans son lit cette nuit même.

« Mais il arriva que le chevalier Ténèbre et son frère Ange, le vampire, n’étaient pas les seuls bandits auxquels eût affaire ce bon magnat Jacobyi ; les deux intendants et le banquier de Pesth étaient aussi des vampires à leur manière. Il y avait une mine creusée dès longtemps et que l’emprunt des cinq cent mille florins fit éclater. Les créanciers hypothécaires vinrent tous à la fois, et comme s’ils se fussent donné le mot, réclamer le montant de leurs cédules. On vendit le domaine de Chandor aux enchères publiques. Ce n’était pas une terre, c’était tout un pays ; même au fond de la Hongrie, cela valait plus de deux millions de louis ; le prince, la vente faite, n’eut pas tout à fait de quoi payer ses quinze cent mille florins de dettes.

« Mais les deux intendants et le banquier de Pesth sont maintenant de riches seigneurs.

« Quant au prince, il s’expatria. Il est en Angleterre, en Italie, en France, peut-être. Il vit, dit-on, du travail de sa fille...

« Messeigneurs, la nuit pourrait s’écouler tout entière et le jour naître avant que j’eusse achevé le récit détaillé des horreurs que la voix publique met à la charge des frères Ténèbre. Leur nom, prononcé dans les campagnes baignées par le Danube, met en fuite, non seulement les enfants et les femmes, mais les hommes, les hommes forts. Le capitaine ou le chevalier Ténèbre, comme on l’appelle indifféremment, a livré des batailles rangées aux troupes autrichiennes et turques ; il a levé des impôts réguliers et mis en déroute dix fois les escortes accompagnant les subsides ; Ange, son frère, n’est pas un soldat, mais gardez-vous de croire qu’il soit moins dangereux pour cela. Savant, prudent et retors, c’est toujours le docteur la tête de l’association, si l’autre peut passer pour en être le bras ; il est souverainement habile à prendre tous les déguisements et à jouer tous les rôles ; le capitaine et lui vivent sur un pied de parfaite égalité. Ils amassent, ils amassent sans cesse, et

j’ai ouï dire souvent en Hongrie, non pas seulement parmi le peuple, mais jusque dans les salons de l’archiduc, au palais impérial d’Ofen, que s’il y avait un royaume à vendre, les frères Ténèbre seraient des rois.

« À Venise, en 1824, – l’année dernière, – au commencement du printemps, le Canalazzo tout entier était en fête pour le mariage de la jeune comtesse Barberini, filleule de Sa Majesté Impériale et Royale, avec le dernier héritier des Policeni : c’était la réunion des deux plus grandes fortunes du Lombard-Vénitien et, dès le matin, la ville avait sa physionomie des jours de réjouissance publique. Les pauvres de Venise connaissaient Pia Barberini, l’ange de la charité : on disait qu’André Policeni, l’élégant jeune homme, le roi des joies patriciennes, le dernier héros de ces romances avec accompagnement de guitare qui glissaient jadis sous le Rialto, derrière les draperies de tant de gondoles, quand la lune blanchissait les palais, mirés dans le grand canal, on disait qu’André Policeni, jetant loin de lui les souvenirs de sa jeunesse folle, était devenu un saint à genoux. Saint en s’approchant d’une si

chrétienne et si noble pureté. J'étais à Venise, messeigneurs, non point en mission politique, cette fois, mais simplement pour embrasser mon bien-aimé frère qui, déjà enrôlé dans la milice de Dieu, était à Rome. Venise est à moitié chemin entre notre Stuttgart et la ville éternelle...

Comme si chacun des deux frères eût cédé à une irrésistible impulsion de tendresse, leurs mains se cherchèrent et se réunirent. Cela fit bien dans le cercle. Il y a des regards attendris pour recueillir, partout où il se montre, ce bel amour qui fleurit dans les familles.

– Nous avions fait chacun la moitié de la route, poursuivit M. le baron d'Altenheimer, d'une voix légèrement émue. Au mariage de Policeni et de la Barberini où nous assistâmes, il y avait des représentants de toutes les aristocraties de l'univers ; mais on y remarqua surtout deux étrangers qui passionnèrent la curiosité de toute la ville : Jacques Stuart, comte de Glascow, fils du dernier prétendant Charles-Édouard et, par conséquent, héritier légitime de la couronne d'Angleterre, et son jeune fils, Charles,

duc de Richmond.

« Il est, à la vérité, dans l'opinion commune, que le dernier Stuart mourut à Rome sans enfant ; mais à Rome même, mon frère Bénédict peut vous l'affirmer, beaucoup de gens éminents conservent des doutes à cet égard.

« Le prétendant, qui avait à craindre les intrigues combinées de la maison de Brunswick et de son propre frère, Benoît Stuart, cardinal d'York, avait contracté un mariage secret et caché la naissance de son fils, suprême espoir d'une dynastie expirante menacée de toutes parts. Le comte de Glascow possédait des papiers de la plus haute importance. L'incrédulité tombe devant certains titres, émanés de sources tellement respectables que l'obstination dans le doute devient presque un sacrilège. La plupart des nobles vénitiens appelaient le comte de Glascow : Majesté.

« C'étaient, du reste, deux physionomies particulièrement heureuses que ces rejetons illustres et l'on pourrait presque dire deux têtes historiques. Le père, homme de haute taille, à la

figure longue et billieuse, ressemblait comme deux gouttes d'eau aux médailles de Jacques Stuart, et le fils, sauf la stature, car il était très petit, vous faisait songer malgré vous, avec ses longs cheveux bouclés et la coupe délicate de ses traits, au portrait de Charles I$^{er}$, par Van Dyck.

« Il y avait dans la salle des ancêtres, au palais Barberini, une table de porphyre bleu, supportée par quatre pieds d'argent massif. Sur cette table on avait rassemblé les joyaux de la mariée. Je sais des reines qui auraient envié cet écrin. On voyait là, d'abord les diamants de la dernière comtesse Policeni qui était une Howard, comme la cinquième femme du roi Barbe-Bleue, Henri VIII d'Angleterre ; les diamants de l'aïeule, Rose Gritti ; les diamants d'Anne Gradenigo, la bisaïeule ; le collier de Phébus de Lusignan qui avait épousé Catherine Pépoli ; le diadème de Catherine Cornaro, sa mère reine de Chypre, et la rivière de saphirs de Tranquille Paléologue, femme de l'avant-dernier doge ; tout ceci, du côté de l'époux ; du côté de la fiancée on remarquait le solitaire appelé *le Montserrat*, diamant taillé en rose, que les ducs d'Autriche portaient à leur

couronne ; les sept brillants de Pallas Comnène, – *la Pléiade*, – les bracelets d'Antonia Doria, la Génoise, qui devint la femme de Nicolas Barberini après des événements intéressants et dramatiques au dernier point ; la bague du cardinal Frégosse, et par-dessus tout la splendide parure, présent de noces envoyé à sa filleule par S. M. l'empereur d'Autriche.

« Un événement touchant eut lieu qui se peut raconter en deux mots : ce roi sans couronne, cet héritier de tant de malheurs et de tant de grandeurs, le comte de Glascow, s'avança vers la table de porphyre, chargée de tous ces trésors, et demanda la permission d'y ajouter un simple rang de perles ayant appartenu à la belle infortunée Marie d'Écosse. Je vois encore sa figure vénérable et l'air noblement ingénu de son jeune fils, pendant que les fiancés attendris leur rendaient grâces.

« Et je fais serment sur l'honneur que je ne reconnus point en eux les deux sordides bohémiens du château de Chandor !...

Il s'éleva du cercle un tel murmure de surprise

que M. le baron eut la parole littéralement coupée.

– Bravo ! bravo ! bravissimo ! s'écria l'évêque d'Hermopolis. Voilà ce que j'appelle effleurer délicatement une péripétie ! c'était donc le grand et le petit !

– Comment ! dit M^gr^ de Quélen, il se pourrait !... Mikaël et Solim !

– J'avais deviné, murmura la princesse : en posant les perles fausses sur la table de porphyre, le roi d'Angleterre escamota quelque beau diamant... Ces Anglais !...

Le baron d'Altenheimer salua gravement et répondit :

– Belle dame, rien n'échappe à la pénétration des Françaises. Seulement, le chevalier Ténèbre n'opéra pas son escamotage devant tout le monde, et ses perles n'étaient pas fausses, car cette nuit même, il les reprit avec tout ce qui était sur la table de porphyre.

– Quoi ? tout ! s'écria-t-on.

– Tout, répartit la douce voix de monsignor, y compris les pieds d’argent de la table.

# IV

*Le baron d'Altenheimer*

On voyait, à travers les arbres, les fenêtres du château qui successivement s'illuminaient. Les derniers préparatifs s'achevaient pour la soirée de charité de l'archevêque.

– Nous allons être interrompus bientôt, monsieur le baron, dit l'évêque d'Hermopolis, et cependant ces dames voudraient bien connaître la fin de votre histoire.

– En d'autres termes, monseigneur, vous souhaitez que j'abrège, répliqua le conseiller privé du roi de Wurtemberg, premièrement, je suis aux ordres de Votre Excellence, ainsi qu'à ceux de Sa Grandeur et de toutes les éminentes personnes qui veulent bien me faire l'honneur de m'écouter ; en second lieu, il me reste réellement bien peu de choses à dire.

« Je n’ai pas à vous apprendre que la famille du roi Guillaume, mon maître, est la plus nombreuse qui entoure aucun trône en Europe. Sa Majesté a quatre enfants, de ses deux mariages ; son illustre frère a également quatre enfants ; ses cinq oncles, très respectables, comptent des descendances plus riches encore, de telle sorte qu’en enfants, petits-enfants, gendres et brus, ces cinq branches collatérales ne réunissent pas moins d’un demi-cent de têtes princières. Dieu, qui protège la France, semble s’occuper aussi un peu de la dynastie wurtembergeoise.

« Or, avec tout cela, jusqu’en l’année 1823, le roi Guillaume n’avait pas d’héritier direct du sexe masculin. Ce fut donc une grande joie dans le Wurtemberg, lorsque, le sixième jour de mars, le canon annonça la naissance d’un prince royal, qui fut ondoyé, selon le rite luthérien, sous les noms de Charles Frédéric-Alexandre. Le roi voulut retarder la cérémonie du baptême définitif, afin de le faire digne de toute son allégresse, et toutes les cours amies durent être conviées à cette fête nationale qui était en même temps une fête de famille.

« Nous n’avons plus le temps de ménager nos petits effets de surprise, et d’ailleurs, d’après tout ce qui précède, chacun de vous pourrait deviner que les frères Ténèbre furent de la fête. Mais sous quel prétexte et sous quelle forme ! Je vous prie, mes chers seigneurs et mes belles dames, de ne point jauger ces deux êtres véritablement prodigieux à la mesure de vos imposteurs timides, de vos brigands à cervelle étroite, de vos fantômes dont le rôle puéril se borne à épouvanter gratuitement la faiblesse des femmes et la poltronnerie des petits enfants. Mon avis, je ne vous l’ai pas caché, est que nous sommes ici en face du surnaturel, employant des moyens qui sont en dehors de notre compréhension, pour satisfaire la plus grossière et la plus basse de toutes les passions humaines : la convoitise. Sous ces pierres noires, recouvrant les deux tombes de la plaine du Grand-Waraden, on n’enterra point des corps, mais des péchés capitaux incarnés depuis le commencement du monde. En d’autres lieux doivent être les marbres qui recouvrent ces autres vampires, toujours mourant, mais vivant toujours : l’Ambition, la Colère, la Haine, le

Mensonge et l'Orgueil.

« Ne comparez donc pas, vous qui êtes émerveillés à la comédie jouée récemment dans Paris par votre comte Pontis de Sainte-Hélène. Ne dites pas qu'il y a des difficultés, des impossibilités, tout ce que masque enfin ce lâche mot ; *invraisemblance*, protestation des esprits étroits contre la vérité trop large.

« Oui, certes, il y avait des difficultés à venir dans cette cour dont les princes et les princesses tiennent par leurs alliances l'Europe entière comme en un réseau de famille ; oui, certes, il y avait ce qu'on appelle vulgairement des impossibilités à se présenter, sous un nom royal (et comment s'y présenter autrement ?) dans ce palais où abondaient les hôtes et les amis de tous les rois. Aussi, les frères Ténèbre, veuillez vous en fier à eux, choisirent-ils avec soin leurs déguisements et leurs personnages. Il ne s'agissait plus de la naïve fantasmagorie de Venise. Notre Wurtemberg n'a pas la chevaleresque religion des royautés déchues ; c'est un pays neuf et positif qui n'a pas craint

d'allier le sang de sa dynastie au sang de Napoléon qui fut votre empereur et qui, voilà quatre ans, a expié par la mort sur un rocher désert, la féerique splendeur de ses victoires. Il fallait ici une solide émanation d'un pouvoir existant, si vous permettez que je m'exprime ainsi ; il fallait du vivant, non point du mort ; il fallait en un mot, un personnage que tous ces princes et toutes ces princesses pussent appeler : *mon cousin*, sans créer à un État pacifique et relativement faible un cas de guerre ou des embarras diplomatiques.

« Où chercher cela ? non pas en Russie, d'où était venue notre feue reine, fille de Paul I^er^, et où le prince Alexandre, oncle du roi, commandait les armées ; non pas en Prusse, où le prince Auguste, neveu du roi, servait dans les cuirassiers de la garde ; non pas en Autriche, où la princesse Marie, cousine du roi, portait le titre d'archiduchesse ; non pas dans aucune partie de l'Allemagne, où Nassau, Saxe-Altembourg, Bade, Stolberg, Waldeck-Hohenlohe, Tour-et-Taxis, étaient tous nos gendres ou nos beaux-pères ; non pas dans les Pays-Bas, où étaient déjà

faites, avec l'héritier du trône, les fiançailles de la princesse Sophie au berceau ; non pas en Angleterre, qu'habitait le duc Louis, père de la reine actuelle ; non pas même en France, patrie d'adoption du duc Frédéric-Philippe. Où donc ?

« Il est un pays troublé, l'un des plus grands dans l'histoire, mais qui semble, en nos époques modernes, se cacher, honteux de sa décadence, derrière sa muraille de montagnes. L'Allemagne ne connaît plus l'Espagne, depuis que la maison d'Autriche a cessé de régner à Madrid. L'écho de votre guerre, l'héroïsme de vos princes et de vos soldats à Trocadéro est venu chez nous comme un bruit vague et trop lointain pour être entendu. L'Espagne est une Chine au milieu de l'Europe.

« Mais ces choses murées n'en valent que mieux, quand une fois on les exhibe. Ce sont des curiosités. Vous savez l'effet que les ambassadeurs indiens firent à la cour de Louis XIV. Une ambassade chinoise, présentement, affolerait l'Europe. Au baptême de notre prince royal, on ne fit attention qu'à l'infant et à l'infante d'Espagne.

« N’existait-il donc, en définitive, aucun lien diplomatique entre l’Espagne et le Wurtemberg ? Si fait. Il y avait et il y a encore à Stuttgard, un chargé d’affaires espagnol. Mais le chargé d’affaires fut trompé et complice. Des notes furent échangées entre Madrid et Stuttgard. Ma charge était de les voir : je les ai vues. Je suis peu de chose auprès de la plupart de ceux qui m’entourent, mais enfin, j’ai l’honneur d’être un fonctionnaire public d’une certaine importance et un lettré : on m’accorde même, dans mon pays la qualification de savant. J’ai mes diplômes de docteur des quatre Facultés. Ma vue est bonne, ma santé ne gêne pas le travail de ma pensée, je suis sain d’esprit, – et cependant, ces pièces me parurent vraies !

« Je ne crains pas de le dire : voilà le vrai miracle d’habileté ! Quiconque a pénétré dans une chancellerie, par l’humble porte qui me sert ou par celle qu’on ouvre à deux battants pour Vos Excellences, sait ou se figure aisément la montagne d’impossibilités – je prononce le mot, cette fois – qu’il faut soulever pour créer de fausses correspondances diplomatiques. Chacune

de ces dépêches passe par cent mains qu'il faut corrompre et devant cent regards qu'il faut aveugler.

« Eh bien ! la fausse correspondance fut créée dans tous ses détails, et je déclare que ce fut un chef-d'œuvre ! J'ai dans mon dossier ici, à Paris, une lettre autographe du roi Ferdinand, écrite par le chevalier Ténèbre, le vampire ! Ce sont des gens de talent.

« Ce n'est pas tout, cependant. Il y avait eu des notes réelles et authentiques émanées de la cour de Wurtemberg ; la cour d'Espagne répondit, cela est certain. Ajoutez la suppression des pièces vraies à la création des pièces fausses et que votre raison s'étonne à loisir, car, je le répète, là est le miracle d'habileté.

« Le reste rentre dans la catégorie des prestidigitations ordinaires. Que ces deux êtres aient pu me tromper, agissant et parlant comme ils le firent devant moi qui étais si chèrement payé pour les connaître, c'est une question de métier : on admet qu'il y ait des crimes parfaits, des imposteurs accomplis, des comédiens

admirables. Mais les pièces !...

M. d'Altenheimer s'arrêta comme si son étonnement rétrospectif l'eût suffoqué, et monsignor Bénédict soupira en hochant sa tête blonde.

– Ah ! voyez-vous ! les pièces !... les pièces !... C'est là le merveilleux !

M^gr^ de Quélen se pencha à l'oreille de l'évêque d'Hermopolis.

– Ah çà, dit-il à voix basse ; je suis tout étourdi, moi, je l'avoue... on nous raconte là des choses de l'autre monde ! qui sont ces gens-là ?

– Ils sont ce qu'ils disent être, répliqua le ministre, et cette très curieuse histoire est la pure vérité... Ah ! ah ! on ne nous en passerait pas comme cela en France ! Remerciez-moi, j'ai fait cadeau à Votre Grandeur d'une véritable friandise. J'ai entre les mains les lettres de crédit de ce cher baron... hein ? quel original ? auprès du ministère de l'Intérieur et de la préfecture de police. Il est très recommandé à la cour. Quant à l'autre, que de modestie ! et de distinction ! Il a

un plein portefeuille de lettres de Rome, et l'archevêque primat de Gran l'appelle son cher fils...

– Mais comment se fait-il, murmure M^gr^ de Quélen, que nous n'ayons jamais ouï parler de tout cela ?

– Je vous dis que c'est une friandise, et vous en avez la primeur !

– C'est d'hier ! Le baptême du prince royal de Wurtemberg a eu lieu à la fin d'août et nous sommes au commencement de septembre !...

– C'était il y a juste aujourd'hui quinze jours, reprit M. le baron qui paraissait avoir reconquis tout son calme. Stuttgard entier prenait part à une fête, dont la pareille ne s'était jamais vu chez nous. Cinquante princes et princesses des cours d'Allemagne et du Nord recevaient l'hospitalité au château, ce qui, joint à l'armée des princesses et princes du sang, formait une véritable cohue royale. Sa Majesté disait dans sa joie : « J'ai attendu deux ans et demi, mais le succès est complet. Il ne manquera aucune fée autour du berceau de mon fils ! »

– Certes, il appréciait comme il le devait la courtoisie des États allemands et du Nord, mais ce qui le flattait le plus, c'était ce tribut inespéré venant du midi ; ce qui lui faisait parler de succès complet, c'était la présence de don François de Paule, infant d'Espagne et de son auguste compagne, Louise-Charlotte de Bourbon, fille de François I$^{er}$, roi des Deux-Siciles.

« L'infant était un homme de vingt-trois ans, brun de teint, mais ne paraissant pas une semaine de plus que son âge. Il aurait fallu être sorcier pour démêler quelques traits de ressemblance entre ce fier et taciturne jeune homme, et le prétendu héritier du droit royal des Stuarts : un vieillard sec et roide, dont les traits ravagés se couronnaient déjà de cheveux blancs. Quant à l'infante Louise-Charlotte, nous savions tous qu'elle était née en 1804 : vingt et un ans, par conséquent : et noble ! et gracieuse ! et charmante ! Le chevalier Ténèbre peut passer pour le roi des acteurs, mais ce n'est plus un comédien que frère Ange : c'est un magicien qui vous fait voir le soleil à minuit !

« Car c'étaient les frères Ténèbre, cet infant don François de Paule et son Auguste épouse, Louise-Charlotte des Deux-Siciles. L'infant était *le grand*, l'infante était *le petit*.

« C'étaient les frères Ténèbre, et leur suite brillante était peut-être la même bande qui campait, autrefois de l'autre côté de la Theiss, en face du château de Chandor ! Et cette farce royale, unique peut-être dans les annales du monde, dura trois jours entiers, on peut le dire, devant l'Europe assemblée !

« C'étaient les frères Ténèbre ! Le dénouement, vous le savez en partie : les joyaux de la couronne de Wurtemberg disparurent dès le second jour. Le troisième jour, mourut une angélique enfant, la fille du chancelier Reinhardt, qui avait été placée auprès de l'infante, en qualité de dame d'honneur. Le troisième jour, ce fut une rafle générale et si effrontée que l'étonnement épuisé essaya de renaître : tout s'en alla, les parures des princesses, les bijoux et les cordons des princes, enfin, je vous dis : tout !

« L'infant et l'infante avaient dansé ce soir-là,

l'un avec toutes nos princesses, l'autre avec tous nos princes et hommes d'États. Vers minuit, M. de Metternich, dont la sœur est tante du roi, demanda à l'archiduchesse Marie, sœur aînée de la reine, ce qu'était devenu l'aigle qu'elle portait au cou d'ordinaire ; l'Archiduchesse chercha, et, tout en cherchant, lui dit à son tour : Prince, où est votre collier de la Toison ? où est votre cordon de l'Annonciade ? où est votre plaque du Danebrog ?

« Ce fut aussitôt un grand cri ; tout le monde à la fois s'apercevait du pillage. Le roi, le roi lui-même avait été dépouillé sur sa propre personne ! Les portes furent fermées. Il était trop tard. L'infant, l'infante et leur suite avaient pris les devants, emportant un butin qu'on ne peut estimer à moins de cent mille écus d'or.

– Au plus bas mot ! ajouta paisiblement monsignor Bénédict : peut-être cent vingt mille.

Un bruit continu de voitures roulant sur le pavé se faisait entendre, depuis quelque temps déjà, vers la route de Conflans. Du côté du château brillamment illuminé, le vent, qui

soufflait maintenant par courtes rafales, apportait de vagues sons, et ces notes perdues des instruments qui tâtonnent pour se mettre d'accord. L'archevêque de Paris donna le signal de la retraite en disant :

– Nous ne pouvons pourtant pas faire faux bond à notre petit concert !

On se leva aussitôt. L'impression de terreur s'était tout à fait évanouie, par la raison toute simple que les derniers épisodes racontés par le baron n'avaient plus trait aux diverses émotions qui avaient d'abord agité l'assemblée. L'histoire de Venise se passait en plein soleil ; l'aventure de Stuttgard avait eu lieu sous l'éclatante lumière de mille bougies ; cela ne se rapportait plus à cette nuit sombre ou mystérieusement éclairée par la lune qui environnait les hôtes de Monseigneur. Les vampires et les brigands de M. le baron d'Altenheimer avaient des mœurs d'opéra comique.

M^me^ la princesse prit le bras de son fils et garde du corps, le jeune marquis de Lorgères. Fanfaronne qu'elle était et toute fière de ne plus

trembler, elle ouvrait la bouche pour reprocher au baron d'Altenheimer de ne l'avoir pas suffisamment effrayée, lorsqu'elle vit, fixés sur elle, deux yeux qui avaient dans la nuit cet éclat particulier aux animaux de l'espèce féline.

M^me^ de Montfort était une personne d'esprit et savait bien que les vampires s'adressent rarement aux princesses d'un certain âge ; néanmoins, ce regard la fit tressaillir. Il appartenait à monsignor Bénédict, qui, montrant de son doigt blanc et délié où chatoyait un magnifique solitaire, la grande pelouse située au-devant du château, dit de sa voix mielleuse :

– Je voulais faire remarquer seulement à madame la princesse combien les choses les plus simples peuvent revêtir dans l'obscurité des apparences véritablement fantastiques.

Au milieu de la pelouse, on voyait une forme blanche qui se mouvait avec lenteur, tranchant sur le noir de l'herbe. C'était une femme, mais la façon dont les rayons diffus de la lune tombaient sur sa robe flottante lui donnait réellement physionomie de fantôme. Elle glissait sur le fond

obscur du parc comme une nuageuse apparition. Le bras du jeune marquis trembla sous celui de sa mère.

– Gaston ! qu'avez-vous donc ? s'écria celle-ci ; allez-vous aussi essayer de me faire peur ?

– Ce vent est froid... balbutia Gaston.

L'archevêque disait en ce moment :

– Voyez-vous ce fantôme ? C'est ma charmante et angélique protégée, M^lle^ d'Arnheim, qui va nous dire quelques beaux chefs-d'œuvre des maîtres allemands. Mesdames, je vous la recommande du meilleur de mon cœur, car c'est une Antigone chrétienne qui soutient la vieillesse de son père. L'Opéra est plus riche que nous et payerait volontiers deux mille louis par an cette voix sans pareille et cette admirable méthode, mais M^me^ d'Arnheim qui est de bonne famille et pieuse comme la prière, ne veut pas entrer à l'Opéra. Elle aime mieux rester pauvre que de risquer son âme pour de l'or ; elle se réduit à donner des leçons ; j'ai promis de l'aider et je fais un cas de conscience à tous ceux qui m'aiment d'être mes seconds dans cette bonne œuvre.

La forme blanche avait disparu derrière les arbres de l'avenue.

– Gaston, dit la princesse, il faudra voir M. Récamier pour vos battements de cœur. Je le sens contre mon bras, ce sont de véritables palpitations. Vous m'inquiétez.

M. le baron d'Altenheimer s'était approché de l'archevêque.

– Monseigneur, prononça-t-il avec un respectueux embarras, je ne sais peut-être pas assez bien la langue française pour exprimer des choses très délicates. Je suis riche. Par le canal de Votre Grandeur, me serait-il possible de faire quelque chose pour cette jeune fille qui a l'honneur d'être votre protégée ?

Il sortait en même temps son portefeuille de la poche de son habit. L'archevêque le regarda et lui tendit la main ; c'était pour serrer la sienne, car il murmura :

– Monsieur le baron, vous êtes un homme de cœur !

Mais le baron, feignant de se méprendre,

déposa le portefeuille dans la main de l'archevêque, salua jusqu'à terre et se perdit dans la foule des invités.

En arrivant au perron, M^me^ la princesse s'arrêta tout à coup et dit à son fils :

– Gaston, le mantelet de M^me^ de Maillé, ma nièce... je crois que je l'ai oublié sur l'herbe !

Le marquis revint aussitôt sur ses pas et retrouva aisément le manteau. Comme il quittait le salon de verdure, il vit à ses pieds un objet brillant et de forme carrée, qui gisait dans l'herbe, à la place occupée naguère par monsignor Bénédict. Il le ramassa pour le rendre à son propriétaire, car il avait reconnu d'un coup d'œil le missel de velours, à surtranches d'acier, du prélat romain.

Tout le monde était entré quand Gaston atteignit le château. En traversant le vestibule, il prit à la main et machinalement le missel qui s'ouvrit à demi entre ses doigts ; il essaya de le refermer et ne put ; il y avait une serrure à secret dont le ressort s'était lâché sans doute quand le missel avait heurté contre le sol.

Pendant que Gaston faisait effort pour rajuster le fermoir, le missel s'ouvrit tout à fait ; l'œil de Gaston glissa entre deux pages ; il s'arrêta comme si la foudre l'eût touché, tandis qu'un cri de stupeur s'étouffait dans sa poitrine !...

# V

## *Bagatelles de la porte*

Le grand salon du château de Conflans était disposé pour le concert. L'orchestre avait son estrade, au-devant de laquelle un buffet d'orgues nurembergeoises était placé. Cinq ou six rangs de sièges faisaient face à l'estrade, pour la plupart occupés par des dames et des jeunes filles, en *toilette d'archevêché*, comme on disait alors au faubourg. Ce n'était pas la toilette de bal, oh ! certes ! mais ce n'était pas non plus la toilette de ville : les robes étaient habillées et l'on portait des bijoux. La partie masculine de l'assemblée, prêtres, grands seigneurs ou hauts fonctionnaires, s'asseyait ou restait debout, autour de la salle.

M^me^ la princesse de Montfort avait avisé tout de suite en entrant le docteur Récamier et s'était emparée de lui pour lui parler des palpitations de

cœur de son fils le marquis.

– Un bon petit sujet, docteur, disait-elle, et bien différent de M. le duc !

M. le duc était le fils aîné de M^me^ la princesse, qui ajouta :

– Ce n'est pas que M. le duc soit mauvais, mais il me fera mourir dans une attaque de nerfs ! Au lieu que Gaston, vous savez, c'est l'excès contraire. Je ne sais pas pourquoi il a perdu sa vocation ecclésiastique, moi, ce garçon-là : c'était une bouture du prélat. Je ne peux pas le voir autrement qu'avec un rabat et une tonsure. La diplomatie ! je vous demande un peu s'il a tournure de diplomate !... Mais vous avez beaucoup perdu, docteur, de n'avoir point été avec nous au jardin. Nous avons eu un conteur allemand très original et qui nous a fait d'abord l'effet d'être le diable. Où donc l'a-t-on mis ?

Son regard fit le tour du salon et rencontra le baron d'Altenheimer qui était debout auprès de la porte d'entrée. À la lumière des bougies, ce fantastique personnage perdait énormément : c'était un homme aux environs de trente ans,

mais paraissant plus vieux que son âge par la qualité particulière de sa laideur. Il avait, à proprement parler, une de ces figures que tous nos lecteurs connaissent et qui restent telles quelles depuis la vingtième année jusqu'à la vieillesse, une de ces figures que le langage commun caractérise en disant « n'ont pas d'âge » : une grande face longue, pâle, effacée, avec des yeux mornes sous des sourcils touffus et un front bas, couvert d'une forêt de cheveux plats, d'où sortaient des oreilles minces et sans ourlets. Sa bouche, démesurément fendue, avait une expression de naïve placidité ; sa physionomie entière était énergiquement bourgeoise et commune. Il était haut sur jambes et portait un habit noir taillé lourdement sur un pantalon désolant de gaucherie, trop court de quatre ou cinq doigts et laissant voir des bas de soie d'une finesse extrême, sur lesquels montaient de forts souliers carrés avec des boucles de perles fines.

La princesse remarqua ses chevilles qui avaient l'air de deux nœuds dans un bâton.

– Voilà pourtant le romanesque inconnu qui nous a fait un instant frissonner, reprit-elle en riant. Il n'y a que la lune et la nuit pour jouer de ces tours ! Passé dix heures du soir, sur les grandes routes, M^me^ de Maillé, ma nièce, prend toutes les souches de chênes pour des lions d'Afrique, échappés des ménageries, et tous les poteaux pour le brigand Rinaldo Rinaldini dont elle a lu l'histoire en italien. Ce brave Allemand nous a beaucoup parlé Danube, mais je suis sûre que le paysan du Danube avait un moins déplorable tailleur. Son frère est gentil. Voilà l'habit que je voudrais voir à Gaston !

Le docteur Récamier répondait par des sourires divers, appropriés et tous éloquents. Généralement ces dames trouvaient qu'il avait infiniment d'esprit. Sa magnifique réputation médicale était fondée sur des bases analogues : il guérissait toutes les maladies en ne donnant point de remèdes.

Le frère était *gentil*, en effet, quoique le mot puisse sembler un peu familier dans la bouche d'une princesse pour désigner un prélat romain,

dans le salon de l'archevêque de Paris. Le frère portait sa redingote-soutane avec une grâce décente et parfaite. Ses cheveux blonds, lisses et fins, percés au centre du crâne par une microscopique tonsure, tombaient en boucles molles le long de ses joues un peu trop roses et lui donnaient aspect de chérubin. La princesse n'était pas cause de cela, elle avait employé le mot propre, malgré elle : monsignor Bénédict était gentil.

– Tenez ! poursuivit la princesse en touchant le bras du docteur ; regardez-moi cela !

Son sourire, imprégné de cette moquerie maternelle, fausse comme un jeton et qui implore toujours un démenti, désignait un grand jeune homme, trop fluet, mais très beau, qui s'appuyait à la saillie d'une embrasure. Il avait les yeux baissés, peut-être parce que son regard venait de rencontrer celui de sa mère.

– Peste ! dit le docteur ; je n'aurais pas reconnu M. le marquis de Lorgères ! c'est un très remarquable cavalier maintenant !

La princesse rougit de plaisir.

– Vous ne trouvez pas, dit-elle, qu'il est bien pâle ?

– Tempérament nerveux... quelques affusions d'eau froide le matin, dans un bain chaud... régime tonique sans être excitant... de l'exercice, beaucoup... de la distraction... J'aurai l'honneur de lui faire une visite...

Il salua et s'éloigna au bras d'un pair de France en délicatesse avec sa goutte.

La princesse fit un petit signe de cils à Gaston et se retourna.

Dès que la princesse fut retournée, les paupières de Gaston se relevèrent. Son regard, où véritablement il y avait de la fièvre, se fixa sur une porte fermée que l'orchestre cachait à demi. M. le marquis de Lorgères attendait quelqu'un, évidemment, et ce quelqu'un devait entrer par là. Mais n'était-ce que de l'attente, cette émotion qui creusait ses yeux et qui mettait de la sueur à ses tempes ?

À l'autre bout du salon, l'archevêque de Paris venait d'aborder l'évêque d'Hermopolis.

– Monseigneur, lui demanda-t-il, connaissez-vous personnellement ce baron d'Altenheimer ?

– Pas le moins du monde, répondit le ministre, je vous ai dit tout ce que je savais. Il m'est venu, présenté par son frère qui avait pour moi des lettres des cardinaux Pacca, Gaysruk et Riaro Sforza, ainsi qu'une note autographe du confesseur du roi de Naples. Je sais qu'il est en rapports avec mon collègue de l'Intérieur et que le préfet de police...

– Mais le voici, justement ! fit-il en s'interrompant : nous allons avoir un monceau de renseignements !

M. le préfet de police entrait en effet, et les deux prélats purent le voir échanger une poignée de main avec M. le baron d'Altenheimer, toujours debout auprès de la porte.

– Beaucoup de choses parmi celles qu'il nous a dites, reprit l'archevêque, dénotent un état mental pour le moins très bizarre...

– C'est un Allemand, dit M^gr^ Frayssinous, et un conteur ! deux moitiés de fou !

– Fou généreux et même prodigue, du moins, poursuivit M^gr de Paris. Avez vous remarqué qu'il m'a donné son portefeuille pour M^lle d'Arnheim ?

– J'ai cru voir... Qu'y avait-il dans le portefeuille ?

– Une somme telle que je ne sais s'il n'y a point erreur de sa part... dix billets de mille francs.

– Dix billets de mille francs ! répéta l'évêque d'Hermopolis étonné.

Puis il ajouta d'un ton léger :

– Mais nous ne sommes que des malheureux, en France, et ces Teutons sont riches comme des puits !

L'orchestre préludait attaquant un motet de Lesueur. M. le baron d'Altenheimer garda son attitude froide et gauche pendant les premières mesures, mais lorsque se développa la pensée large et haute du maître français, il sembla que la grande taille du baron se développait en même temps. Sa pose changea, ses reins se cambrèrent,

sa poitrine s’élargit, gonflant les plis de son habit noir ; peu à peu, chacun put voir ses yeux s’allumer et entendre ses narines dilatées qui repoussaient un souffle bruyant. Il devint encore une fois le point de mire de l’attention générale et acquit en un instant la réputation d’un fougueux dilettante.

Quand l’orchestre se tut, ses deux mains, fortes et mal gantées, applaudirent avec fracas.

– Mon Dieu ! monseigneur, répondait cependant le préfet de police aux questions de l’archevêque, il n’y a point de chargé d’affaires de Wurtemberg à Paris, en ce moment, et c’est le nonce d’Autriche qui fait l’intérim. J’irai dès demain à l’ambassade. Ces MM. d’Altenheimer me paraissent être des hommes considérables et parfaitement appuyés. Le baron est l’ami très particulier du prince de Metternich : je sais cela par M. le prince de Talleyrand... Et quant à la sincérité de leur mission, le doute ne m’est malheureusement pas permis. Les frères Ténèbre sont des malfaiteurs de l’espèce la plus dangereuse et nous avons le terrible honneur de

les posséder à Paris. Un vol hardi, inouï, invraisemblable, a été commis hier chez M. le duc de Bourbon, – précisément l'un des protecteurs du baron d'Altenheimer ; – on a soustrait pour plus de cinquante mille écus de bijoux antiques dans sa galerie, trois miniatures d'Isabey, cinq de M^me^ de Mirbel, deux émaux de Petitot et les trois gardes d'épée que feu M. le prince avait rapportées de Florence... Sa Majesté m'a fait mander aujourd'hui ; elle désire voir M. le baron d'Altenheimer.

– Et vos hommes sont-ils sur les traces des auteurs du vol ?

– Monseigneur, M. le baron d'Altenheimer a amené avec lui une brigade de praticiens très habiles parmi lesquels se trouvent, dit-on, deux *détectifs* de Scotland-Yarb... ou, si vous ne connaissez pas la police anglaise, deux limiers choisis parmi les plus fins qui soient à Londres... Le roi paraît désirer que M. le baron ait une liberté d'action... Je ne puis que m'effacer...

Le préfet de police ne prenait pas même la peine de cacher sa mauvaise humeur ; il était un

peu jaloux du baron et trouvait malséant que l'on pût préférer à ses troupes éprouvées je ne sais quelles milices venant d'un petit pays qu'il eût couvert avec son pouce sur le planisphère.

Que ce soit dans un noble salon ou le long des trottoirs d'une rue boueuse, les rumeurs de cette sorte se répandent avec une magique rapidité. Cinq minutes après, on savait, sur les bancs réservés et jusque dans les moindres recoins, les circonstances du vol audacieux commis par les frères Ténèbre.

On ne doutait point que ce ne fussent les frères Ténèbre.

La gloire des frères Ténèbre, bien préparée par le récit de l'Allemand, était restée néanmoins sous le boisseau, tant que la corde sensible de l'égoïsme commun n'avait point été touchée. Souvenez-vous du saut immense que fit dans l'échelle de la renommée cet autre démon, le choléra-morbus, rien qu'en franchissant les limites du département de la Seine !

La différence est grande entre un fléau à l'état de curiosité et un fléau vivant, présent, menaçant.

M. le baron d'Altenheimer avait eu beau dire : *Les frères Ténèbre sont à Paris* ; les paroles ne valent pas les faits, et l'incendie n'arrache un cri que si l'on en voit au moins la fumée. Les frères Ténèbre affirmaient leur présence par un vol « invraisemblable », selon la propre expression de M. le préfet de police. À la bonne heure !

Ce baron allemand grandissait du même coup dans l'opinion générale. Il s'établissait une corrélation naturelle entre lui et ces superbes bandits, dont il était l'Homère. Beaucoup parmi ces dames trouvaient désormais quelque chose d'intéressant – et d'étrange – dans cette grande figure blême, mal attachée sur ses disgracieuses épaules.

L'intérêt devait aller plus loin que cela. Pendant qu'on faisait cercle autour des deux prélats, causant avec le préfet de police, un domestique entra et remit une lettre à M. le baron. Ce domestique portait une livrée inconnue. M. le baron prit connaissance de la lettre discrètement et hocha la tête d'un air soucieux en échangeant quelques paroles avec son frère ; puis

il traversa, de son pas grave et lourd, toute la largeur du salon et vint droit à l'archevêque de Paris.

– Monseigneur, lui dit-il, je n'avais pas besoin pour souhaiter d'être introduit près de Votre Grandeur, d'un motif autre que la vénération dont je fais profession pour votre personne, et néanmoins j'avais un autre motif. Je savais que les frères Ténèbre devaient venir dans votre château archiépiscopal, ce soir.

Il y eut un grand silence autour de l'archevêque qui pâlit légèrement.

– Ils ne trouveront pas ici la galerie de Condé, murmura-t-il pourtant avec un sourire.

– Ils y trouveront, répartit le baron, une personne qu'il est de leur intérêt d'approcher... et ils savent en outre que M$^{gr}$ l'évêque d'Hermopolis doit faire un sermon et une quête en faveur des chrétiens de Terre-Sainte.

– On peut remettre la partie, dit M. Frayssinous.

– Je conjure à genoux Vos Excellences de

n’en rien faire ! s’écria M. d’Altenheimer, et je commence par leur engager ma parole d’honneur que ni l’illustre maître de cette maison ni ses hôtes n’ont absolument rien à redouter. J’ai des hommes à moi tout autour du château, et vingt-cinq gendarmes de la brigade de Bercy attendent la permission de monseigneur pour franchir la grille de son parc.

– À mon insu !... s’écria le préfet de police.

– Ils ont marché sur l’ordre écrit de M. le ministre de l’Intérieur, dit le baron en tirant à moitié de la poche latérale de son frac, un large pli ministériel.

Le préfet l’arrêta du geste et poursuivit, non sans quelque dépit.

– C’est parfait... c’est au mieux !... Du moment qu’on peut se passer de moi...

– Illustre collègue, répartit M. d’Altenheimer en lui pressant les deux mains et d’un ton pénétré, si toutefois je puis employer ce mot vis-à-vis d’un homme tel que vous, nous livrons ici une bataille désespérée, et je vous supplie de ne me

point retirer votre aide. Si une fois les frères Ténèbre passent le détroit et vont se perdre dans cette Forêt-Noire qu'on appelle Londres, il faudra renoncer à les poursuivre. Ai-je commis quelque faute contre l'étiquette ou négligé quelque formalité hiérarchique ? Pardonnez-moi, respectable monsieur ; je suis un étranger ; mon souverain m'a chargé d'une mission bien difficile : je fais de mon mieux...

Il avait presque des larmes dans la voix, cet honnête conseiller privé. Les deux prélats crurent qu'il était de leur devoir d'adresser au préfet quelques paroles conciliatrices. L'assistance, incroyablement émue à l'idée du drame qui allait peut-être se dénouer sous ses yeux, agitée par mille impressions diverses, la crainte, la curiosité, l'attente, donnait tout bas son avis. Tout ce beau et noble monde se trouvait induit, à son insu, mais non pas malgré lui, à faire office de l'appât qu'on met au fond de la ratière. Cet office a un nom dans le langage des voleurs qui a déteint un peu sur la langue des honnêtes gens : un nom vil et détesté ; nous ne l'écrirons pas, parce que chacun le connaît.

Mais quel plaisir pour les enfants de jouer au brigand sous les grands marronniers des Tuileries ! Nous sommes tous un peu des enfants montés en graine : témoin le succès qu'a reconquis, dans ces dernières années, ce naïf plaisir de la comédie bourgeoise. On aime à se travestir ; on aime à revêtir la défroque d'autrui, savoir : l'âne toujours la peau du lion, et le lion parfois la peau de l'âne...

Et puis, la joie d'être pour un peu dans quelque chose que ce soit ! La joie de quitter, ne fût-ce qu'un instant, ce rôle abhorré de simple spectateur ! Il y a eu, méditez cela, des conspirations, de graves et terribles conspirations qui n'avaient pas d'autre origine.

Nous pourrions faire entrer encore en ligne de compte cette allégresse qui saisit tout être humain à la pensée d'une escapade, et qui grandit en raison directe de la hauteur de l'échelon social où s'assied celui qui va cabrioler en pleine espièglerie : un roi ne fait-il pas l'école buissonnière avec mille fois plus de plaisir qu'un écolier ?

Mais c'est assez de précaution pour dire que, ce soir, au château de M^gr^ l'archevêque de Paris, tout le monde était un peu de la police. Soyons franc : tout le monde en était beaucoup, à l'exception de M. le préfet lui-même, qui songeait à donner sa démission. Ducs et princesses, jolies dames et charmantes demoiselles, saints prélats, pairs de France et fils des croisés se surprenaient à jouer de tout leur cœur la comédie de l'alguazil. Le concert avait tort ; il s'agissait bien de musique ! Quel déguisement allaient prendre ces deux hardis coquins pour entrer chez l'archevêque ? Par quel trou de serrures allaient-ils s'introduire ? Il y avait des marquises d'imagination qui voyaient déjà le chevalier Ténèbre en cardinal, et frère Ange, le vampire, en jeune chanoinesse allemande...

Ce baron d'Altenheimer était décidément un homme habile, car il devina le sentiment commun et l'exploita aussitôt.

– Illustres personnes, reprit le baron en adressant à la ronde un regard tout plein de

prières, je puis dire que mon sort est entre vos mains. Je vous ai confié mon secret de moi-même et sans y être forcé. Soyez donc avec moi dans une œuvre qui a son importance et sa grandeur puisque notre victoire peut sauver la fortune de bien des familles et la vie d'un grand nombre de chrétiens. Veillez : je puis affirmer qu'avant une heure les frères Ténèbre seront ici. Comptez-vous alors, et cherchez le visage étranger parmi les figures connues et amies. Souvenez-vous que le cercle de leur travestissement est borné par leur nature physique : un grand, un petit, à peu près dans le rapport de taille qui existe entre mon bien aimé frère et moi ; cela peut donner un vieillard et un jeune homme, un mari et sa femme, un père et sa fille...

Comme il prononçait ces derniers mots, la porte située derrière l'orchestre s'ouvrit à deux battants. Une jeune fille habillée de blanc, conduite par un vieillard de haute taille, parut sur l'estrade, et leur aspect fit courir un long frémissement dans l'assemblée.

# VI

*O fons amoris !*

La jeune fille était M^lle^ d'Arnheim, la protégée de M^gr^ l'archevêque, qui ne voulait pas gagner cinquante mille francs au théâtre ; le vieillard était M. d'Arnheim. Si M^me^ la princesse avait regardé en ce moment du côté de l'embrasure où se tenait son fils, M. le Marquis Gaston de Lorgères, elle aurait été très certainement frappée du changement qui venait de s'opérer dans sa physionomie. Gaston de Lorgères était, nous l'avons dit, un fort beau jeune homme, d'apparence trop timide et même un peu éteinte. Sa mère, qui l'aimait à la folie, avait néanmoins quelques doutes sur la portée de son intelligence. Elle voyait toujours en lui un enfant. Beaucoup de mères essayent ainsi en vain de déchiffrer l'âme de leur fils : livre ouvert sous leurs yeux.

Ce ne sont pas ordinairement les moins doués sous le rapport intellectuel. La mère de l'ouvrier connaît toujours son Charles ou son Jean-Marie, mais il arrive que M^me^ la Duchesse puisse ignorer M. le comte ou M. le marquis.

Ce qui eût étonné M^me^ la princesse de Montfort, c'était justement l'étincelle qui jaillissait du regard de Gaston, au moment où la jeune fille en robe blanche se montrait sur l'estrade.

M^gr^ de Paris avait dit, en parlant d'elle : « Mon angélique protégée. »

M^gr^ de Paris n'avait pas trop dit. L'admirable ovale de ce visage encadré dans une rayonnante chevelure blonde rappelait en effet les suaves profils que l'imagination des maîtres du pinceau a prêtés aux envoyés célestes. Elle paraissait avoir dix-huit ans tout au plus. Ses regards limpides et doux avaient comme un voile de mélancolie. Elle était belle comme un rêve de Raphaël...

Ah çà ! la fantaisie a cependant des bornes ! Se pouvait-il que cette tête séraphique appartînt

réellement au sordide roumi de la campagne de Szeggedin, au compagnon du bandit Mikaël, à frère Ange Ténèbre le vampire ? Nous parlons ainsi, parce que cette pensée donnait la fièvre aux trois quarts de l'assemblée. Tout le monde avait mesuré d'un coup d'œil le rapport existant entre la stature de M. le baron d'Altenheimer et celle de son jeune frère, monsignor Bénédict. Le rapport était à peu de chose près le même entre cette adorable jeune fille et le vieillard qui l'accompagnait.

Les dernières paroles du baron, dénonçant les déguisements possibles des frères Ténèbre, avait été : *Un père et sa fille*, et voilà que justement, par un véritable coup de théâtre, une fille entrait en scène avec son père ?

Notez bien que ces frères Ténèbre étaient capables de tout. Le vampire n'avait-il pas joué à Stuttgard le rôle de l'infante d'Espagne ? Cinquante regards interrogeaient avidement le baron d'Altenheimer, qui avait repris sa place auprès de la porte d'entrée et aussi monsignor Bénédict, debout à ses côtés.

Mais M. le baron restait impassible, et monsignor Bénédict gardait aux lèvres son plus mielleux sourire.

Cela ne prouvait rien, veuillez réfléchir : c'étaient deux hommes adroits, et il ne fallait pas que les frères Ténèbre pussent se douter qu'on soupçonnait leur présence.

Certes, elle était bien belle, cette jeune fille, mais à la mieux considérer, plusieurs, parmi ces dames, trouvaient en elle quelque chose d'effrayant. Quoi ? Sait-on définir ces vagues avertissements ?

Ce n'était ni le saphir limpide de sa prunelle, ni la délicate transparence de son teint, ni la pureté virginale de son maintien, ni l'auréole de ses blonds cheveux. Non. Rien de tout cela en particulier, mais l'ensemble !

Écoutez ! Elle était trop belle !

Quant au vieillard, le chevalier Ténèbre avait beau cacher son front satanique sous les masses vénérables de cette chevelure de neige. Quelques-unes de ces dames n'étaient pas d'hier ! Quelles

rides profondes ! quel teint ravagé ! quelle force ? mais quelle fatale tristesse !

On pouvait aller dans la plaine du Grand-Waraden et chercher, sous la moisson, les tombes noires ; on pouvait soulever les pierres qui portaient les mystérieuses inscriptions. Rien dans les tombes ! C'était ailleurs qu'il fallait trouver aujourd'hui le chevalier Ténèbre et le docteur vampire !

L'orchestre donna deux longs accords, suivis d'une batterie arpégée, sur laquelle M^lle^ d'Arnheim entonna le *Fons amoris* de Haydn. Elle avait une voix de mezzo-soprano d'une sûreté magnifique et d'une incomparable valeur. Ces dames avaient attendu un contralto, mais elles n'en étaient plus à s'attarder aux objections de la raison. Qu'importe la raison quand il s'agit de choses déraisonnables, folles, impossibles, surnaturelles ? En tout autre circonstance, elles eussent admiré, passionnément peut-être, la façon largement pieuse, expressive jusqu'à l'ascétisme simple enfin jusqu'à la divine candeur, dont M^lle^ d'Arnheim interprétait l'œuvre

du maître viennois. Elles étaient connaisseuses : la tendre majesté de style ne leur aurait pas plus échappé que la splendeur de la voix ; mais, je vous le demande, qu'importe tout cela quand il s'agit d'une illusion diabolique ? Écoutaient-elles seulement ? Je ne sais. Si elles écoutaient quelque chose, c'était le poème ardent et confus de leur cervelle en fièvre...

Dans son embrasure, Gaston semblait savourer ce pur enchantement, – près de la porte, monsignor Bénédict posait sa main ouverte au-devant de ses yeux, sans doute pour cacher son regard inquisiteur. Celui-là jouait au dilettante, mais M^me^ la princesse, qui le guettait, croyait voir une lueur perçante au travers de ses doigts. C'était son regard, fixé sur M^lle^ d'Arnheim : un regard méchant, un regard terrible...

Lorsque la dernière note mourut dans le gosier de la virtuose, et pendant que l'orchestre frappait ses derniers accords, M. le baron d'Altenheimer, qui jusqu'alors était resté froid comme un bronze, donna bruyamment le signal des applaudissements. Ces dames l'imitèrent aussitôt,

pensant que cela faisait partie de leur rôle. Les deux prélats et, en général la partie masculine de l'assemblée, pris d'une admiration plus sincère, applaudirent avec entraînement. Ce fut un véritable triomphe ; aucune protestation ne vint rompre l'unanimité des acclamations. Gaston seul n'applaudissait pas, parce qu'il restait ému, charmé, il écoutait encore...

Il n'était pas d'usage dans les salons de monseigneur de décerner aux artistes de si bruyantes ovations, mais tout concourait ici à prolonger le succès : l'enthousiasme feint venait en aide au véritable enthousiasme, et si nous n'étions retenus par un respect très profond, nous serions tentés de chercher nos comparaisons, jusque dans le parterre des théâtres pour donner une idée de ce que fut pendant plusieurs minutes le salon de l'archevêque de Paris, ce soir-là.

Il y eut une circonstance singulière. Aux premiers bravos, la grande figure du vieillard qui se tenait assis à gauche de l'orchestre et un peu en arrière se redressa. On eût pu lire dans ses yeux un étonnement pénible, et comme une

expression de fierté blessée ; puis sa tête blanchie retomba sur sa poitrine, et deux grosses larmes roulèrent dans les rides de ses joues. M^lle^ d'Arnheim rougit, salua profondément, saisit le bras de son père et disparut.

M^gr^ de Quélen fit le tour de son cercle et recueillit les suffrages avec un paternel plaisir. On entendait de toutes parts : Charmant ! charmant ! un gosier admirable ! de l'âme ! un merveilleux style !

Ceux qui ont l'oreille fausse et sourde, majorité dans toute salle de concert, parlaient plus haut que les sensitifs, et ces dames, rendues corps et âme à leur nouvelle profession, enchérissaient chaudement sur le tout.

Et tout en applaudissant, on interrogeait de l'œil d'un bout du salon à l'autre M. le baron d'Altenheimer.

M. le baron d'Altenheimer était redevenu statue. Son regard, mystérieux comme un livre fermé, ne répondait rien à tous ces beaux yeux interrogateurs qui se fixaient sur lui. Le moment n'était pas arrivé : il fallait de la prudence !

Il y avait cependant une curiosité qui bouillait mieux et plus fort que les autres impatiences. M^me^ la princesse n'y tenait plus ! Elle se tourna vers son fils qui rêvait dans son embrasure, et lui fit signe de la venir trouver. M. le marquis de Lorgères obéit.

– Gaston, lui dit-elle tout bas et avec beaucoup de mystère, vous savez ce qui se passe ici ?

– Ce qui se passe, madame ? répondit Gaston ; oui, certes.

– Voulez-vous me rendre un service ?

– Avec plaisir.

– Ce serait de lier conversation... adroitement, vous comprenez... avec M. le baron d'Altenheimer, et...

« Mais, fit-elle avec découragement, vous êtes si timide, mon pauvre enfant.

Elle ajoutait en elle-même, nous le croyons : et si simple !

– Et quoi ? demanda cependant Gaston d'un accent que sa mère trouva, ma foi ! fort délibéré.

– Et de vous informer près de lui, acheva-t-elle avec un sourire où naissait un espoir, si ce sont bien eux que nous venons de voir.

– Eux... répéta Gaston ; eux qui, madame, je vous prie ?

La princesse frappa du pied et répondit :

– Mon Dieu ! les frères Ténèbre !

Gaston la regarda d'un air stupéfait. Elle vit alors qu'elle avait eu tort d'espérer. Gaston n'était pas encore à la hauteur.

– Allez, dit-elle pourtant, et faites comme vous pourrez.

Gaston n'hésita pas. Il alla tout d'un temps vers M. d'Altenheimer. Sa mère le suivait de l'œil et se disait :

– Son frère, M. le duc, s'est débrouillé de trop bonne heure. Ce pauvre Gaston, lui, est bien en retard. Pourvu que cela vienne...

Gaston, en ce moment, abordait très résolument le baron qui lui prodiguait les saluts dont il comblait si volontiers tout le monde. Gaston n'avait pas l'air déconcerté. La

conversation s'établit tout de suite entre lui et M. d'Altenheimer. Gaston parlait, en vérité, très librement et se faisait écouter.

L'heureuse mère ! deux fois heureuse, car elle voyait le progrès de son fils et son fils allait lui apporter des nouvelles, l'heureuse mère triompha dans son cœur et pensa : Cela viendra !

Le mot de toutes les mères.

Voici cependant comment M. le marquis Gaston de Lorgères accomplissait la mission hautement confidentielle dont M^me^ la princesse l'avait chargé.

– Monsieur le baron, dit-il, je vous ai écouté ce soir avec autant de plaisir que d'attention.

– Je rends grâces à M. le marquis... commença l'Allemand.

– Et vous le comprendrez, poursuivit Gaston, lorsque vous saurez qu'à l'intérêt si remarquable de votre récit se joignait pour moi toute une série de considérations de famille. Nous sommes, monsieur le baron, les neveux à la mode de Bretagne du feld-maréchal Victor de Rohan,

prince de Guémenée, duc de Rohan, de Bouillon et de Montbazon, qui, actuellement, réside en Hongrie...

Altenheimer s'inclina.

– Et du chef de feu la duchesse, poursuivit le jeune marquis, morte sans enfants, comme vous pouvez le savoir, nous possédons là-bas vers Debreczin, quelques propriétés qui ne laissent pas que d'être considérables...

La princesse se disait :

– Ah çà ! que lui raconte-t-il donc ? M. le baron a l'air de lui prêter grande attention !

Ce n'était que la pure vérité : M. d'Altenheimer était tout oreilles. Gaston poursuivit :

– D'après certaines digressions qui ont ajouté beaucoup pour moi au piquant de votre récit, j'ai vu que vous vous plaisiez à cacher sous le frivole esprit du conteur un grand fonds de science solide...

– Ah ! monsieur le marquis !...

– Veuillez permettre... Ceci n'est pas du tout

un compliment, mais bien une transition pour arriver à réclamer de vous un bon office.

– Entièrement à vos ordres ! dit le baron.

– Mille grâces... Il s'agit de nos propriétés de Hongrie... Mon frère, M. le duc, a fait quelques imprudences de jeunesse, et comme il avait une portion de son bien vendue, il a pu grever d'hypothèques sa terre de Niszar. Il y a sept cents lieues de Paris à Debreczin. Sans accuser les hommes d'affaires allemands ou hongrois, je pose le fait : la terre de Niszar a été vendue aux enchères publiques pour payer les créanciers hypothécaires.

– Combien y a-t-il de temps de cela ? demanda vivement le baron.

– Trois ans... peut-être quatre ans...

– Vous êtes bien sûr qu'il n'y a pas cinq ans révolus ?

– Parfaitement sûr, mon frère, M. le duc, n'a que vingt-sept ans.

– Et il lui a fallu le temps de manger sa terre : c'est juste... Eh bien ! monsieur le marquis, je

suis tout à vous.

– Je ne suis pas sans avoir ouï parler, continua posément Gaston, de la loi hongroise qui règle les rémérés légaux après vente forcée. Seulement, les auteurs magyares ne sont point traduits en France, et leur latinité ne m'a pas paru toujours très claire... Mayruth fixe à quatre ans le délai du rachat facultatif et de plein droit...

– Mayreuth, s'écria le baron en restituant l'orthographe du nom, est un âne pédant et entêté qu'on ne lit plus. La cour d'Autriche, en réservant à la Hongrie le bénéfice de son ancienne législation, l'a codifiée. Le délai du réméré légal et de plein droit est de cinq ans et un jour, à partir de la date des enchères publiques... et il n'est pas sans exemple que le délai ait été prorogé sur demande adressée à la chancellerie, avec pièces à l'appui...

À son tour, Gaston s'inclina en cérémonie.

– Monsieur le baron, dit-il en prenant congé, je vous prie de recevoir tous mes remerciements.

– Ah çà ! marquis, s'écria sa mère comme il

revenait vers elle, me ferez-vous la grâce de me dire quel sermon en trois points vous lui avez péché ?

– Madame, répondit Gaston avec un sourire que la princesse ne lui avait jamais vu, je commence mes études diplomatiques. Ces conseillers privés, croyez-moi, sont bien difficiles à tourner.

– Il n'a pas voulu vous répondre ?

– Si fait.

– Dites alors, s'écria la princesse avec pétulance, dites donc vite !

– Ma mère, M. le baron m'a répondu que les deux hommes en question sont ici...

– Ah !... J'en étais bien sûre !

– Mais que personne, acheva tranquillement le jeune marquis, vous entendez, ni vous, ni qui que ce soit ici, ne les a encore devinés.

– Ah !... fit encore la princesse, mais sur un mode bien différent : il s'est tout uniment moqué de vous !

Gaston lui baisa la main avec une grâce qui lui donna encore à réfléchir.

– Madame, reprit-il avec une toute légère nuance de moquerie qui acheva de renverser la princesse, voulez-vous que je vous rende un second et bien plus signalé service ?

– Lequel, Gaston ?

– Voulez-vous que j'aille dans la chambre voisine prendre langue auprès de M. d'Arnheim lui-même ?

– Et lui demander s'il est le chevalier Ténèbre !... ricana la princesse.

– Le savoir sans le demander, madame, rectifia Gaston.

La princesse lui secoua la main et attira son oreille tout contre sa bouche.

– Si tu fais cela, Gaston, dit-elle, je te donne un tilbury pareil à celui de ton frère !

– Je préfère autre chose, madame, prononça gravement le jeune marquis.

– Quoi donc ? voyons ! parle !

– Promesse solennelle, répondit Gaston, de ne point me parler de ma cousine Émerance pendant six semaines.

La princesse montra en un rire franc ses dents qui étaient encore très belles.

– Monsieur le marquis, dit-elle, je vous défends d'avoir trop d'esprit ! car il faut qu'il y ait en tout ceci une baguette de fée !

Elle le menaça d'un doigt caressant et ajouta :

– Allez !... et prenez bien garde, cette M^lle^ d'Arnheim n'est au fond de tout qu'un vieux docteur, mécréant et vampire, enterré depuis quatre cents ans.

Le jeune marquis se dirigea vers M^gr^ de Quélen et lui dit :

– Monseigneur, ma mère m'a chargé de parler à M. d'Arnheim pour des leçons.

– Toujours excellente ! murmura l'archevêque qui prit Gaston par la main et le conduisit lui-même à la porte située derrière l'orchestre. Il l'ouvrit.

– Mon bon monsieur d'Arnheim, poursuivit-il

en élevant la voix, je vous amène un ambassadeur. C'est le commencement. S'il plaît à Dieu, notre chère enfant sera bientôt obligée de refuser des leçons !

Il referma la porte sur Gaston. Il n'y avait dans cette chambre que le vieillard et sa fille. M^lle^ d'Arnheim, à la vue du jeune marquis, changea de couleur. Son père baissa les yeux, tandis que le rouge lui montait violemment au visage, Gaston, si éloquent tout à l'heure, restait devant eux la pâleur au front et le silence aux lèvres.

# VII

*Demande en mariage*

De l’autre côté de la porte, le concert continuait. L’orgue de Nuremberg gazouillait sous les doigts de monsignor Bénédict, une petite musique charmante, le fameux Noël de Bologne : *Gesu bambino*.

Entre nos trois personnages, le silence n’avait pas encore été rompu, et le malaise grandissait. M. d’Arnheim sembla faire enfin un très pénible effort sur lui-même et débuta ainsi :

– Vous venez, monsieur, pour vous arranger avec moi au sujet de leçons à donner par ma fille ?...

Il s’arrêta. Nous ne saurions exprimer ce qu’il y avait de hauteur humiliée, de noblesse écrasée, de regrets amers, et cependant aussi de

résignation, de mélancolie et de tendresse dans ce peu de paroles prononcées par le vieillard.

Gaston fit un pas vers lui.

– Prince, dit-il à voix basse, vous vous trompez, je ne viens pas pour cela.

– Prince ! répéta M. d'Arnheim, dont tous les membres se prirent à trembler, pendant que sa fille cachait entre ses mains son visage baigné de larmes : prince... Vous avez dit : prince ! puis il ajouta, en posant ses poignets frémissants sur les bras de son fauteuil, pour se lever :

– À qui croyez-vous parler, monsieur ?

– Je sais, répondit Gaston dont l'accent se raffermit, que je parle à Chrétien Jacobyi.

La tête du vieillard tomba sur sa poitrine.

– Qui vous a dit cela ? demanda-t-il d'un air sombre.

– Votre fille, Lénor.

– Lénor !... ma fille !

Il se tourna vers M^lle^ d'Arnheim qui avait les mains jointes.

M. d'Arnheim se redressa.

– Qui êtes-vous ! demanda-t-il encore.

– Gaston de Montfort, marquis de Lorgères, deuxième fils du prince de Montfort.

– Ah !... fit M. d'Arnheim, dont le regard alla et vint du jeune homme à la jeune fille.

Puis il interrogea une dernière fois.

– Et que me voulez-vous, monsieur le marquis de Lorgères ?

– Je veux vous demander la main de votre fille ; elle ne repousse pas mes vœux, et s'attendait à ma démarche.

Ceci fut prononcé d'une voix distincte, la tête haute et le regard assuré.

M^lle^ d'Arnheim demeurait muette, le front pâle, les yeux baissés.

Dans le salon voisin, la jolie voix de monsignor Bénédict perlait le chant d'un autre Noël, et récoltait, à la fin de chaque strophe, une moisson d'applaudissement mérités.

Le vieillard regarda encore une fois sa fille. Ce

n’était pas de la colère qui était dans ses yeux, c’était un morne accablement.

– As-tu désiré de me quitter ?... murmura-t-il, toi ! Lénor !

M^lle^ d’Arnheim s’élança vers lui ; son geste la repoussa sans rudesse, tandis qu’il ajoutait en s’adressant à Gaston :

– Monsieur le marquis, prendre le dernier bien d’un désespéré, c’est voler sur l’autel !

– Mon père, mon bon et noble père ! s’écria la jeune fille, je ne me séparerai jamais de vous, et je jure que je n’ai mérité aucun reproche.

– Alors, dit le vieillard en jetant un regard de mépris sur Gaston, celui-là est un fou, il a menti, qu’il se retire !

– Pas avant d’avoir votre réponse, prince, répliqua le jeune marquis : j’ai dit la vérité, j’aspire à la main de votre fille ; elle le sait.

– Vous le saviez, Lénor ? demanda M. d’Arnheim.

– Il vient de le dire devant vous, mon père, répondit celle-ci d’une voix défaillante.

– Et avant cela ?...

– Mon père, avant cela, répondit la jeune fille en se laissant tomber à ses genoux, nous n'avons jamais échangé une parole.

– Il y a ici une énigme... commença le vieillard dont le front se couvrit d'un nuage plus sévère.

Sa fille releva sur lui ses yeux baignés de larmes.

– Il n'y a rien, mon père, dit-elle, que ma tendresse pour vous et notre infortune. Pendant que vous étiez malade, et après avoir vendu tout ce que je possédais au monde, il m'arriva un jour d'aller chercher des remèdes sans avoir l'argent qu'il fallait pour les payer. On refusa de me les donner à crédit. Je m'assis sur la borne, anéantie et découragée...

– Et tu demandas l'aumône, enfant ! s'écria M. d'Arnheim, dont tout le corps frissonna.

– Je l'aurais fait, mon père, si la pensée m'en était venue. Mais tout était perdu en moi, et je ne songeais plus qu'à revenir près de vous, pour

mourir avec vous. M. le marquis passait ; il s'arrêta devant moi ; je ne le voyais pas. Mina m'avait suivi ; Mina alla vers lui...

À ce nom de Mina, une petite chienne épagneule noire sortit de dessous le fauteuil de M. d'Arnheim, pour sauter sur une chaise et de là sur la table auprès de laquelle Gaston se tenait debout. Elle se mit à lécher la main de Gaston. Le vieillard détourna les yeux.

– Je me souviens que je priais Dieu ardemment, du fond de ma détresse, continua M^lle^ d'Arnheim. Je lui demandais de faire un miracle et d'envoyer à mon père cette manne que les oiseaux célestes apportaient aux abandonnés du désert. Quand Mina revint, M. le marquis n'était plus là, mais Mina posa son museau sur mes genoux, et dans les plis de ma robe, je vis briller une pièce d'or...

M. d'Arnheim laissa échapper un gémissement. Mina sauta d'un bond sur le tapis et voulut lui faire une caresse ; il l'écarta de ce même geste doux et triste qui avait repoussé sa fille.

– Nous ! les Baszin ! murmura-t-il.

Puis il demanda d'une voix qui allait s'altérant :

– Cela s'est-il renouvelé ?

– Vous avez été malade pendant trois mois, répondit la jeune fille. Ce grand et riche hôtel que vous aviez coutume d'admirer, c'est la maison de la princesse de Montfort ; sais-je comment Mina en apprit la route ? Quand il ne restait plus rien de la pièce d'or, Mina sortait, et toujours elle revenait avec la manne.

– Et vous saviez d'où venait la manne, n'est-ce pas ?

– C'était de Dieu que je l'avais implorée, mon père.

– Et vous laissiez sortir Mina !... et vous n'aviez pas honte !

Les lèvres du vieillard tremblaient ; ses paupières battaient comme si elles eussent fait effort pour contenir des larmes.

– Mon père, prononça M^lle^ d'Arnheim à voix basse, je laissais sortir Mina parce qu'elle me

rapportait le souffle de votre poitrine et le sang de vos veines... et je n'avais pas honte parce que la main par laquelle Dieu nous envoyait sa manne m'était peut-être déjà chère.

– Merci, murmura Gaston, les yeux humides.

– Mais qu'espérais-tu ? qu'espérais-tu, malheureuse enfant ? s'écria le vieillard avec angoisse.

M^lle^ d'Arnheim releva vers le ciel son regard et répondit :

– Mon père, j'espérais en Dieu.

Il y eut un silence. Monsignor Bénédict chantait toujours ses gentilles choses d'Italie. M. d'Arnheim regarda Gaston en face, puis il lui tendit la main.

– Chrétien Baszin, prince Jacobyi, comme vous l'appelez et comme il se nommait en effet autrefois, vous est redevable, monsieur le marquis, prononça-t-il avec lenteur. Il voit en vous un noble et généreux jeune homme. Peut-être même eût-il été flatté de votre recherche au temps de son bonheur ; mais il n'ignore pas que

la maison de Montfort est une des plus riches de France. Chrétien Baszin ne permettra jamais que sa fille entre dans quelque famille que ce soit, sinon par la porte grande ouverte : il ne possède plus rien que sa fierté. Que M^me^ la princesse de Montfort vienne chercher elle-même la princesse Jacobyi, si c'est en effet le sort, et que Dieu veuille bénir l'union de deux grandes races !

– Cela se doit et cela se fera, répondit Gaston sans hésiter : prince, je prends votre parole.

Quelle était, cependant, cette cousine Émerance dont M^me^ la princesse parlait trop souvent à Gaston ? M. le marquis ne s'avançait-il pas beaucoup pour un jeune homme timide ? Nous ne savons, en vérité, si sa mère eût été heureuse ou désolée de l'entendre.

Il serra la main de M. d'Arnheim et prit respectueusement la main de la jeune fille. C'étaient comme des fiançailles conditionnelles. Puis, se soulevant et d'un ton bref :

– Prince, reprit-il, reconnaîtriez-vous, si le hasard vous plaçait en face d'eux, les deux Tziganes qui reçurent l'hospitalité au château de

Chandor, la nuit où votre fille fut enlevée ?

M^lle^ d'Arnheim tressaillit et devint livide.

– Comment savez-vous ?... balbutia le vieillard.

– Il me reste à vous expliquer beaucoup de choses, prince, interrompit le jeune marquis, mais ce n'est ici ni le lieu, ni l'heure. Je vous supplie de vouloir bien répondre à ma question.

– Je les reconnaîtrais, dit M. d'Arnheim entre ses dents serrées, dans dix ans comme aujourd'hui !

Gaston prêta l'oreille : monsignor Bénédict avait fini de chanter.

– Prince, poursuivit-il, vous êtes destiné à vous trouver, ce soir peut-être, en face de ceux qui ont consommé votre ruine.

– Il se pourrait !... s'écria le vieillard.

– Nous avons parlé plus d'une fois de Dieu dans cette entrevue, dit Gaston gravement : ce sont des voies inconnues que les siennes. Une personne qui me paraît digne de foi a annoncé, pour ce soir, la présence des frères Ténèbre dans

les salons de l'archevêque de Paris : Mikaël et Solim, le grand et le petit. Quand M^lle^ d'Arnheim va paraître, vous la suivrez sans doute. Regardez bien, mais cachez bien aussi votre colère légitime et vos justes ressentiments. Il vous importe, il importe à votre fille et aussi à moi, votre gendre, que nul, excepté moi, ne pénètre votre secret. Nous serons éloignés l'un de l'autre : il nous faut un signal. Si vous reconnaissez les deux malfaiteurs, promettez-moi deux choses : d'abord l'abstention la plus absolue, ensuite ce geste, dessiné ostensiblement, et non pas un autre.

Il posa les cinq doigts de sa main droite étendue sur son front.

M. d'Arnheim hésita un instant, puis il dit :

– J'ai confiance en vous, et je ferai selon votre volonté.

Comme s'il n'eût attendu que cette promesse, M. le marquis de Lorgères s'inclina et se dirigea rapidement vers la porte opposée à celle qui lui avait donné entrée. Il traversa le vestibule, descendit l'escalier et gagna les jardins.

Ce n'était pas pour rafraîchir sa tête nue, que M. le marquis de Lorgères se livrait à cette promenade nocturne. Il allait, regardant autour de lui attentivement et s'arrêtant même parfois pour écouter. La nuit était noire, mais Paris ne dormait pas, et l'on entendait encore au lointain ses grands murmures : au-dessus de ces bruits sourds on en pouvait saisir de plus voisins et de plus distincts : des pas, des chuchotements, des rires étouffés ; les ténèbres étaient habitées autour du château.

Gaston gagna le parc et chercha un endroit bien touffu. Il pénétra au milieu d'un buisson, regarda encore autour de lui, écouta avec plus de soin, et finit par cacher au plus épais du fourré un objet qu'il tira de son sein.

Puis il reprit sa course vers le château et rentra dans le salon par la porte principale...

M. le baron d'Altenheimer, qui semblait remplir ici l'office de concierge, tant il était fidèle à son poste, auprès de la porte, eut un léger mouvement de surprise à l'aspect de Gaston. Ce fut l'affaire d'une seconde ; après quoi, sa longue

figure reprit son expression de placidité.

– Monsieur le marquis n'a donc pas entendu mon frère Bénédict ? dit-il.

– Si fait, répondit Gaston, qui adressa un sourire complimenteur à monsignor ; entendu et applaudi.

Monsignor remercia, le baron ajouta :

– Je n'avais pas vu sortir M. le marquis.

Gaston passa en répondant :

– Un peu d'air frais... on étouffe ici !

– Monsieur le marquis, lui dit la princesse, d'un ton qui voulait être très sévère, vous avez été absent trente-cinq minutes, montre à la main. Votre conduite est de la dernière inconvenance !

Mais elle ajouta, en le menaçant du doigt :

– Je vous mets en pénitence, si vous ne m'apportez pas une pleine brassée de nouvelles !

– Il ne s'est rien passé ? demanda Gaston.

– J'ai le torticolis à force de regarder de tous côtés, répondit la princesse. Le docteur prétend que tout ceci est une superbe mystification. Mais

ce cher M. Récamier, à force de douter de la Faculté, ne croit plus à rien, vous savez... Ah çà ! mais, Gaston, nous perdrons la tête ! vous m'interrogez, et moi, j'ai la bonhomie de vous répondre : c'est le monde renversé !

Gaston garda le silence.

– Comme vous voilà pâle, reprit sa mère inquiète, vous qui aviez tant de couleurs en rentrant !... Il me faut une explication, Gaston, mon enfant ; il y a quelque chose, peut-être un roman, songez que je les déteste... voyons ! soyez franc !... Pauvre Émerance ! Parlez, Gaston, je le veux. Qu'avez-vous fait, depuis que vous êtes sorti du salon.

– Madame, répliqua le jeune marquis en faisant effort pour secouer sa rêverie, je ne crois pas que ce soit un roman, mais c'est du moins une étrange histoire. Demain, si vous le permettez, je me présenterai à votre lever : j'ai absolument besoin de vous parler.

Il n'y a pas de mot en français pour exprimer la passion que les mères ont de savoir. Il serait injuste de donner à ce désir profond et si légitime

le nom de curiosité. Les étonnements de M^me^ la princesse grandissaient. Elle ne retrouvait plus en son fils l'enfant de la veille, et Gaston n'en aurait pas été quitte pour si peu si un grand mouvement ne s'était fait dans le salon. M^gr^ d'Hermopolis se dirigeait vers l'estrade ; une émotion, qui, je dois le dire, n'avait pas un rapport très direct avec le sermon qu'il allait faire, s'emparait de l'assistance.

On sait que l'apparition des frères Ténèbre était annoncée pour le moment de la quête. Il y avait, dans le salon de l'archevêque, des curiosités malades, des frayeurs, des désirs, des fièvres, et rien de tout cela, bien assurément, ne regardait les malheureux chrétiens de terre sainte.

La princesse n'eut que le temps de dire, au moment où M^gr^ d'Hermopolis prenait position sur l'estrade :

– Enfin, me diras-tu au moins qui sont ces gens, les d'Arnheim ?

– Vous le saurez demain, ma mère, répondit Gaston en s'éloignant, et c'est pour cela précisément que j'ai besoin de vous voir.

Les premières paroles de M^gr^ Frayssinous commandaient, en ce moment, le silence.

Il existe encore beaucoup de gens qui ont personnellement connu l'illustre auteur de la *Défense de la religion*. Tous s'accordent à dire que l'éloquence publique de l'évêque d'Hermopolis se distinguait surtout par la mesure, la modération et l'abondance des preuves, déduites avec le calme souverain de la certitude ; mais ils ajoutent que son éloquence privée était d'un tout autre caractère.

Il avait dans le sang des ardeurs méridionales et dans le cœur un vif entraînement vers la charité.

Quand il combattait pour arracher l'aumône à l'égoïsme des gens du monde, ce n'était plus un soldat régulier de la grande armée apostolique, c'était un tirailleur armé à la légère, un zouave, s'il nous était permis de commettre volontairement cet anachronisme ; il ne reculait devant rien ; tout bois lui était bon pour faire flèche, et l'on a retenu le mot que prononça M. de Talleyrand, après le sermon prêché chez M^me^ la

duchesse d'Angoulême, en faveur des veuves et des orphelins de la guerre de Grèce : *Il nous a mis sa charité sur la gorge !*

Ici le thème était aussi actuel et encore plus frappant : il s'agissait de ces tristes familles chrétiennes éparpillées en Palestine et gémissant sous la domination turque. Depuis lors, la guerre d'Orient a fait notre éducation à ce sujet, et personne n'ignore les lamentables barbaries qui, dans la postérité, feront ombre aux lumières dont notre siècle, content de soi, s'attribue le monopole ; mais alors une barrière presque infranchissable était entre l'Europe et ces cris d'agonie, en quelque sorte ; on entendait, ce soir, dans le salon du château de Conflans, leur premier et déchirant écho.

M^gr^ Frayssinous eut d'abord à lutter contre l'inattention générale, car la fièvre de tous faisait une rude concurrence à sa parole ; mais au bout de quelques minutes, l'inattention était domptée, et vous eussiez vu bientôt tous ces visages, avides d'entendre, penchés vers un centre commun, l'orateur. Toutes ces plaintes jusqu'alors

étouffées, tous ces cris que l'on n'avait jamais écoutés, tous ces gémissements arrachés à la longue et intolérable torture se réunissaient en une seule voix pour éclater comme un bruit formé de mille râles au sein de cette assemblée riche, brillante, heureuse, qui se trouvait transportée par un formidable enchantement au milieu des angoisses dont est encore peuplée la terre où Jésus-Christ mourant sua du sang mêlé de larmes.

Le discours ne dura pas longtemps ; quand il fut achevé, il y avait de la sueur à toutes les tempes et des larmes dans tous les yeux.

M^gr^ d'Hermopolis descendit alors de l'estrade, et l'archevêque de Paris l'embrassa avec effusion, avant de lui remettre la vaste bourse en velours rouge qui devait servir à la quête. Dès les premiers pas, le prélat commença son abondante récolte de pièces d'or et de billets de banque ; puis l'exemple s'en mêla, l'émulation, si vous préférez ce mot ; des philosophes chagrins diraient la vanité.

L'appareil de Marsh dégage de l'arsenic de cette même terre qui nous donne le froment pour

nos pains ; dans l'ordre moral comme dans l'ordre physique, est-il rien ici-bas d'absolument pur ?

L'œuvre grande, étant donné l'éternelle négative qui répond à cette question, l'œuvre grande et sainte est précisément d'amender l'ivraie, de dompter la sève mauvaise, de la diriger et de la lancer, fougueuse qu'elle est, vers un noble but.

Voilà le métier des chevaliers de l'aumône.

M^me^ la princesse donna son bracelet. À dater de cet instant, ce fut une pluie de bijoux dans la bourse lourde et gonflée. Colliers, boucles d'oreilles, broches et rangs de perles, allèrent rejoindre le bracelet de la princesse. La charité a aussi ses enchères, et c'est tant mieux.

– Monsieur le baron, dit l'évêque d'Hermopolis en arrivant près de la porte d'entrée, je sais que vous vous êtes dépouillé déjà en faveur d'une autre infortune : Je me garderai bien de vous rien demander.

M. d'Altenheimer était en train de fabriquer

un petit cornet de papier à l'aide d'une enveloppe de lettre. Il y allait de son mieux, mais ses grandes mains maladroites faisaient une triste besogne.

– Donnez, mon cher frère Bénédict, dit-il gravement, afin de ne point faire attendre Son Excellence.

Monsignor Bénédict ôta de son doigt le très beau solitaire qui avait fait l'admiration de l'assemblée et le laissa tomber dans la bourse. C'était un don royal. L'évêque d'Hermopolis saluait et allait passer, lorsque le baron lui dit :

– Veuillez permettre, de grâce, monseigneur ; c'est une habitude très tyrannique : je voudrais garder seulement quelques prises de mon tabac...

L'évêque se retourna, M. le baron d'Altenheimer était en train de vider dans le petit cornet qu'il venait de fabriquer assez gauchement le contenu de sa splendide tabatière d'or, enrichie de diamants, dont chacun était gros comme un pois. Ayant achevé son *transvasement*, il glissa la boîte dans la bourse, en ajoutant avec une parfaite simplicité.

– Je vous demande un million de pardons, monseigneur, de vous avoir fait attendre.

La boîte valait trois ou quatre fois la bague. Cela fit grand effet, surtout le petit cornet et le million de pardons. Plus d'un se demandait si ce royaume de Wurtemberg, qui avait l'honneur de posséder la Forêt-Noire dans ses étroites limites, était décidément l'Eldorado.

MM. d'Altenheimer avaient repris leur attitude paisiblement modeste, et l'évêque d'Hermopolis continuait sa quête qui avait produit une fortune.

– M^lle^ d'Arnheim pour finir, dit M^gr^ de Quélen, en faisant signe à l'orchestre, dont un musicien se détacha pour aller chercher la virtuose.

Gaston avait à la main son offrande au moment où M. d'Arnheim et sa fille reparaissaient sur l'estrade. Il vit le regard avide du vieillard faire avec rapidité le tour de la salle et s'arrêter, lourd et fixe, sur la porte d'entrée, auprès de laquelle les deux MM. d'Altenheimer étaient seuls.

La commotion éprouvée par M. d'Arnheim fut si violente, qu'il chancela comme un homme qui va tomber à la renverse.

– Eh bien ! marquis ! dit l'évêque dont la bourse restait tendue vers Gaston depuis plusieurs secondes.

– Eh bien ! Gaston ! répéta la princesse qui l'observait.

– Il a donné une pièce blanche, s'écria-t-elle presque aussitôt après en bondissant sur son fauteuil ; docteur ! il a donné une pièce blanche ! mon fils, à moi ! à la quête du ministre des cultes ! pour les chrétiens de terre sainte ! M^lle^ d'Arnheim est très certainement l'ancien vampire enterré dans la plaine du Grand-Waraden : Elle a ensorcelé Gaston ! Gaston est fou ! une pièce blanche ! Voilà qu'il a vingt-trois ans ! Y a-t-il des affusions d'eau froide dans les bains chauds qui puissent empêcher les jeunes gens de faire des sottises ? J'avais envie qu'il s'éveillât un peu, mais pas tant ! Seigneur, mon Dieu ! le duc a déjà pensé me faire perdre la tête ! Et figurez-vous qu'il ne veut pas entendre parler

de sa cousine Émerance ! un parti charmant ! et bien en cour ! et tout !...

Elle s'éventait du mieux qu'elle pouvait, mais elle ne croyait point à ce qu'elle disait et il y avait un sourire sous sa colère.

L'évêque aussi riait en quittant le jeune marquis dont la main venait de laisser tomber trois pièces de quarante sous dans son aumônière : les seules ! il devinait bien qu'il y avait là méprise et qu'on avait cru donner trois doubles louis.

Mais Gaston, lui, ne riait pas : tout son être était dans ses yeux. Je ne sais pas même s'il avait remarqué l'entrée de M^lle^ d'Arnheim. C'était le père, il ne voyait que le père, dont les cheveux blancs frémissaient sur son grand front pâle.

Lentement, lentement, M. d'Arnheim porta sa main droite à son crâne sur lequel ses cinq doigts convulsifs restèrent un instant étendus.

C'était le signal convenu.

Gaston poussa un long soupir et se perdit dans la foule.

# VIII

## *La fin de la soirée*

Les frères Ténèbre, cependant, si pompeusement annoncés, ne paraissaient point. Les deux prélats, le préfet de police et quelques autres personnages de poids comptaient la quête, dans un petit salon voisin, dont la porte restait ouverte, tandis que M^lle^ d'Arnheim chantait avec accompagnement d'orchestre l'*Ave verum* de Mozart.

L'admirable artiste se surpassait elle-même en rendant cette admirable musique. La salle silencieuse était tout oreilles, lorsque soudain chacun éprouva comme un choc violent.

M. le baron d'Altenheimer venait d'entrouvrir la porte d'entrée et de crier, avec toute l'ampleur de sa basse-taille :

– Attention !

En même temps, il se précipita dans le salon où étaient messeigneurs.

Par la porte principale entrouverte, plusieurs voix répondirent :

– Bien ! nous y sommes !

Monsignor était déjà à une fenêtre, dont il tourna vivement l'espagnolette.

– Attention partout ! cria-t-il en se faisant un porte-voix de ses deux mains.

De divers côtés dans le parc, des voix lointaines arrivèrent qui dirent :

– Bien ! – bien ! – bien !...

Vous voyez que les frères Ténèbre n'avaient qu'à se bien tenir. On leur préparait un accueil digne d'eux !

Pas n'est besoin d'ajouter que l'orchestre et la chanteuse se taisaient.

Il y eut un instant de tumulte inexprimable. Le premier cri de femme en fit naître cent, comme c'est la coutume. Les gens du grand salon

s’élançaient dans le petit, les gens du petit revenaient violemment dans le grand. On cherchait, on s’agitait, personne ne voyait rien, mais chacun croyait que d’autres voyaient quelque chose. Au bout de trois minutes, il y avait deux douzaines de dames évanouies.

Et vraiment, ce n’était pas beaucoup. Une autre douzaine y avait regardé à deux fois par respect.

– Ici ! dans le jardin ! cria une voix au dehors. Les voici !

On se précipita aux fenêtres.

– Ici, dans l’escalier ! vociféra une autre voix. Les voilà !

On ferma la porte avec violence.

Des coups de feu se firent entendre au lointain.

On put voir alors M. le baron d’Altenheimer qui boutonnait son vaste frac noir. Il avait la tête haute et le regard brillant. Quand ces Allemands se mettent à avoir du courage...

– Je demande bien pardon, dit-il avec calme ; venez, venez, mon frère Bénédict... Je les aurai

ou je mourrai !

Monsignor aussi avait l'air d'un petit héros. Ils gagnèrent tous deux la porte et disparurent au milieu des supplications de ces dames qui les exhortaient à ne point exposer trop témérairement leurs vies.

Qu'allait-il se passer de terrible ?...

Quand ils furent partis, les bruits divers allèrent s'éloignant, puis se turent.

Au bout de trois autres minutes, un silence profond régnait dans le salon du château de Conflans. Personne ne parlait, sauf deux hommes, demi-cachés derrière l'orchestre, et dont l'un employait toute sa force à contenir l'autre.

– Pourquoi m'avez-vous empêché de les saisir ! disait M. d'Arnheim, épuisé par ses efforts.

– Prince, répondait le marquis Gaston de Lorgères, je vous donne ma parole d'honneur qu'ils n'échapperont pas !

Les autres membres de la fête, les messieurs

aussi bien que les dames, sortaient comme d'un sommeil. Chacun se prit à regarder ses voisins. On aurait cru rêver, si les traces de la tempête n'eussent existé de toutes parts. En outre, les MM. d'Altenheimer manquaient. On attendit. Personne ne se pressait de parler. Chacun avait en soi une vague appréhension d'avoir été pris pour dupe : il n'y avait plus, en effet, au dehors, ni bruits de pas, ni clameurs, ni coups de feu.

L'archevêque, le premier, dit :

– Il y a là-dessous quelque chose d'inexplicable.

Le préfet de police ajouta d'un air chagrin.

– Ces conflits entre le ministère de l'Intérieur et la préfecture sont une énormité ! voilà où cela mène !

– Madame la marquise, est-ce que vous avez vu quelque chose ? demanda la princesse à sa voisine.

– Quelque chose, madame ?... Je ne puis dire que j'ai vu, non ! J'ai fermé les yeux comme quand on va tirer des coups de fusil à la parade...,

mais senti..., oh ! je suis bien sûre d'avoir senti une odeur de brûlé...

– Ma tante, s'écria M^me^ de Maillé, Léonie a vu un homme tout noir...

– Et moi, dit le docteur Récamier, j'ai senti comme un grand corps velu...

Il y eut quelques rires. Peut-être n'eut-il fallu qu'un bon mot de franc calibre pour tourner décidément la chose en plaisanterie, mais le bon mot ne vint pas, et l'évêque d'Hermopolis dit :

– Allons achever le compte de notre quête.

Il n'eut pas plutôt mis le pied dans le petit salon qu'il poussa une exclamation de stupeur.

La panique faillit se renouveler, tant étaient peu solides les pauvres nerfs de l'assistance. Mais comme son Excellence, au lieu de reculer, s'était précipité vers la table qui occupait le milieu du petit salon, ces messieurs passèrent le seuil à leur tour et quelques dames suivirent. On entoura Son Excellence qui était devant la table, les bras tombant et la tête baissée.

– Miséricorde ! s'écria M^gr^ de Quélen en

joignant les mains : notre quête ! Notre pauvre belle quête !

Ce fut tout. Il y eut parmi la noble assemblée ce silence d'espèce particulière qui suit les grandes mystifications. La table était nette. On n'y voyait plus un seul des objets contenus naguère dans la bourse de velours rouge.

– Voilà ! dit cependant le préfet de police ; si le ministère de l'Intérieur voulait s'entendre avec nos bureaux...

– Eh ! monsieur, interrompit l'archevêque de Paris avec une colère qui avait sa source dans le désappointement même de sa charité, il n'y a pas plus de ministère de l'Intérieur dans tout ceci que de légation de Rome à la cour de Vienne ou chancellerie du royaume de Wurtemberg ! Nous avons perdu le bien des pauvres, et nous sommes les victimes d'une effrontée comédie !

– Jouée par des comédiens comme on en voit peu ! fit le docteur Récamier, esprit tranquille et connu pour son impartialité, quand il ne s'agissait point de médecine.

– Un grand... et un petit ! murmura la princesse, répétant cette parole que M. le baron d'Altenheimer avait tant de fois prononcée dans le salon de verdure.

– Ce sont eux ! ce sont eux ! s'écrièrent vingt voix à la fois.

– Le baron est le chevalier Ténèbre...

– Et monsignor est frère Ange, le vampire !

# IX

*Essai sur la philosophie du vol*

Tout les gens qui font métier de tromper ou de déjouer la tromperie, – tout le gibier et tous les chasseurs, – les admirables voleurs de Londres, par exemple, qui ont une Sorbonne où professer leur art, et aussi les admirables *détectives* qui sont *entraînés (Well-trained)* à découvrir leur piste sur le pavé de la grande Babylone, tous vous diront qu'il y a, pour se rendre invisible, et en dehors de la lampe d'Aladin, deux moyens principaux ; se cacher ou se montrer, mettre un masque ou marcher à visage découvert, glisser dans l'ombre de la nuit ou affronter vaillamment la lumière du soleil ; en deux mots, la ruse et l'audace.

Ces choses-là peuvent être utiles à savoir. On ne doit pas craindre de les apprendre aux malfaiteurs qui ne les ignorent jamais, et il est

bon que les honnêtes gens en aient quelque idée, puisqu'ils traversent sans cesse la forêt de Bondy de nos civilisations.

La ruse appartient aux vieilles écoles surtout ; l'audace est le fort de l'école moderne. La plupart des savants gentlemen qui s'occupent en grand de l'art de voler préconisent hautement l'audace et ne se gênent pas pour dire que la ruse a fait son temps.

L'honorable Josuah J. Marshall, l'orgueil de la grande association londonienne, qui fut pendu dans Old-Bayley vers la fin du règne du roi Georges, professait ainsi : « Dites au constable : Je suis Jack Sheppard[1], il ne vous croira pas ; prouvez-lui, à l'aide de votre acte de naissance, que vous êtes Jack Sheppard, il vous traitera d'imposteur : volez-lui alors sa montre, sa bourse, sa chemise et sa baguette, il rira en lui-même, disant : Allons donc ! Jack Sheppard ! Ce n'est pas possible ! »

---

[1] Voleur beaucoup plus célèbre en Angleterre que Richard Cœur-de-lion.

Il est certain que, dans toutes les bonnes choses, l'esprit anglais va souvent à l'extrême ; mais il y a du vrai dans l'opinion de l'honorable Josuah J. Marshall, et le fait de sa pendaison ne prouve rien contre sa théorie.

Un *true gentleman* de l'association accepte d'ailleurs l'idée philosophique de la corde, comme nous sommes bien tous forcés d'admettre l'idée de la mort.

C'est une affaire de temps dans les deux cas, et cette affaire de temps se nomme la vie pour tous les libres esprits qui ne voient rien au-delà de la mort. Le problème à résoudre est donc pour eux de vivre très bien et d'être pendu très tard.

Josuah J. Marshall atteignit, avant d'être pendu, l'âge vénérable de quatre-vingt-trois ans. Il vit les enfants de ses enfants et leur légua sa méthode.

C'était un sage selon la religion de la matière, et les dévots du néant qui refusent de le regarder comme un sage sont des fous.

Allez maintenant dans les prisons et demandez

aux directeurs de quelle manière, le plus souvent, leurs pensionnaires s'évadent. Ils nous répondront à l'unanimité : comme ils peuvent. Ne vous arrêtez pas à celle réplique trop vague ; descendez au fond de la question, établissez des catégories : le geôlier n'y mettra point de bonne humeur, cela est positif, car vous posez là le doigt sur quelque plaie de son souvenir ; on s'évade à midi plus souvent qu'à minuit, par la grande porte plus souvent que par des tuyaux creusés sous terre ; on s'évade la tête haute, le front découvert, le sourire aux lèvres ; on s'évade en saluant avec bienveillance la femme du concierge et en disant au factionnaire : Bonjour, l'ami !

Voilà le fait positif ; en voulez-vous la cause ?

L'esprit humain est fait ainsi : il a la passion de contredire, toute précaution peut, en définitive, se traduire ou se résoudre par cette affirmation : Je ne suis pas un voleur. Cela suffit pour que le constable ou le gendarme ait immédiatement désir et besoin de vous prouver que vous vous trompez.

Dites-lui : Je suis un voleur, il éprouvera la

tentation bien naturelle de vous démontrer le contraire.

Ce sont là de graves sujets. Il y avait naguère à Londres derrière Drury-Lane, un endroit fort propre où des gens de l'art enseignaient diverses façons de crocheter une porte sans gâter la serrure ; le cours était à peu de chose près public, et nous avons eu l'honneur d'y assister. *Rule Britannia* ! C'était l'école primaire, tandis que les considérations qui précèdent appartiennent à l'enseignement supérieur.

Si véritablement le baron d'Altenheimer et monsignor Bénédict étaient les frères Ténèbre, ils avaient usé du procédé Marshall. Seulement, comme les bandits allemands attendent encore leur Plutarque, ils avaient été obligés de faire eux-mêmes leur réputation dans les salons de l'archevêque et de chanter leur propre épopée. Puis ils s'étaient écriés, selon la recette de l'honorable Josuah J. Marshall : Nous sommes les frères Ténèbre !

Et personne ne l'avait cru.

Ils n'avaient pas dit cela en propres termes

assurément, mais ils s'étaient arrangés de manière que cette pensée vint à tout le monde.

Et tout le monde, en effet, à un moment donné, avait eu cette pensée, mais tout le monde s'était dit comme le constable de l'honorable Josuah J. Marshall : Les frère Ténèbre ! allons donc ! c'est impossible !

Et une fois qu'elle est venue frapper à la porte de l'esprit, cette pensée, et que l'esprit lui a refusé l'hospitalité, tout est dit : le bandeau est noué à triple nœud sur vos yeux. Voilà où gît l'importance réelle du calcul du docteur Marshall.

Maintenant, on a vu des gentlemen secondaires opérer de très jolies affaires en prenant le nom respecté de Jack Sheppard. MM. d'Altenheimer n'avaient-ils point volé la personnalité des frères Ténèbre ? où s'arrêtait le faux dans leur récit ! les frères Ténèbre existaient-ils seulement ? ou n'y avait-il pas même un atome de vérité au fond de leur effronté mensonge ?

M. le préfet de police monta en voiture le

premier et revint à Paris ventre à terre. L'habileté de cet éminent magistrat est restée proverbiale ; sans nul doute, il dut mettre en campagne à l'instant même les mystérieux bataillons de son armée.

Nulle trace cependant n'est restée, aux archives de la préfecture, du chevalier Ténèbre, ni de frère Ange le vampire ; nulle trace non plus du baron d'Altenheimer, ni de monsignor Bénédict. Ce n'est pas, paraît-il, une petite entreprise que de chasser à courre un eupire et un vampire !

Le surplus des convives de monseigneur se retira tristement. Le bon et illustre archevêque, en regagnant sa chambre, gardait comme une secrète consolation au fond de son cœur. Il lui restait du moins de quoi soulager une infortune : le portefeuille destiné à M. d'Arnheim ne l'avait pas quitté. Il voulut en recompter les billets de banque.

Hélas ! le portefeuille s'était envolé, emportant avec lui la magnifique croix pastorale de monseigneur lui-même !

# X

## *Le missel*

Ce soir-là M^me^ la princesse de Montfort n'eut point, pour descendre de voiture, la main de son cavalier habituel. Pour la première fois, M. le marquis faisait faux bond à sa mère. La princesse était un esprit fort, comme nous l'avons dit, et l'avis de tous les esprits forts, est d'ouvrir les portes à deux battants, afin que jeunesse passe. Mais qu'il y a loin chez les femmes qui ont l'esprit fort, de la théorie à la pratique ! Une pauvre histoire de revenants avait mis la chair de poule sur tout le corps de M^me^ la princesse, qui ne croyait absolument pas aux revenants. Il faut que jeunesse se passe, mais M^me^ la princesse avait maintenant le cœur bien gros en prenant la main du docteur pour remonter le perron de son hôtel.

– Vous avez un peu de fièvre, belle dame, lui

dit ce dernier, et je conçois cela, après ce qui vient d'avoir lieu. Si vous m'en croyez, vous prendrez demain matin un bon bain chaud avec une simple affusion d'eau froide.

– Quand je pense, docteur, soupira la princesse, que j'ai pris cette demoiselle d'Arnheim pour... Ah ! les audacieux coquins ! Léonie a senti une main velue... Elle est folle un peu, vous savez... Mais voilà mon Gaston qui prend le mors aux dents ! Ah ! qu'il a bien fait de quitter le séminaire ! Elle est très bien, au moins ! Il n'y a pas à dire ! Et la pauvre Émerance à un tour d'œil... mais pas désagréable, hein ? Et puis quel parti ! Tenez, docteur, tout cela est terrible !

Le docteur prit congé en disant :

– Dans un bain chaud, belle dame, une simple affusion d'eau froide.

Avec ces mots qui n'ont l'air de rien, l'excellent homme (et si spirituel !) avait fait la plus belle fortune médicale de ce siècle.

Si quelqu'un eût demandé à M^me^ la princesse où était son fils Gaston en ce moment, elle eût

répondu sans hésiter et avec la certitude de ne point se tromper : mon fils Gaston soupire.

Malgré son expérience et son exquise pénétration, la princesse eût fait erreur en ceci : Gaston n'avait pas le temps de soupirer ; Gaston était tout uniquement en train de faire à pied et au pas de course les trois vertes lieues qui séparent le château de Conflans de la rue de l'Université.

Gaston avait en effet reconduit M. d'Arnheim et sa fille jusqu'à l'humble fiacre qui les attendait à la grille du château ; mais là, il les avait quitté en disant au vieillard : « À quelque heure que je me présente chez vous, cette nuit, il faut que vous me receviez ; vous saurez alors les motifs de ma conduite. »

Il était revenu vers le château ; mais, au lieu de rentrer pour retrouver sa mère qui le demandait à tous les échos, il avait fait le tour des bâtiments, pour s'introduire dans le parc. La lune était couchée ; il y avait toujours au ciel ces gros nuages immobiles et lourds que l'éclair déchirait par intervalles. Gaston prit la route que nous l'avons vu suivre déjà dans la soirée à travers le

parc ; il semblait très agité ; quand il atteignit les fourrés, la nuit était si noire qu'il hésita ne trouvant plus son chemin.

Ces bruits mystérieux qu'il entendait naguère dans le parc et dans la campagne avaient cessé maintenant. Tout se taisait, jusqu'au murmure lointain de la grande ville, dont on devinait la présence pourtant aux rouges réverbérations qui teintaient vers le sud-ouest la coupole abaissée des nuages.

– C'était une crainte d'enfant ! pensa M. le marquis de Lorgères ; et cependant, j'ai ouï dire que, dans des cas semblables, il peut arriver qu'on fouille tout le monde, même chez le roi ! je me doutais bien qu'il y aurait un vol... Si l'on avait trouvé cela sur moi !...

Il avait dépassé la lisière d'une grande futaie d'ormes, dont le sous-bois était formé de buissons d'épines et de troënes, où serpentaient les pousses tressées de chèvrefeuille.

C'était là qu'il était venu dans la soirée ; il s'en souvenait bien, mais le bosquet d'ormes avait plus d'un arpent d'étendue, et comment

retrouver un point précis au milieu de cette obscurité profonde ?

Il profita du premier éclair pour poursuivre la lisière de la futaie, cherchant le petit sentier qu'il avait manqué une fois déjà.

Le second éclair lui montra une douzaine de petits sentiers qui tous se ressemblaient et pénétraient tortueusement dans le sous-bois. En même temps, il commença d'entendre sur le pavé de la grande route le roulement des voitures ; c'étaient les hôtes du château qui se retiraient ; on allait bientôt fermer les portes : il fallait se hâter.

Gaston prit au hasard un des sentiers et le suivit pendant une centaine de pas ; le sentier le conduisit tout droit à une énorme souche autour de laquelle il y avait des tas de bois mort. Gaston revint sur ses pas en courant et prit un autre, puis un autre encore : tous allaient au plus épais du fourré.

Les lumières s'éteignaient aux fenêtres du château. Il ne fallait déjà plus songer à sortir par la grille.

Une heure entière se passa ainsi en recherches vaines, et Gaston perdait courage, lorsqu'un éclair alluma une étincelle à ses pieds. Un plan métallique avait brillé sous les broussailles. Il se pencha, il saisit l'objet qui était bien le dépôt confié par lui à cette solitude et s'élança vers le mur de clôture du parc, après avoir boutonné son habit sur sa précieuse trouvaille.

Un mur de parc est peu de chose quand on a vingt ans et la bonne volonté ; Gaston grimpa et redescendit : il n'y eut de blessés que les genoux du pantalon et le poignet de l'habit noir.

Je crois que les chiens de garde de monseigneur hurlèrent un peu, mais Gaston allongeait déjà le pas sur le chemin de la barrière.

À la barrière, il y avait un préposé de l'octroi, dormant de ce sommeil extraordinaire qui n'empêche pas les préposés de voir confusément et de se mouvoir avec lenteur. Ce sont, de ce côté de Paris, des barrières importantes, à cause des vins et spiritueux. Le préposé somnambule, voyant un homme tête nue avec un pantalon déchiré aux genoux et un habit lacéré aux

poignets, pensa bien qu'il s'agissait d'introduire en fraude une très grande quantité d'eau-de-vie. Il donna l'alarme au poste, habité par cinq autres préposés, dormant pareillement du sommeil magique. Ces six fonctionnaires, animés de droites intentions, sommèrent Gaston de payer les droits ou de fournir son acquit-à-caution. Gaston voulut passer outre ; il fut saisi et fouillé, – puis relâché parce que les préposés n'avaient trouvé sur lui qu'un petit missel ayant les plats en velours et la tranche en acier poli, auquel tenait un bout de chaînette, également en acier.

Gaston, quand il vit le missel entre les mains de ces bonnes gens, se laissa choir sur un siège et faillit perdre connaissance.

Mais l'avis unanime des préposés fut qu'à supposer même l'objet creux et plein d'esprit trois-six, la contenance était trop exiguë pour qu'il y eût lieu de payer le droit.

Gaston reprit son missel comme on s'empare d'un trésor et continua de galoper, sans dire adieu à tous ces hommes verts qui l'avaient persécuté en rêve.

Le missel était, comme nous venons de le constater, acier et velours, avec surtranches hermétiquement adaptées et fermoirs antiques, dont la solidité semblait à l'épreuve. Bien qu'un assez grand nombre d'ecclésiastiques possèdent des bréviaires de cette sorte, nous n'avons point l'intention de tendre un piège à la perspicacité du lecteur. Ce petit livre était très positivement celui qui pendait naguère, attaché par une chaînette d'acier, au cou de monsignor Bénédict. Gaston l'avait trouvé à terre et ramassé au moment où les hôtes de l'archevêque quittaient le salon de verdure, après les histoires racontées. Pourquoi ne l'avait-il point rendu à monsignor Bénédict ? pourquoi, au contraire, l'avait-il caché comme on dissimule un trésor ? Ce jeune et beau marquis de Lorgères n'avait pourtant pas l'air d'un voleur !

À vrai dire, ce ne pouvait être un objet de bien haute importance, puisque M^gr^ Bénédict, pendant plus de trois heures que le concert avait duré, ne s'était même pas aperçu de sa disparition.

Il était environ deux heures du matin quand M. le marquis arriva au bout de la rue de

l'Université, en face de l'hôtel de la princesse, sa mère. L'hôtel de Montfort était situé non loin du palais Bourbon et presque à l'encoignure de la petite rue de Courty, Gaston passa sans s'arrêter devant la grande et belle porte cochère ; il tourna, toujours courant, l'angle de la rue de Courty et sonna à la porte bâtarde d'une maison de modeste apparence qui était adossée aux revers des jardins de l'hôtel.

Ce simple détail topographique expliquera peut-être au lecteur l'innocent et charitable mystère de la première rencontre de Gaston avec Lénor.

Le pauvre petit logis de M. d'Arnheim touchait au riche hôtel de M^me^ la princesse. La borne où Lénor s'était assise désespérée était là tout près.

Dès que Gaston eut frappé, on ouvrit. Gaston monta au troisième étage et fut introduit par M. d'Arnheim lui-même dans un appartement de pauvre apparence. La petite chienne épagneule, Mina, vint faire fête à son ami. M. d'Arnheim, silencieux et grave, ouvrit son cabinet, dont il

referma ensuite la porte. Cinq heures du matin sonnaient à l'horloge du palais Bourbon quand la porte du cabinet de M. d'Arnheim fut ouverte de nouveau pour donner passage à Gaston qui se retirait, après cette longue entrevue.

Il y avait eu entre eux un pacte conclu, car ils se donnèrent la main avant de se séparer.

# XI

## *Le bordereau*

Il y avait sur la table un bol de punch qui fumait, un large bol, déjà vide à moitié. Ils étaient là tous deux, le grand et le petit. M. le baron d'Altenheimer se promenait de long en large dans la chambre avec une énorme pipe prussienne pendue aux dents. Sa forêt de cheveux noirs l'avait quitté : c'était un long jeune homme, d'un châtain roux et presque chauve. Son habit noir était remplacé par une veste turque aux broderies d'or passées et rongées. Monsignor Bénédict avait une robe de chambre de satin cramoisi et se couchait tout de son long sur un vieux canapé avec un cigare de la Havane entre les lèvres.

En vérité, c'est à peine si on aurait pu les reconnaître ; il n'y avait plus trace du diplomate compassé, ni surtout du jeune ecclésiastique aux

candides allures.

La pièce était jouée, les acteurs avaient jeté bas costumes, postiches et peintures.

La chambre où ils se trouvaient était vaste et haute d'étage, mais mal tenue et meublée de bric à brac. Elle avait deux lits. On y sentait à plein nez le garni de bas ordre. Ses deux fenêtres aux carreaux jaunis donnaient sur la rue Saint-Antoine, aux environs de l'Hôtel-de-Ville.

Le baron et Bénédict avaient l'air tous les deux d'être en joyeuse humeur et causaient comme deux bons frères.

– Demain matin, il y aura du bruit à l'hôtel des Princes, dit le grand en riant, quand on trouvera les oiseaux envolés !

– On était mieux là qu'ici, répliqua le petit, j'aime cette rue de Richelieu. Si jamais je viens m'établir à Paris pour tout à fait, je me donne un hôtel au coin de la rue de Richelieu et du boulevard, c'est décidé.

– Moi, je préfère cette riante maison qui regarde la rue de la Paix, reprit le baron, l'hôtel

d’Osmond, je crois : je me payerai cela quelque matin... Mais je pense au bruit qu’on fera demain chez nous ! c’est drôle.

Il se mit à rire.

– Tu as été superbe ! dit le cadet du bout des lèvres.

– Et toi bien gentil, riposta l’aîné : mais il faut avouer aussi que ces Parisiens sont la crème des dupes.

– Le peuple le plus spirituel de l’univers ! murmura Bénédict en bâillant.

M. le baron reprit sa promenade.

– Il y a beaucoup de petites machines sans valeur dans cette quête, poursuivit-il d’un ton dédaigneux ; excepté ta bague et ma boîte, je ne vois guère que le bracelet de la princesse...

– Veux-tu que je te dise ? répartit Bénédict, les Parisiennes font faire des bijoux pour les jours de quête.

Le baron sourit et avala un plein verre de punch d’un coup. Il emplit ensuite le verre de Bénédict, qui le but aussi jusqu’au fond, mais, à

petites gorgées, en disant :

– Nous n'aurons pas un millier de louis de tout cela, décidément, Paris est une baraque !

– Pour travailler, oui... ; mais quand on est retiré des affaires, c'est bien agréable.

Ce fut le grand qui dit cela et il s'interrompit pour ajouter en déposant sur la table son immense pipe de porcelaine. – J'ai prononcé le mot : parlons *affaires*. Voilà qu'il est une heure du matin, ce n'est pas la peine de nous coucher ; à quatre heures, il faut que nous soyons sur la route de Boulogne.

– J'ai sommeil, dit le petit, qui bâilla pour la seconde fois et s'étira paresseusement sur son canapé.

– Notre sûreté exige...

– Laisse donc ! qui diable veux-tu qui vienne nous dénicher ici ?

– On a vu des choses plus étonnantes que cela !

– Bah ! tu me l'as dit vingt fois toi-même : il y a deux endroits pour se cacher, Paris et la Forêt

Noire !

– Mais tu étais décidé à partir ? fit le baron qui se rapprocha.

– J'ai changé d'avis, voilà tout, prononça sèchement Bénédict.

– Tu ne veux plus ?

– Si fait..., mais pas cette nuit.

– Pourquoi cela ?

– J'ai mes raisons.

– Quelque folie ! s'écria l'aîné avec mauvaise humeur.

– C'est possible, répondit le cadet, mais je suis mon maître et libre de faire des folies, si c'est mon idée.

Le baron fit effort pour contenir la colère qui déjà grondait en lui.

– Voyons, dit-il avec rudesse, mais sans perdre son calme, dis-nous ce que Satan t'a mis en tête ; parle !

– Eh bien, vieux William, répartit Bénédict, ne nous fâchons pas encore pour cette fois-ci, je le

veux bien ; il y a peut-être un bon coup ou deux à faire à Londres, depuis le temps. Je vais te donner mes raisons absolument comme si tu avais le droit de me demander des comptes. D'abord, nous n'avons rien à craindre ici ; pas un de nos hommes ne sait où nous sommes ; tous ignorent que nous parlons anglais comme père et mère, en vrais cokneys de la Tamise que nous sommes, puisque tu as l'honneur d'être un enfant du quartier de la Tour, et moi d'être natif de la paroisse Saint-Gilles, à deux pas d'Oxford-Street, où j'ai fait mes premières armes. Demain matin, nous quittons ce taudis ; nous allons au bois de Vincennes, nous faisons notre toilette dans un fourré et nous revenons bras dessus, bras dessous, jusqu'à la barrière, sous notre déguisement de vacances, toi William Staunton Esq., libraire de petites bibles arrangées, Ave-Maria Lane, et mitress Olivia Staunton, moi, sa jeune compagne, tous deux à leur premier voyage de Paris, des guinées plein leurs poches et décidés à s'amuser comme des bienheureux. Nous descendons quelque part, aux environs du Palais-Royal, et va-t'en voir ce que sont devenus le conseiller privé

du roi de Wurtemberg et le jeune *alter ego* du primat d'Autriche-Hongrie :

– C'est absurde, dit William ; est-ce tout ?

– Non... Si tu as le diable au corps pour partir, je veux bien partir, mais demain soir seulement et avec ma femme.

– Qui appelles-tu ta femme ?

– La sirène de ce soir, M^lle^ d'Arnheim.

Le rouge vint sous la pâleur du baron.

– Tu sais qui est cette demoiselle d'Arnheim ? murmura-t-il entre ses dents.

– Parbleu ! répliqua le cadet, Lénor, c'est la fille Jacobyi. Je l'ai rendue pour douze cent mille francs au temps où nous étions des malheureux, toi Mikaël et moi Solim, mais aujourd'hui je l'achèterais deux millions... Je suis riche.

– Imbécile ! prononça durement l'aîné, tu risques tous les jours ta vie pour quelques louis.

– Je veux l'épouser, entends-tu ? s'écria le blondin en se dressant sur le coude. Je le veux !... Et ne hausse pas les épaules ! Il y a assez

longtemps que tu commandes ici, vieux William ! Je ne suis plus un enfant : il faut que ma volonté soit une loi tout comme la tienne !

Le vieux William, puisqu'on donnait encore cet autre nom à M. le baron d'Altenheimer, croisa ses longs bras sur sa poitrine et dit :

– Tu ne penses pas, Bobby, que je t'aiderai à jouer ce jeu-là ?

Bobby était peut-être, après tout, le vrai nom de Bénédict Solim, qui répliqua :

– Je suis aussi bon comédien que toi, William, et tu as besoin de moi plus encore que je n'ai besoin de toi.

Le grand eut un sourire de mépris, tourna le dos et alla remplir son verre.

– Écoute seulement, continua le petit, et tu verras si je sais combiner un plan d'attaque. Pendant que tu donnais ton portefeuille avec les billets de mille francs pour les d'Arnheim, ce qui n'est pas mal, je l'avoue, moi je méditais, ce qui est mieux. Je me suis approché à mon tour de monseigneur, et je lui ai dit : « Votre Grandeur

veut-elle m'enseigner la demeure de ce respectable M. d'Arnheim ? » À voir comme nous y allions, Sa Grandeur a dû penser que la fortune de ses protégés était faite, j'ai eu l'adresse : rue de Courty, au coin de la rue de l'Université. Demain, je passe une demi-heure à faire de mon visage un tableau de maître, représentant une très respectable marquise, entre cinquante et soixante ans ; il y en avait une justement chez monseigneur, je la copierai en beau. Je ne parle pas même du costume qui est une bagatelle. Ainsi transfiguré en douairière, j'arrive chez le d'Arnheim à l'heure où les douairières circulent, vers le milieu de l'après-dînée ; je me fais annoncer ; M^me^ la comtesse de..., ou de..., ou de..., un nom irrésistible, enfin, de la part de M^gr^ l'archevêque de Paris. J'entre ; je raconte comme quoi j'ai entendu hier au château de Conflans la jeune et intéressante virtuose. J'ai une nièce, ou la fille de mon pauvre fils aîné qui est mort. Je lui trouve beaucoup de dispositions pour la musique, et ce n'est pas étonnant, son père avait une voix si agréable ! – Veuillez monter dans ma voiture, ma chère

enfant ; je désire vous présenter à ma bru... Avec toute ta mauvaise foi, tu ne peux pas prétendre qu'il y ait là dedans la moindre difficulté. La petite monte.

– Et tu l'emmènes ainsi d'un temps jusqu'à Londres ?

– Tu me permettras de penser, répartit aigrement Bobby, qu'un garçon comme moi, transformé de douairière en grand seigneur, et offrant sa main à une petite fille ruinée...

– Tu me permettras de penser, interrompit encore le grand, que la sottise des fats est la plus sotte de toutes les sottises ! D'abord, je ne veux pas être embarrassé d'une femme en voyageant.

– Ah ! ah ! tu ne veux pas !

Le petit se renversa sur son coussin et lança vers le plafond une longue spirale de fumée.

– Les fruits mûrs qu'on tarde à cueillir se gâtent, grommela-t-il entre ses dents. Entre nous deux, je crois que la poire est mûre ; si nous restons ensemble, William, il se pourrait que l'idée nous prît de nous couper la gorge.

– J’ai envie..., commença William, dont la voix tremblait et menaçait.

– Tu vois bien ! prononça froidement Bobby, la poire est mûre ; séparons-nous !

Le grand fit un violent effort pour contenir sa colère. Il but coup sur coup deux verres de punch, puis il dit :

– Eh bien ! soit, séparons-nous !

– Le partage ne sera ni long ni difficile, reprit Bobby qui semblait beaucoup moins ému que son aîné. Toutes les bank-notes sont par paires dans le missel. Je prévoyais que notre association ne pouvait être éternelle et j’ai toujours eu soin de mettre vis-à-vis l’un de l’autre deux billets d’égale valeur.

– Ah ! fit William, tu prévoyais cela ! moi qui t’ai pris si pauvre et si nu !

– Étais-tu riche ? demanda Bobby qui ajouta : Va, vieux Will, nous n’avons rien à nous reprocher ! Si tu as bien gagné ta moitié, moi, j’aurais mérité deux tiers.

– Ingrate engeance ! murmura le grand. Mais

tu as raison, il est temps de partager... le missel ! finissons-en tout de suite.

Bobby mit son cigare entre ses lèvres et tâta son flanc par-dessus sa robe de chambre.

– Les bons comptes font les bons amis, dit-il ; tu dois avoir dans ton portefeuille le bordereau exact de ce que contient le missel.

– J'ai le bordereau.

– Prends-le, afin que nous puissions vérifier.

Il cherchait toujours sous les plis amples du satin. Il n'avait évidemment aucune inquiétude.

– Eh bien ! dit le grand.

– Eh bien ! je l'aurai déposé en entrant sous mon oreiller, répartit Bobby, comme c'est mon habitude. Va voir.

William traversa la chambre et souleva brusquement l'oreiller de l'un des lits.

– Il n'y a rien, dit-il ; tu l'as sur toi.

Bobby se leva. Son regard exprima une crainte vague. Au lieu de continuer à tâter le satin de sa robe de chambre, il la dépouilla violemment, et

parut alors dans le costume qu'il portait chez l'archevêque. Ses deux mains se portèrent à la fois à son flanc gauche. Il devint livide, et son cigare tomba de ses lèvres.

William, qui le suivait désormais d'un regard défiant, eut du sang dans les yeux.

Ils ne prononcèrent pas une parole. Ils marchèrent l'un sur l'autre et personne n'aurait su dire comment chacun d'eux avait maintenant au poing un long couteau tout ouvert. Ils se rencontrèrent au milieu de la chambre. Ils se regardèrent tous deux dans le fond de l'âme, et tous deux ensemble ils dirent entre leurs dents qui grinçaient :

– Tu as volé le missel !

Et ils frappèrent.

Bobby passa sous le coup de William qui fit un haut-le-corps pour éviter le coup de Bobby. Puis ils reprirent leur garde, pied contre pied, la longue figure du grand surplombant la tête blonde du petit.

La nuque de Bobby saignait ; il y avait du

rouge à l'aisselle de William : les deux coups avaient porté.

Ils restèrent un instant, ainsi, la main gauche étendue sur la poitrine, et prête à parer, la main droite frémissante et serrant le poignard. Tous deux connaissaient manifestement l'implacable escrime du couteau qui ne pare que le cœur et la tête, laissant les membres à la merci du hasard. Là, il importe peu d'être blessé pourvu qu'on tue ; on sait d'avance qu'il faut une part du sang de l'un pour acheter tout le sang de l'autre.

Leurs yeux brûlaient comme quatre charbons rougis. William semblait plus fort peut-être ; Bobby était plus terrible.

À les voir tous deux blêmes de rage et altérés de meurtre, on eût parié pour le couteau de frère Ange, le vampire, contre le poignard du chevalier Ténèbre.

William jeta son arme le premier, après avoir fait un pas en arrière. Le bras de Bobby s'abaissa, tandis qu'il disait :

– Tu as peur, et tu vas rendre le missel !

– Je n’ai pas peur, répondit le grand ; mais je vois que la chaîne est encore à ton cou. Tu n’as pas volé, tu as perdu.

– Perdu ! s’écria Bobby. La chaîne est de pur acier. Elle porterait cent livres !

– Oui... fit-il cependant en saisissant un des bouts de la chaîne ; elle est brisée !

À son tour, il jeta son couteau.

– Usée à l’endroit du rivet ! murmura-t-il. Mais comment se fait-il que je n’aie pas senti que le poids me manquait... j’ai senti ! je m’en souviens ! dans le salon de verdure ! et j’ai tiré sur la chaîne qui a résisté.

Il donna une violente saccade à l’autre bout de la chaîne qui vint en déchirant l’étoffe de sa soutanelle.

– Une paille ! balbutia-t-il ; et l’anneau brisé engagé dans le drap de mon vêtement !

William prit la chaîne à son tour, pendant que Bobby fermait les poings et disait l’écume à la bouche :

– J’ai acheté cette chaîne à Francfort-sur-le-

Mein, au numéro 3 de la Zeil. Je ferai le voyage de Francfort tout exprès pour arracher le cœur du marchand !

Ils se connaissaient trop bien pour qu'il leur fût possible de se tromper mutuellement. Ni l'un ni l'autre ne gardait de soupçon vis-à-vis de ce muet témoin : la chaîne brisée. Ce premier moment était tout entier à la consternation.

William mit un bout de la chaîne sous son talon et tira l'autre à deux mains de toute sa force : la chaîne résista.

– Il n'y avait qu'une paille..., murmura-t-il.

Son portefeuille était sur la table, tout prêt pour vérifier le compte. Il l'ouvrit, et se prit à lire d'une voix éteinte :

– Deux bank-notes de cinquante mille livres... N° 1... Deux millions cinq cent mille francs !

– La banque d'Angleterre n'a tiré que cinq exemplaires de la planche, soupira Bobby, et nous en avions deux.

– N° 2, poursuivit le grand, deux bank-notes de mille livres... N° 3, deux bank-notes de mille

livres... N° 4, deux bank-notes de mille livres...

– Il y en avait cent ! interrompit Bobby, cent comme cela !

– Encore deux millions cinq cent mille francs !... N° 102, deux bank-notes de cinq mille livres... c'est après l'affaire de Venise... N° 103, pour la même affaire, deux bank-notes de quatre mille livres... N° 104...

Bobby se jeta sur le portefeuille, l'arracha des mains de William et la foula aux pieds furieusement.

– Nous avions des millions, pleura le grand qui s'affaissa en une sorte de folie ; des millions, des millions, des millions !...

– Des millions ! des millions ! des millions ! répéta le petit en grinçant les dents comme un tigre.

Ils se regardèrent encore.

– Tuons-nous, dit Bobby froidement.

William prit le bol de punch à deux mains et but le restant d'une seule lampée. Puis il se redressa de toute la hauteur de sa grande taille et

dit, lui aussi :

– Tuons-nous !

Mais Bobby avait déjà repoussé du pied son poignard. Il arpentait la chambre à grands pas. William se laissa retomber sur un siège. Il y eut un long silence.

– Frère, reprit enfin le petit, tu l'as dit tout à l'heure, nous avons souvent risqué notre vie pour quelques louis.

– As-tu un plan ? répliqua William, dont l'œil était maintenant calme et clair.

– De deux choses l'une, frère : ou le missel est sur le gazon à l'endroit où il est tombé, ou quelqu'un des hôtes de l'archevêque se l'est approprié.

– C'est juste.

– Il ne faut pas oublier en ce cas que le missel ferme au moyen d'un secret qui défie l'habileté du serrurier le plus habile.

– J'y songeais.

– Nous avons deux parties à jouer : une au

salon de verdure, l’autre dans la chambre à coucher de celui – quel qu’il soit – qui a eu le malheur de trouver le missel.

Ils se prirent par la main et dirent ensemble tout bas :

– Celui-là est un homme mort !

# XII

*Le lever de madame la princesse*

Un peu avant le jour, les chiens du château de Conflans hurlèrent. Il était écrit que cette nuit serait toute d'agitation pour la maison du vénéré prélat. Vers quatre heures du matin, deux hommes – un grand et un petit, – escaladèrent les murailles du parc et pénétrèrent dans les bosquets. Ces hommes portaient des costumes d'ouvriers. Tous deux étaient abondamment armés sous leurs blouses. L'aube, en se levant, les trouva dans cette clairière où la nuit avait surpris, la veille, les convives de monseigneur de Paris : le salon de verdure. Tous deux rampaient sur le gazon, cherchant avec leurs mains dans l'ombre.

– Nous ne trouverons pas, dit le grand qui se releva tout à coup.

– Pourquoi cela ? demanda le petit.

– Parce qu'un autre nous a prévenus.

– Qui te fait penser.

– Oriente-toi, maintenant que la nuit devient moins noire, reprit William. Je suis précisément à la place que tu occupais au moment où finissait mon histoire, et j'ai sous moi l'endroit où le missel est tombé...

– A dû tomber.

– Est tombé, répéta le grand.

Il montrait du doigt le gazon à ses pieds. Le petit s'approcha, se mit à genoux et se pencha vers l'endroit désigné. Il vit parfaitement le gazon froissé, et sous le gazon le sol même entamé par le choc d'un objet carré, aux arêtes vives et coupantes. Il se releva aussitôt, et les frères, sans mot dire, se dirigèrent vers la muraille du parc.

La première partie était jouée et perdue ; restait à engager la seconde.

En arrivant auprès du mur de clôture, William s'arrêta tout à coup en disant :

– Un autre que nous est venu cette nuit.

Bobby examinait déjà avec sa sagacité de sauvage une portion de la muraille dont la tapisserie de lierre était déchirée. Les cassures des pousses n'avaient pas eu le temps de jaunir, et les feuilles pendaient encore toutes fraîches.

– Un lambeau de drap ! s'écria-t-il.

– Drap fin, dit William ; cela n'a jamais appartenu au vêtement d'un rôdeur de nuit. Voyons aux traces !

Il y avait, en effet, des pas marqués sur la terre, humide de rosée.

– Un escarpin, dit encore William, presque un pied de femme !

Bobby se prit à grimper comme un chat au haut de la muraille où un objet blanc se montrait.

– G. L. et une couronne de marquis ! s'écria-t-il en jetant un mouchoir de batiste à William.

– Gaston de Lorgères ! murmura William. Pourquoi celui-là n'est-il pas sorti du château par la grande porte ?

Il escalada le mur à son tour, et tous deux, pensifs, reprirent la route de Paris.

– Rien sous les blouses ? demanda l'employé de l'octroi.

William s'arrêta ; une idée venait de traverser son cerveau. Prenant l'air à la fois innocent et futé d'un malin de village, il dit au lieu de répondre :

– Est-ce que vous êtes ici pour arrêter les voleurs ?

– Pourquoi cela, garçon ? interrogea le préposé en tâtant sommairement sa blouse.

– Parce que m'est avis que vous avez dû voir passer notre voleur.

Le préposé demanda, éveillé aux trois quarts cette fois, par la curiosité :

– Quel voleur ?

– Le mirliflor qui a emporté le beau bréviaire tout neuf de M. le curé, donc !

– Est-ce bien possible ! s'écria l'homme de l'octroi : comme tout se trouve !

Il dit cela d'un ton tel que la sueur en vint aux tempes de William et de Bobby. Leurs cœurs battirent. Ils dirent à la fois :

– Vous l'avez saisi ?

– Ça ne paye pas de droits, répondit le préposé avec fierté, et je ne suis pas un gendarme.

– Quelle heure était-il quand il est passé ? interrogea tristement William.

– Une heure après minuit... et je dis qu'il doit être loin, s'il court encore !

Ce matin-là une vieille pauvresse prit position dans la rue de Courty, non loin de la petite maison habitée par M. d'Arnheim, et un mendiant inconnu s'établit sur une borne, en face de la maison opulente habitée par M^me^ la princesse de Montfort. Ceci, bien longtemps avant qu'il ne fît jour chez M^me^ la princesse, dont le sommeil se prolongeait en raison des émotions et des fatigues de la nuit précédente.

Sa première parole, en s'éveillant, fut pour s'enquérir de Gaston.

– M. le marquis, lui répondit sa femme de chambre, s'est déjà présenté trois fois pour parler à M^me^ la princesse.

– Faites-le prévenir, Justine. Je me sens faible et je n'ai pas le courage de me lever pour le recevoir. Qu'il vienne !

L'instant d'après, Gaston était introduit dans la chambre à coucher de sa mère.

– Mon cher enfant, lui dit tout d'abord la princesse, vous me connaissez et vous savez que je n'aime pas gronder. Aujourd'hui, quand même j'aurais l'habitude de vous faire des réprimandes, je m'abstiendrais, car je veux avoir votre confiance, toute votre confiance. Il se passe en vous quelque chose d'extraordinaire : j'ai deviné cela. Voulez-vous me faire votre confession ?

– De tout mon cœur, ma mère, répondit le jeune marquis en lui baisant tendrement la main. C'est précisément pour vous raconter mes petites affaires que j'avais pris la liberté de vous demander une entrevue ce matin.

– Alors, je vous écoute, Gaston, et je ne vous

demande qu'une chose : c'est d'être franc avec votre mère qui vous aime.

M. le marquis rougit légèrement, mais il répartit sans hésiter :

– Vous pourrez vous plaindre de moi, madame, mais vous ne m'accuserez pas d'avoir manqué de franchise : je désire me marier.

De ce premier coup, M^me^ la princesse tressaillit sous sa couverture. Ce timide Gaston n'y allait pas, en effet, par quatre chemins.

– C'est-à-dire, répliqua la bonne dame, dont les sourcils se froncèrent malgré elle, que vous êtes un enfant, et que vous devenez fou !

Il paraît que Gaston était cuirassé d'avance contre cette façon de discuter, car il se borna à porter de nouveau la main de sa mère à ses lèvres.

– Épouser une chanteuse !... commença la princesse qui s'enflammait.

– Permettez, madame, interrompit Gaston très doucement, veuillez me permettre, je vous en prie. Si, dès le début, nous nous égarons à cent

lieues de la question, je serais privé de vos excellents conseils qui tomberont nécessairement à faux. Je pouvais être un enfant, hier ; je penche à croire même que j'étais un enfant dans toute la force du terme ; mais je suis un homme aujourd'hui...

La princesse sourit.

– Un homme, madame, répéta Gaston ; j'espère vous en fournir la preuve dans le courant de cet entretien. Quant à devenir fou on dit que c'est le lot des esprits très vifs et des imaginations brillamment surabondantes ; en mon âme et conscience, je me sens au-dessous de ce péril : je ne suis pas assez bien doué pour devenir fou. Mon caractère froid, positif, et même prosaïque, a du moins cet avantage de me mettre à l'abri.

– Passons, marquis, passons ! s'écria la princesse impatientée.

– Je passe à la chanteuse, madame ; et puisque vous m'avez imposé la franchise, j'avoue naïvement que je suis étonné et blessé de cette insinuation. J'ai atteint depuis longtemps l'âge où

l’on fait des fredaines, et je ne suis pas à m’apercevoir que la régularité de ma conduite a été pour mes camarades un sujet de moquerie. Je croirais même pouvoir affirmer que parfois le sourire de ma mère...

– Oh ! Gaston !...

– Mon Dieu, madame, jeunesse qui ne se passe pas, comme on dit, a le privilège de faire naître le sourire... J’ai donc vécu comme un petit saint. D’un autre côté, aucune crise de maladie, chevaleresque ou romanesque, n’a jamais troublé le cours de ma vie, paisible comme ce beau petit ruisseau qui arrose votre parc de Chelles, et auquel vous reprochez si amèrement de n’avoir ni cascades écumantes, ni vagues irritées... Si je n’étais pas cadet de Montfort, je dirais que j’ai dans les veines un bon sang bourgeois gardant, depuis le premier janvier jusqu’à la Saint-Sylvestre, sa température modérée et calme comme la médiocrité...

– Ah çà ! Gaston, dit la princesse qui le regarda dans le blanc des yeux, quel procès plaidons-nous ? Vous avez l’air d’un avocat

normand, ce matin ! Allez-vous commencer sur moi vos expériences diplomatiques.

– J'ai renoncé à la diplomatie, madame, répondit Gaston tranquillement. Ma vocation est de faire un mariage riche et de vivre dans mes terres.

– Un mariage riche ! répéta la princesse stupéfaite. Votre cousine Émerance a cent cinquante mille livres de rente, n'est-ce pas assez ?

– Ma mère aurait dû deviner peut-être, répliqua Gaston en montant pour la troisième fois la main de la princesse à ses lèvres, que si je n'ai pas montré plus d'empressement au sujet de ce mariage, c'est que j'avais en vue un autre parti plus important.

M^me^ de Montfort frotta ses paupières du bout de ses doigts. Elle eut soupçon de n'être pas bien éveillée.

– Plus important ! répéta-t-elle encore, choquée par le style, peut-être, plus encore que frappée par l'idée ; en êtes-vous là, vraiment,

mon fils ? Plus important ! !

– Je crois avoir été mal jugé jusqu'à présent, ma mère, répondit Gaston, et mon préambule, qui a pu vous sembler long, tendait à modifier vos opinions à mon endroit. Je ne fais que me rendre justice en vous disant que je suis un fils respectueux, soumis et tendre, mais le mariage, madame ! l'avenir tout entier !

– Je n'ai jamais prétendu vous forcer..., commença la princesse.

– Certes, ma mère, certes ; mais pensez-vous qu'il ne m'en ait point coûté pour m'éloigner du chemin que votre affection maternelle semblait m'indiquer ? Ma cousine Émerance...

– Ne parlons plus, je vous prie, de votre cousine Émerance, Gaston ! Votre cousine Émerance n'était pas complice, quand je bâtissais tous mes châteaux en Espagne. J'ignore si nous eussions obtenu sa main.

– Je l'ignore aussi, madame, et peu m'importe. C'est en Hongrie et non pas en Espagne que j'ai bâti, moi, mes châteaux.

Il s’arrêta comme si la rêverie l’eut pris soudain. La princesse le regardait bouche béante.

– Et quels rapports avez-vous eus jamais avec la Hongrie ? demanda-t-elle après un silence.

– Vous avez oublié, madame, répondit Gaston, que vous me chargeâtes, dans le temps, des démarches à faire pour régler vos retenues sur la terre de M. le duc, mon frère, à Debreczin.

– Et vous rencontrâtes quelque fille de magnat chez le notaire.

– Je vous en supplie, madame, ne raillons pas ! prononça le jeune marquis avec gravité. Jamais sujet ne prêta moins à la plaisanterie ! Avez-vous souvenir de l’histoire racontée hier soir par M. le baron d’Altenheimer ?

La princesse frappa ses deux mains l’une contre l’autre.

– Je savais bien qu’il y avait quelque extravagance là-dessous ! s’écria-t-elle. Je gage qu’il s’agit de la belle Lénor, fille unique du prince Jacobyi.

– Vous gagneriez, madame, dit Gaston qui ne

sourcilla pas.

– Quelle soirée ! poursuivit la princesse. J'ai rêvé toute la nuit de ces audacieux scélérats. J'ai eu défiance, dès le principe, de leurs contes à dormir debout... Voyons, Gaston, mon enfant, à mon tour, je vous engage à ne point plaisanter sur des sujets sérieux...

– Le parti ne vous semble-t-il pas sortable, ma mère ! demanda le jeune marquis dont la tranquillité était à l'épreuve.

– Quel parti ?... Allons-nous rentrer dans les vampires d'hier et dans ces sottes fantasmagories ?... Que ne me parlez-vous d'épouser Peau d'Âne, ou la Belle au bois dormant ?... Finissons, monsieur le marquis, ou vous me feriez croire que votre intelligence est décidément ébranlée.

– Madame, prononça Gaston sans se presser, la Hongrie n'est pas le pays des fées. Notre cousin Camille, prince de Guéménée et de Rochefort, a épousé précisément, cette année, la princesse de Wertheim-Rosemberg, et nous descendons nous-mêmes des anciens rois de

Hongrie par Charlotte de Croy-d'Havré, ma bisaïeule paternelle.

La princesse prit son flacon, l'ouvrit, le referma, puis le rouvrit pour le refermer encore. En toutes contrées où il y a des flacons, ces façons d'agir annoncent l'agonie de la patience.

– Je suppose, poursuivit le marquis avec un redoublement d'aménité, qu'un faiseur de contes fantastiques, honnête homme ou bandit, prenne le nom de Montfort que vous portez si bien, ma mère, pour l'introduire dans un récit comme celui que nous avons entendu hier. Cela vous empêcherait-il d'être à la tête de la noblesse française ? Ce n'est pas, madame, auprès de M. d'Altenheimer, quel que soit son nom, que j'ai pris mes renseignements, je vous conjure de le croire. Je vous parle sérieusement de choses sérieuses, et je viens vous prier de vouloir bien adresser, en mon nom, à M. le prince Jacobyi la demande de la main de sa fille.

Si la princesse avait été debout, elle fût tombée de son haut.

– Ceci passe les bornes, monsieur le marquis !

dit-elle en se redressant.

Puis elle ajouta d'un ton sarcastique.

– Et dans quelle partie du monde faudrait-il adresser à cet Œdipe la lettre qui sollicite la main de son Antigone ?

– Je n'aurais pas osé, madame, répartit toujours le paisible Gaston, comparer celle que j'ai choisie pour femme à la plus sainte figure que nous ait léguée la poésie antique... Il faudra adresser la lettre à Chrétien Baszin, prince Jacobyi, à son château de Chandor, près Szeggedin, Hongrie.

La princesse ouvrit de grands yeux.

– Gaston, murmura-t-elle, y a-t-il véritablement quelque chose au fond de tout ceci ?

– Je ne sais comment vous convaincre, madame, répondit le marquis, de cette vérité, si élémentaire pourtant, qu'il y a en tout ceci une jeune fille qui doit être votre bru et qui m'apportera en dot cinq ou six cent mille livres de rentes.

– Cela est si extraordinaire ! murmura la princesse. Pas un mot ! vous ne m'avez pas dit un mot avant aujourd'hui !

– Il est convenu madame, que je suis homme seulement depuis vingt-quatre heures.

– Vous n'espérez pas cependant, dit M^me^ de Montfort, d'un ton qui était déjà bien changé, que je m'embarque dans une démarche de ce genre sans explications ni preuves.

– Ma mère, répliqua Gaston avec une véritable solennité, je vous donnerai des explications nettes et précises, mais pour preuves, il faudra vous contenter de la parole d'honneur d'un homme qui n'a jamais menti.

– Est-ce votre parole d'honneur à vous ?

– C'est ma parole d'honneur à moi, madame.

– Je vous écoute, mon fils. Songez au nom que vous portez et à l'indigne lâcheté qu'il y aurait à tromper votre mère.

Gaston, en quelques paroles brèves et claires, établit les règles de la législation hongroise en matière de licitation.

Toutes les princesses connaissent un peu le langage des affaires.

Ne nous y trompons pas : on ne tient qu'à cette condition les rênes d'une grande fortune et cette prose est le sol même où fleurissent toutes les poésies de la grandeur.

M^me^ la princesse de Montfort comprit le mécanisme des rémérés de plein droit, instrument puissant, qui ne choque pas ouvertement les théories de nos jurisprudences modernes comme le principe d'inaliénabilité ou le droit d'aînesse, mais qui travaille utilement et sans cesse à consolider les grandes dominations territoriales.

– Chrétien Baszin, prince Jacobyi, continua Gaston, ayant été dépossédé à la fin de 1821, avait jusqu'à la fin de 1826 pour racheter son domaine, au prix même de la première vente et sans avoir aucun égard aux ventes successives et partielles qui ont pu intervenir depuis lors. C'est la loi. Tant pis pour ceux qui ont bravé l'éventualité posée par la loi même ! Le prince Jacobyi, profitant du bénéfice de la loi, a racheté son château et son domaine, grand comme une

province.

– A racheté ? répéta la princesse. C'est chose faite et bien faite, n'est-ce pas ? Vous m'affirmez cela sous votre serment ?

– Je vous affirme sous mon serment, ma mère, répondit le jeune marquis d'un ton ferme, que le magnat Jacobyi recevra votre demande au château de Chandor où il sera seul et souverain maître. Je vous affirme sous mon serment que si j'amène Lénor dans votre maison, ce sera la princesse Jacobyi, unique héritière de l'immense fortune de son père.

Tout était dit. La princesse garda le silence et Gaston la laissa réfléchir.

Nous profiterons de ce temps d'arrêt pour avouer au lecteur qu'étant donné le caractère de M^me^ de Montfort, qui était pourtant une bien excellente et charmante princesse, Gaston avait choisi, avec un tact terrible, la seule route pouvant conduire à un consentement immédiat.

Il avait si admirablement joué à l'homme d'argent, ce petit marquis, que la première parole

de sa mère fut celle-ci :

– Je crains, en vérité, oui, je crains, mon enfant, que cette idée de fortune ne vous tienne un peu trop fortement... dans le mariage, songez-y bien, la fortune n’est pas tout.

– J’aime la fortune, madame.

– Sans doute, mais la femme...

– Madame, ce n’est pas une femme...

– C’est un ange ?

– Oui, madame.

– À la bonne heure ! voilà enfin un mot raisonnable. Eh bien Gaston, sonnez : je vais me lever... Nous verrons... nous réfléchirons...

Au lieu de sonner, Gaston alla prendre sur la console un de ces bijoux en bois de rose qu’on appelle des *papeteries*. Il plaça sur la couverture, au-devant de sa mère, le petit meuble charmant qui contenait encre d’azur (le docteur Récamier et les princesses l’aiment ; moi, je la hais), papier Surrey, plus brillant que le satin, plume d’acier, la première plume inventée par Perry, et cire d’Espagne, exhalant un léger et sombre parfum.

Gaston ouvrit le mignon pupitre, arrangea le cahier de papier et trempa la plume Perry dans l'encre bleue.

– J'ai des rivaux, murmura-t-il, et le temps presse.

La princesse ne résista plus. C'était une femme de style, elle écrivit une lettre digne, concise, allant droit au but et souverainement convenable. Elle fut payée comptant, car Gaston l'embrassa, comme si elle eut été une pauvre bonne femme, à pleins bras et à pleines lèvres. Ils s'aimaient bien, la mère et le fils, mais ces gros baisers de mauvais ton sont rares chez les princesses. C'est pourtant une bien bonne chose.

Gaston s'enfuit avec sa proie. Nous ne saurions dire s'il vit le mendiant assis sur la borne qui faisait face à la porte cochère de l'hôtel de Montfort et la vieille pauvresse stationnant vis-à-vis de la maison habitée par M. et M$^{lle}$ d'Arnheim. Il aurait pu les voir tous les deux, car il alla précisément de la porte cochère à l'humble entrée donnant sur la rue de Courty.

Ce que nous pouvons constater, c'est que le

mendiant et la vieille pauvresse virent Gaston.

Chacun d'eux abandonna son poste pour un instant. Ils se rencontrèrent à l'angle des deux rues et échangèrent quelques paroles à voix basse.

Gaston ne fut pas plus d'un quart d'heure chez M. d'Arnheim. Il sortit, le visage rayonnant, et descendit à pied vers la rue de Lille. Le mendiant marcha derrière lui, tandis que la pauvresse continuait sa faction.

Le mendiant revint au bout d'une heure et dit à la pauvresse :

– Il a commandé une chaise de poste.

– Pour quand ?

– Je ne sais pas... Attendons la nuit.

Vers cinq heures, Gaston rentra à l'hôtel en cabriolet. Dès qu'il eut passé le seuil de la porte cochère, le mendiant alla vers la pauvresse et lui dit :

– Il va dîner avec sa mère : nous avons une heure pour en faire autant.

Ils s’éloignèrent ensemble et ne restèrent pas absents plus de vingt minutes.

C’était trop. Une sentinelle ne saurait avoir un bon prétexte pour abandonner son poste.

M. le marquis, en effet, ne rentrait pas pour dîner. On aurait pu le voir ressortir l’instant d’après à cheval et tourner encore une fois l’angle de la rue de Courty.

Une chaise de poste attelée venait de s’arrêter devant la maison de M. d’Arnheim. Celui-ci descendit en costume de voyage et prit place dans la chaise de poste, à côté de sa fille. Le postillon fouetta ses chevaux et Gaston galopa à la portière. La chaise de poste traversa ainsi tout Paris et sortit par la barrière de la Villette, suivant désormais le chemin de Strasbourg.

Gaston les conduisit fort loin. Il était nuit noire quand il tourna bride.

Le mendiant et la pauvresse avaient repris leurs postes et attendaient toujours. Vers dix heures du soir, la pauvresse vint trouver le mendiant.

– Le diable s’en mêle ! dit-elle.

– Attendons, répondit son camarade, plus patient, d’une voix de basse-taille qu’il avait : c’est le bon moment et l’endroit est propice. Il ne passe pas un traître chat, dans cette rue de l’Université ! Nous pouvons nous asseoir maintenant des deux côtés de la porte.

À peine avaient-ils pris place sur ces bancs hospitaliers qui accompagnent l’entrée d’un grand nombre d’hôtels, dans le faubourg Saint-Germain, que le pas d’un cheval se fit entendre au loin. Notre couple déguenillé ne prêta aucune attention à ce bruit : ce n’était pas un cavalier qu’il attendait.

Le cavalier s’approcha et s’arrêta juste en face de la porte cochère fermée. Le mendiant et la pauvresse se tinrent chacun dans son coin, jusqu’au moment où le cavalier cria d’une voix impérieuse :

– La porte !

Alors ils tressaillirent tous deux, la pauvresse et le mendiant. D’un même saut, ils furent sur

leurs pieds ; d'un autre bond, aux côtés du cheval. Gaston fut saisi par les deux jambes, terrassé, poignardé et fouillé du haut en bas en un clin d'œil.

C'étaient des gens du métier qui allaient en besogne lestement. Ils eurent fini avant l'arrivée du concierge.

– Rien ! dit le mendiant en se relevant.

– Rien ! répéta la pauvresse avec un blasphème.

La porte cochère s'ouvrait. La pauvresse et le mendiant jouèrent des jambes et tout en fuyant, se dépouillèrent des haillons qui les couvraient. On eût pu voir alors, sous le prochain réverbère, deux hommes courant avec égale rapidité : – un grand et un petit.

Quant à Gaston, ceux qui venaient d'ouvrir la porte le trouvèrent baigné dans son sang, à côté de son cheval immobile. Il avait la poitrine percée de deux coups de poignard.

# XIII

*Les Tombes noires*

M. le marquis de Lorgères fut quatre mois au lit, à la suite de ses blessures. Les coups étaient portés de mains de maîtres : tous deux mortels, et Dupuytren put se vanter longtemps de cette cure.

Dans l'intervalle, la réponse du prince Jacobyi vint à Paris, – datée de son château de Chandor, – et favorable. Comme on peut le croire, M^me^ la princesse, tout en se fiant à la parole de M. le marquis, n'avait pas été sans prendre quelques renseignements auprès de ses cousins de Rohan, établis en Hongrie. Ceci faisait, en somme, partie de son devoir de mère.

Les renseignements vinrent, comme la réponse du prince, favorables de tout point :

Le prince avait racheté ses terres ; le prince

était comme devant, un des plus grands seigneurs de l'empire d'Autriche.

Le mariage du marquis de Lorgères avec la princesse Lénor fut célébré à Szeggedin, au commencement de mars 1826.

Un des premiers jours du mois d'avril de cette même année, un petit vieillard, au visage doux et débonnaire, cheminait sur le grand chemin de Pesth à Szeggedin, traînant dans une charrette à bras, un pauvre être qui ressemblait à un vivant cadavre et qui était en outre privé de la raison. Il y a, non loin de Szeggedin, en remontant le ruisseau de Morzau une fontaine où l'eau est blanche et qu'un petit minaret protège contre la poussière du chemin. L'eau de cette fontaine est sous la protection de saint Miklos et possède la vertu de guérir la folie.

Le petit vieillard était un bon père qui venait ainsi de la campagne d'Oten, charroyant son malheureux fils à petites journées. À les voir affligés comme ils étaient, tout le monde s'attendrissait au long de la route.

Nos ingénieurs français ont placé depuis ce

temps-là quatre barres de fer parallèles, qui vont de Pesth à Belgrade, en passant par Szeggedin. Il suffit de quelques heures pour traverser ces plaines immenses comme la mer, où l'on voyageait pendant des semaines.

La dernière fois que j'ai vu Szeggedin, cet étrange village qui contiendrait tous les clochers réunis du pays de Beauce, il y avait un ancien élève de notre École Polytechnique, qui était roi du pays. Il jetait en passant un pont de mille mètres sur la Theiss : un magnifique pont pour la voie ferrée. Les ingénieurs autrichiens venaient regarder les travaux, exécutés par une fourmillière humaine, où l'on aurait pu distinguer vingt races et qui parlait quinze langues.

Le pont sortait de l'eau, déjà appuyé sur ces grandes colonnes tabulaires, et je vis un appareil photographique qui braquait déjà, sur les arches inachevées, l'œil rond de sa chambre noire. Notre civilisation est là.

Dieu veuille qu'elle n'y amène point avec elle nos impiétés, nos discordes, nos hontes et nos misères ! Ce que les hauts barons de notre

féodalité matérialiste appellent le Progrès a des envers terribles, et certains peuples ont payé bien cher l'avantage douteux de voir leurs tribuns vivre en princes. Elle est assurément brillante la grande fête industrielle qui enivre et secoue la vieillesse du monde, mais elle recouvre une maladie profonde que chaque jour fait plus incurable, et je sais des esprits très éclairés, très « libéraux », très « avancés » même, qui hésiteraient avant d'inoculer de sang-froid, aux contrées les plus sauvages, la plaie qui se cache sous la splendeur menteuse de nos civilisations.

Ce n'est pas à dire qu'il ne faille rien améliorer, bien au contraire : il faut tout améliorer : l'élément moral aussi bien que le côté matériel des choses. Ce qui est laid et misérablement idiot, c'est de voir les villes subir leurs mœurs en nettoyant leurs rues.

En 1826, la grande route entrait dans le grand village magyare par un étang de boue en hiver, par un océan de poussière en été. La poussière de Szeggedin est célèbre en Hongrie, sa boue aussi. Les magyars ingénieux mettent bout à bout

quelques planches pour traverser ces précipices, mais il est ordonné aux voitures de passer à côté des planches, afin de ne les point user, et le piéton confiant qui ose y mettre le pied est à peu près sûr de faire la culbute.

Le père pieux, la charrette et le fils paralytique arrivèrent deux heures avant le coucher du soleil, dans cette plaine défoncée qu'on appelle la place de Joseph II et où s'élève la jolie église byzantine de Saint-Job.

La charrette s'arrêta devant une sorte de caravansérail, portant pour enseigne un bœuf blanc, et dont la cour intérieure, large comme une de nos places publiques, était bordée de galeries en bois vermoulu. Le petit vieillard demanda modestement la chambre la moins chère qui fût dans l'auberge, y déposa son fils et sortit pour faire viser ses papiers au gouvernement.

Son passeport était au nom de Petroz Aszuth, marchand de cuir au Kaisebad d'Oten. La domesticité des auberges hongroises est, généralement, slave et, par conséquent, bavarde presque autant que le personnel des cabarets

français. Avant l'heure du dîner, on savait toute l'histoire du bon petit Petroz Aszuth, qui amenait son fils innocent à la fontaine de Saint-Miklos.

Il avait bien besoin de la fontaine, ce pauvre grand garçon ! La fille de l'auberge qui lui porta sa nourriture eut la charité d'entamer avec lui la conversation, pour le désennuyer quelque peu. Elle revint en disant : « Autant vaudrait causer avec Schwartz, le chien de garde ! »

La nuit était tombée déjà depuis longtemps, quand le petit vieillard revint, il ne voulut point souper et monta tout de suite à sa chambre. À peine fut-il entré qu'il referma la porte à clef et rabattit les rideaux de serge de la fenêtre.

L'idiot alors sauta en bas de son lit et arracha de son front une perruque jaunâtre qu'il avait. Vous eussiez reconnu d'un coup d'œil la longue et maigre figure de M. le baron d'Altenheimer qui n'avait ni embelli, ni enlaidi.

– Sais-tu quelque chose, Bobby ? demanda-t-il vivement.

Bobby dépouillait sa barbe sale, qui gênait ses

joues roses ; il plongea la tête dans une cuvette d'eau fraîche et montra le joli visage de Bénédict, le petit.

– Parbleu ! répondit-il, le pays n'a pas changé : ils sont toujours babillards comme des pies ! Je sais l'histoire depuis le commencement jusqu'à la fin !

Le grand William s'établit sur le pied de son lit pour fumer sa pipe de porcelaine.

– Marche ! dit-il.

– C'est bien le marquis Gaston, répondit Bobby en allumant un cigare. Il a donné le missel au vieux Jacobyi, qui a racheté sa masure...

– Alors, ils sont aussi voleurs que nous ! s'écria William. Car le missel ne leur devait que les cinq cent mille florins de la rançon de Lénor... et il a fallu six fois cette somme-là pour racheter le domaine !

Bobby haussa les épaules.

– S'ils avaient tout gardé, répliqua-t-il, je leur pardonnerais presque, car enfin, chacun pour soi, n'est-ce pas ?... Mais dès que le vieux Baszin a

eu son château, ses forêts, ses étangs et ses champs, il a remis toutes les hypothèques sur son domaine et emprunté juste la somme qu'il avait prise de trop dans le missel. Et avant même de célébrer le mariage de sa fille, il a déposé notre tirelire entre les mains du primat de Hongrie, tu sais mon oncle, l'archevêque de Gran. On a fait publier la chose à Vienne, à Venise, à Stuttgard, à Paris, partout où nous avions travaillé, et toutes les brebis que nous avions tondues sont arrivées, demandant leur laine !... Un pillage, quoi ! Il n'est pas resté un florin de notre pauvre trésor ! Et il n'y avait déjà plus rien, que les coquins réclamaient encore !

– Les misérables ! gronda William.

– Laisse-moi te dire, poursuivit Bobby. On ne parle que de nous ici, et dès que nous aurons accompli notre besogne, il faudra décamper. Ils savent tout ! On m'a raconté notre histoire de Paris comme une légende. La quête chez l'archevêque a un succès fou. Et le missel lui-même... Mais c'est l'affaire du missel que je veux te rapporter. Le marquis donnait le bras à sa

mère, quand il ramassa le missel. Son intention était de me le rendre, mais le missel était tombé de façon si malheureuse que le ressort du secret avait joué. Rien n'était brisé : seulement, le geste qu'on fait pour ouvrir un livre ordinaire suffisait à relever la surtranche d'acier. Le marquis fit ce mouvement, peut-être par hasard, et les deux bank-notes de cinquante mille livres lui sautèrent aux yeux. Il sait l'anglais, et tu avais pris soin de lui apprendre quelques minutes auparavant l'histoire du père de Lénor...

– Je me souviens ! murmura William. Il eut le front de me demander des renseignements sur les rémérés de plein droit ! sous prétexte d'un bien que son aîné possède à Debreczin...

– Quand il te demanda les renseignements, son plan était conçu, reprit Bobby, il voulait épouser nos millions avec sa voisine. C'est un joli garçon, et je ne regretterai pas la balle qui lui cassera la tête.

William prit dans sa houppelande une bouteille plate et carrée, qui contenait de l'eau-de-vie. Il but un large coup.

– Depuis cette affaire-là, dit-il, nous n'avons pas pu nous relever ! Nous avons manqué tous nos coups à Londres, à Berlin, à Vienne... C'est lui qui nous porte malheur !

Il passa la bouteille à Bobby, qui but et répéta :

– C'est lui qui nous porte malheur !

– Quand nous devrions le tuer pour son sang seulement, il faut qu'il meure !

– Il faut qu'il meure ! répéta encore Bobby, J'ai tous les renseignements nécessaires. À Szeggedin, on ne s'occupe que de lui, à cause de l'histoire du missel, qui tourne toutes les têtes. Il est à Chandor : il chasse, il pêche, il soupire à la lune de miel. Demain, il y a justement grande chasse...

– Nous en serons ! gronda William.

– Nous en serons. Il faudra être debout de bonne heure : allons nous coucher, vieux William.

Le lendemain, avant le jour, ce bon petit vieillard Petroz Aszuth était attelé à sa charrette

et voiturait son fils maniaque vers la fontaine de salut. Les valets et servantes de l'auberge étaient vraiment édifiés par la conduite de ce bon petit vieillard : ils lui enseignèrent son chemin et lui souhaitèrent heureuse chance.

Le chemin de la fontaine était la route du château de Chandor. Après une heure de marche et au moment où le crépuscule blanchissait l'horizon, la charrette atteignit les grands bois du domaine de Baszin.

Le petit vieillard quitta la grande route et poussa la charrette dans un épais fourré. Le fils infirme, recouvrant tout à coup l'agilité de son âge, sauta d'un bond de la charrette, où se trouvaient deux fusils à deux coups, et deux costumes de paysans tzèques. La toilette fut faite en un clin d'œil et la carriole à bras cachée sous des feuillages.

Il n'était pas trop tôt. Dans le lointain, les fanfares sonnaient déjà.

Ce jour-là, M. le marquis de Lorgères entendit plusieurs coups de feu sous le couvert, pendant qu'il chassait le sanglier. Une balle siffla à son

oreille, et pour qu'il eût certitude de n'avoir pas été le jouet d'une illusion, une autre balle vint se loger entre le bougran et l'étoffe de sa veste de chasse.

Mais William et Bobby l'avaient dit : la chance était contre eux. Ils furent rencontrés, reconnus, et ne durent leur salut qu'à la vitesse de leurs jambes. Quand ils voulurent reprendre leur charrette et leurs déguisements, ils trouvèrent la cachette ravagée. C'était un mur qui fermait désormais pour eux le chemin de la retraite, car, sans costumes, ils ne pouvaient plus se présenter à Szeggedin pour y jouer leurs personnages.

Ils passèrent la nuit dans le bois, résolus à fuir ; leur entreprise était manquée. Ils savaient d'avance que, dès le lendemain, la nouvelle de leur présence se répandrait dans le pays avec la rapidité de la foudre. Il fallait mettre d'abord la Theiss entre eux et la croisade que leurs anciens méfaits prêchaient contre leur vie.

– Nous reviendrons plus tard ! avait dit William.

Et Bobby :

– Lénor sera ma femme : je la ferai veuve !

En arrivant à la lisière du bois, ils virent des ombres s'agiter au bord de l'eau. Ils avaient trop présumé en comptant sur ce délai d'une nuit. Déjà la croisade était en armes.

C'étaient deux hommes résolus, d'une force peu commune et d'une agilité infatigable : jeunes tous les deux et connaissant à fond la carte du pays. Ils tinrent conseil quelques minutes et se déterminèrent à prendre chasse pendant que l'obscurité pouvait protéger leur fuite ; le choix de la direction à suivre était important. Du moment que le passage de la Theiss leur était fermé, ils ne pouvaient plus que revenir sur leurs pas, vers Szeggedin, pousser vers Kolocza et le Danube ou remonter à Czongrad, où est le pont de bateaux : ils prirent ce dernier parti et piquèrent droit au travers de la forêt. La nuit était noire et les favorisait. Vers deux heures du matin, ils arrivèrent au pont de Czongrad, au moment où la lune, finissant son dernier quartier, montrait son croissant étroit et pâle au-dessus de l'horizon. Pendant qu'ils passaient le pont solitaire,

heureux, déjà, de ce premier succès, ils virent des barques qui remontaient rapidement le fil de l'eau ; en même temps un bruit de chevaux marchant sourdement dans la poudre arriva du bord qu'ils venaient de quitter.

Était-ce la justice de Dieu qui mettait ainsi l'ennemi sur leurs traces ?

La lune les éclairait dans ce passage découvert.

– Feu ! cria une voix qui venait de la barque la plus voisine et qu'ils reconnurent bien pour appartenir au vieux Baszin en personne.

Ils se baissèrent à propos pour éviter une volée de balles qui passa sur leurs têtes.

Les chevaux de l'autre rive prirent le galop et leur sabot résonna bientôt sur les planches du pont.

William et Bobby, accélérant leur course désespérée, avaient atteint l'autre rive. Ils se jetèrent dans les moissons qui couvrent la plaine entre la Theiss et la rivière de Tur. Là, ils se blottirent comme deux perdrix dans un sillon, car

l’haleine leur manquait.

La cavalcade était déjà dans la plaine et les tiges de maïs bruissaient, froissées par le passage des chevaux. Il y eut un moment où les deux fugitifs avaient des chasseurs à leur droite et à leur gauche, par devant et par derrière. – Puis la chasse passa. – Le dernier cheval toucha du sabot la tête de William, qui retint son souffle et garda le silence.

Le cavalier était Chrétien Baszin, prince Jacobyi, qui venait d’aborder au rivage et rejoignait ses gens au galop.

– Point de quartier ! cria-t-il à ceux qui le précédaient ; les misérables ont essayé deux fois d’assassiner mon gendre ! Ils ne peuvent pas nous échapper. Ferme ! et battez bien la plaine.

Les bruits allèrent s’éloignant au nord-est, dans la direction de Tur. William et Bobby, reposés, prirent de nouveau la course, redescendant cette fois vers le Temeswar, dont les sauvages campagnes leur promettaient un abri presque assuré. Mais les cavaliers battaient la plaine en zigzag, et, d’instant en instant, nos

fugitifs étaient obligés de biaiser dans leur route. Le jour commençait à poindre quand ils passèrent la seconde rivière à gué, au-dessous du village de Chila, situé dans une île. Il n'y avait plus d'abri désormais pour eux que dans les hautes moissons du Grand-Waraden.

Ils étaient harassés de fatigue, et il leur fallait traverser un large espace découvert. Le hasard avait éloigné d'eux la chasse pour un instant.

– Il faut profiter des dernières minutes de nuit ! dit William : un effort !

Tous deux s'élancèrent, courant en ligne directe vers les moissons. En atteignant la lisière de cet océan de verdure, ils se retournèrent afin de mesurer la distance parcourue. Personne n'était en vue : les chasseurs avaient perdu leur piste. Ils bondirent et percèrent les jeunes tiges de maïs, comme les cerfs plongent dans le fourré. Quelques pas encore et ils se jetèrent, épuisés, sur le sol, collant leurs visages ardents contre la terre fraîche.

– Pour garder ma vie, je n'aurais pas pu faire un pas de plus ! dit Bobby d'une voix étouffée.

William consulta sa montre.

– Voilà onze heures que nous courons, répondit-il, et nous avons fait plus de vingt lieues.

– Aurons-nous le temps de nous reposer ?

– Le jour vient ; dès que le jour sera venu, ils retrouveront la piste.

– Et tu es tranquille ! murmura Bobby.

– Parce que je suis sûr désormais de me sauver, repartit William.

– Comment cela ?

– Dans dix minutes nous pouvons être aux tombes !

– Les tombes ! s'écria Bobby, qui sauta sur ses pieds, joyeux et ne se sentant plus de fatigue.

Le jour vint et les chasseurs retrouvèrent la piste. Ils galopèrent en suivant ces traces toutes fraîches qui coupaient la plaine du Grand-Waraden. Ils étaient sûrs désormais du résultat. Pour que le chevalier Ténèbre et frère Ange, le vampire, pussent échapper, il fallait que la terre s'entrouvrît sous leur pas !

Ils allèrent, ils allèrent, guidés par leur maître Jacobyi. À un certain endroit, ils trouvèrent les pistes mêlées et embrouillées comme un écheveau de fil. – Puis rien. – La terre s'était entrouverte, sans doute...

C'était tout auprès du lieu fameux appelé les Tombes noires où la tradition place les sépultures du chevalier Ténèbre et de son frère l'enchanteur ou docteur Ange Ténèbre.

# XIV

*Le grand et le petit*

Une année avait passé. Septembre était revenu. Là-bas à l'est de Paris, vers le confluent de la Marne et la Seine, le soleil d'un jour orageux regardait la campagne plate, où fumaient peut-être deux ou trois usines de plus. Les trains de bois et les bateaux, chargés de barriques, descendant tristement le fleuve, s'en allant vers ce Bercy, lugubre comme un cellier, mais qui contient pourtant, en fûts et en bouteilles, tant de romans mal venus, tant de vaudevilles mal vêtus, tant de chansons mal rimées en l'honneur du dieu d'Yvetot, des coups de poing et des coups de couteau, de l'esprit, de la sottise, des rires et des larmes, de la vieillesse pour les enfants, de la jeunesse pour les vieillards, des extravagances pour tout le monde ; de la joie, vraie ou fausse,

sincère ou frelatée de la joie de carnaval, cette folie chronique qui est la végétation du polype parisien.

Jean Raisin a détrôné Bacchus, qui était un dieu trop gentilhomme. J'ai eu ce cauchemar une nuit, de voir Homère revivre avec des bourgeons écarlates au bout du nez. Je lui demandai des nouvelles d'Achille, d'Hector et d'Agamemnon ; il me chanta la *Marseillaise*. C'est le côté repoussant de notre siècle, cette odeur effrontée du mauvais vin, qui fait école, mêlée à l'ignoble méphitisme des tabagies politiques.

Quand le soir se fit, on aurait pu encore, de la route qui borde la Seine, apercevoir de nobles et sévères parures, au milieu des gazons du parc de Conflans. Il y avait, comme au jour où débute notre histoire, soirée de charité chez M^gr^ de Quélen, et la similitude complète des circonstances nous épargne toute description. C'était le même lieu de scène et à peu de chose près les mêmes personnages. L'évêque d'Hermopolis, aujourd'hui comme alors, devait prononcer une allocution familière, et la même

chanteuse, oui, la même, qui avait changé de nom seulement, M^me^ la marquise Lénor de Lorgères, avait promis de se faire entendre pour les pauvres.

Elle était là, belle comme la jeunesse et le bonheur, sous l'aile de madame la princesse de Montfort, sa belle-mère. Vous avez vu, certes, en votre vie, quelque jolie petite fille, affolée par son amour pour sa poupée toute neuve ; il n'y a rien de blessant dans la comparaison. Madame la princesse était ainsi à l'égard de sa charmante bru : folle, entendez-vous ? avec toutes les joyeusetés de ce genre de folie. Elle avait rajeuni de dix ans ; elle avait un continuel besoin de caresser et de sourire ; la jolie M^me^ de Maillé avait laissé échapper une fois : « Si ce n'était ma tante qui est le bon ton fait princesse, je dirais que toutes ces chatteries sont de très mauvais goût. »

Eh bien ! c'eût été de l'injustice. Il faut qu'une fois pour toutes le bon ton permette le bonheur.

À la brune, quelques gouttes de pluie mirent en fuite les dames qui se réfugièrent dans le

salon, où les sièges étaient disposés déjà pour le concert. Il était difficile que le lieu, l'identité des personnages, la parité de la mise en scène ne fissent pas naître un souvenir.

– J'espère, dit le docteur Récamier, qui venait de conseiller amicalement plusieurs affusions d'eau froide dans des bains chauds, que M^gr^ d'Hermopolis mettra le produit de sa quête en lieu sûr, cette fois.

– Oh ! se récria-t-on : ce soir, nous n'avons pas les frères Ténèbre !

Je ne répondrais pas qu'il n'y eut, çà et là, quelque petit frisson rétrospectif dans l'assistance. Plus d'un regard se tourna involontairement vers la porte d'entrée, près de laquelle s'étaient tenus si longtemps – la nuit de l'événement – M. le baron d'Altenheimer, avec sa longue figure blême, et monsignor Bénédict, le grand et le petit, l'eupire et le vampire.

– Ah çà ! demanda l'évêque d'Hermopolis en s'approchant, que sont devenus ces deux hardis aventuriers ?

La marquise Lénor devint pâle et tout le monde put le voir.

– Elle a eu sa migraine hier ! s'écria la princesse. Demandez cela à Gaston quand il viendra, monseigneur.

– C'est donc bien terrible ?

– Oui, c'est terrible... Laissons cela... Vous allez me la rendre malade !

C'était l'eau jetée sur le feu. Vingt voix suppliantes s'élevèrent.

– Il y a une histoire ! Dites-nous-la !

– Oh ! madame la marquise ! De grâce ! sacrifiez-vous.

Lénor eut un sourire triste.

– Ma mère, dit-elle en s'adressant à la princesse, je ne puis pas refuser à ces dames la fin d'une aventure où elles ont toutes joué un rôle. Le dénouement est horrible. Je demanderai la permission d'être brève.

– Pas trop !... pria-t-on encore.

Le mot *horrible* n'est pas, à beaucoup près,

aussi effrayant qu'on le croit. C'est selon les heures et les jours.

La charmante marquise de Lorgères se recueillit un instant, puis commença ainsi :

– Celui qui prenait le nom de baron d'Altenheimer, en vous racontant l'incident qui causa la ruine de mon père, vous parla-t-il d'une jeune fille nommée Efflam, qui était ma compagne et mon amie ?

– Oui, fut-il répondu de tous côtés à la fois ; Efflam ! la jeune fille magyare, dont les parents habitaient la frontière turque ! une des victimes du vampire !

– Un pauvre ange qui avait sa vraie place au ciel, reprit Lénor avec mélancolie. Le père d'Efflam quitta Peterwardein après la mort de sa fille ; sa femme n'avait point survécu à ce grand malheur. Il vint s'établir dans une cabane isolée, au milieu de la plaine du Grand-Waraden. Sa raison était fort ébranlée, il avait entendu dire que les deux tombes noires étaient parfois habitées par les corps du chevalier Ténèbre et de frère Ange, le vampire, forcés de revenir au moins une

fois l'an à ce domicile mortuaire ; il avait entendu dire, en outre, que, s'il était possible de les surprendre et de leur brûler le cœur avec un fer rouge, l'univers serait débarrassé de ses deux monstres. Il guettait. Il allait chaque matin soulever les marbres noirs qui recouvrent les deux tombes...

– Mais elles existent donc, ces deux tombes ? demanda M^gr^ de Quélen.

– Parfaitement, répondit la princesse ; j'ai été les voir lors du mariage... une grande et une petite, avec les inscriptions que vous savez.

– Un jour du mois d'avril dernier, reprit Lénor, pendant une partie de chasse dans nos bois de Chandor, deux tentatives d'assassinat eurent lieu sur la personne de M. le marquis de Lorgères, et le soir même, mon père apprit la présence des frères Ténèbre dans le pays. Il faut vous dire, au risque de diminuer beaucoup l'intérêt du récit, que le chevalier Ténèbre est un ancien employé de la police de Londres, et que frère Ange, le vampire, vient, en droite ligne de Botany-Bey, où l'avait envoyé une prosaïque

condamnation pour vol. Le chevalier a nom William Moore, et le vampire, Boy ou Bobby Bobson. Quelques semaines après l'aventure dont je vais vous entretenir, Szeggedin était plein d'officiers de la police de Londres, qui suivaient nos deux fantômes à la piste.

Mon père fit monter toute sa maison à cheval et requit le concours de la force armée, afin de faire une battue générale dans les environs. La chasse commença vers la tombée de la nuit. À deux heures du matin, on eut connaissance des fugitifs, puis on les perdit de vue jusqu'au jour, où leur trace fut trouvée et suivie à vue. La trace conduisit mon père et sa troupe au milieu de la plaine du Grand-Waraden, à plus de vingt lieues de Chandor. Là, toute piste cessa. On eût dit que les deux fugitifs s'étaient envolés dans les airs. Mon père et ses hommes revinrent au château le surlendemain, après une journée de recherches inutiles.

Cependant, la nuit, après le départ de nos hommes, David Kuntz, le père de ma pauvre Efflam vint soulever, selon sa coutume, le marbre

des tombes, et cette fois, ce ne fut pas en vain.

Sous le premier marbre, il vit un homme endormi ; sous le second, encore un homme qui dormait.

Il avait aiguisé un soc de charrue pour le mettre à rougir au feu pour brûler, le cas échéant, les cœurs de l'eupire et du vampire, mais le courage lui manqua. Il alla chercher seulement de grosses et lourdes roches, qu'il déposa sur les tables de marbre noir, de façon à ce qu'aucune force humaine ne pût désormais les soulever, après quoi, il passa plusieurs jours à rassembler des débris de bois, de l'herbe sèche et de la paille, dont il amoncela une énorme quantité au-dessus et autour des deux tombes.

Chaque fois qu'il revenait, il entendait des voix qui sortaient de terre et qui lui demandaient pitié. – Mais il n'avait garde.

Les voix devinrent graduellement plus faibles. Celle qui sortait de la grande tombe se tut la première, puis l'autre s'éteignit à son tour.

Elles avaient appelé pendant deux fois

quarante-huit heures !

Le monceau de matières combustibles était haut maintenant comme une maison de deux étages. David Kuntz y mit le feu qui brûla, puis couva pendant trois jours.

La terre et le marbre des tombes mirent trois jours encore à refroidir.

Ce fut donc le septième jour après l'incendie que David Kuntz put retirer les roches et soulever le marbre des tombes. Il trouva à l'intérieur deux corps humains, – un grand et un petit – qui avaient conservé leur forme, bien qu'ils fussent couleur de charbon. Il voulut les toucher : les deux corps tombèrent en poussière...

– Et depuis ce moment, ajouta la princesse, vous comprenez bien, on n'entendit plus parler jamais des frères Ténèbre !

Comme elle achevait, M. le préfet de police entra, suivi de Gaston et de son beau-père, le prince Jacobyi. Le prince était soucieux ; Gaston avait au front une pâleur mortelle.

– Mesdames, demanda le préfet de police,

avez-vous souvenir de ces deux audacieux bandits qui, l'année dernière, à pareille époque, pillèrent la quête de monseigneur ?

Cette question tombait si étrangement après le récit de Lénor, qu'elle fut accueillie par un grand silence.

– Ils poursuivent le cours de leurs exploits, continua le préfet d'un ton léger ; voici le *Journal de la Haye* qui raconte leur dernier tour de force : les diamants d'Anne Haulowna, princesse royale et princesse d'Orange, enlevés en plein jour, et à la place de l'écrin, une carte de visite : une vieille estampe flamande, représentant deux hommes, – un grand et un petit, – le grand couvert d'une armure, le petit vêtu d'une robe doctorale. Sous le premier, ces mots : *le chevalier Ténèbre* ; sous le second, ces autres mots : *frère Ange, le vampire*...

– Ils ne sont donc pas morts ?

Ce fut dans le salon un long murmure, qui couvrit la voix du prince Jacobyi, demandant à son gendre :

– Voulez-vous me montrer cette lettre qui

vous trouble si fort ?

Gaston, sans répondre, déplia un papier qu'il tenait froissé dans sa main. Le prince le prit et lut :

« À bientôt ! »

Et pour signature :

« LE GRAND ET LE PETIT. »

.....

# Table


I. Une soirée chez Monseigneur de Quélen.....5
II. Le château de Chandor .....27
III. Les noces de Venise .....46
IV. Le baron d'Altenheimer .....65
V. Bagatelles de la porte.....84
VI. O fons amoris ! .....102
VII. Demande en mariage .....120
VIII. La fin de la soirée .....143
IX. Essai sur la philosophie du vol .....151
X. Le missel.....158
XI. Le bordereau.....168
XII. Le lever de madame la princesse.....187
XIII. Les Tombes noires.....211
XIV. Le grand et le petit.....229